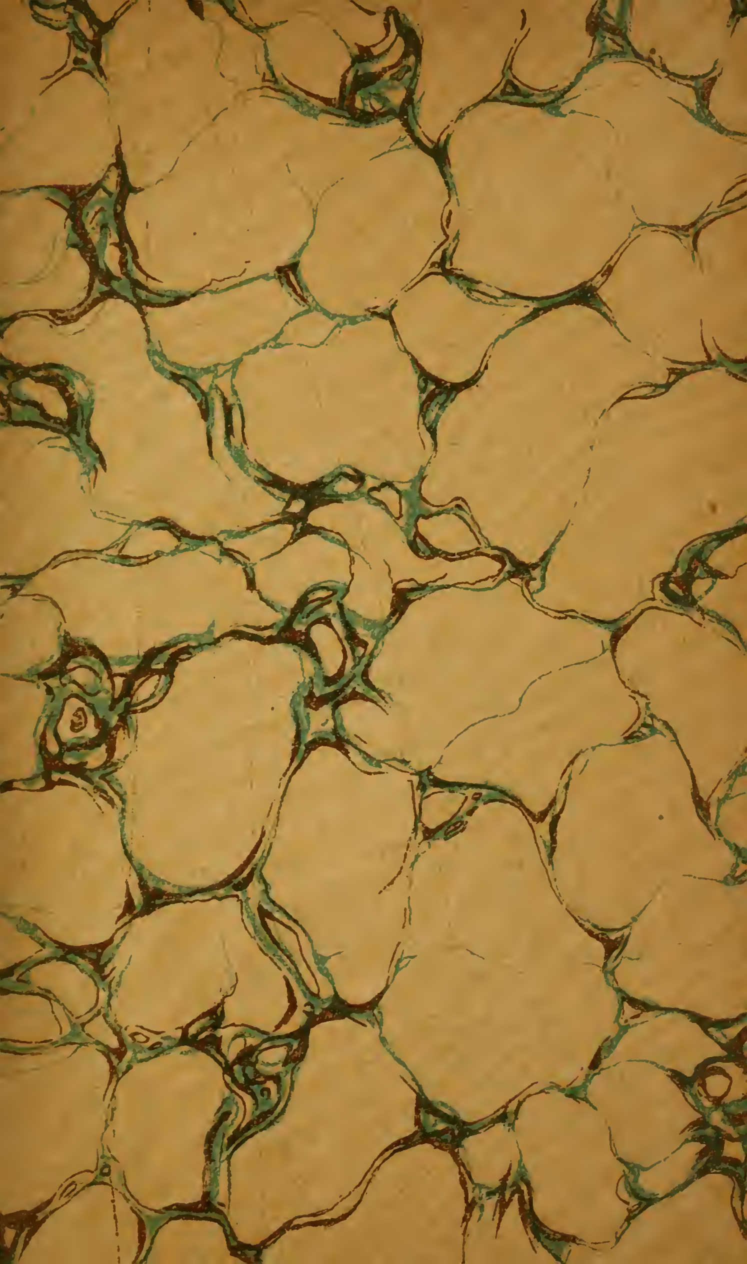




LES PREMIERS

QUARTS DE JOUR

F. Aureau. — Imp. de Lagny

LES

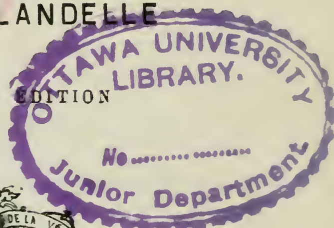
QUARTS DE JOUR

L'ORIENT ET L'OCCIDENT

PAR

G. DE LA LANDELLE

DEUXIÈME ÉDITION





PARIS
LIBRAIRIE VICTOR LECOFFRE
90, RUE BONAPARTE, 90

1882



INTRODUCTION

L'officier de quart, disent les ordonnances de la marine, ne pourra quitter le pont pendant la durée de son service. Il veillera à la sûreté du bâtiment et au maintien de l'ordre ; il sera responsable des manœuvres, mouvements et autres dispositions qu'il aura dû prendre sur lui d'ordonner dans des circonstances urgentes ; il ne doit se livrer à aucune occupation qui puisse le distraire de son service.

Défendu par conséquent à l'officier de quart de lire, de dessiner ou d'entretenir une conversation suivie. Aussi est-il tantôt le plus affairé, tantôt le plus inoccupé des gens du bord.

Qu'il faille manœuvrer sous une brise capricieuse, qu'il y ait danger, qu'il y ait travail urgent tel que la

réparation de quelque avarie, le voici qui commande, qui dirige, qui surveille, qui harcèle.

Mais, sous un ciel serein, ou encore, toutes voiles serrées, quand les chevaux de la vapeur traînent la carène à travers les ornières mouvantes de l'océan, que peut faire l'officier de quart? — Il jette de temps en temps un coup d'œil sur la Rose des vents qui guide l'homme placé à la roue du gouvernail, et il arpente le pont ou la passerelle sans se permettre de causer, puisque les règlements l'interdisent.

Certes, les règlements sont fort souvent violés, mais encore, sur les navires le plus strictement tenus, on les observe. Et là, mélancolique promeneur, l'officier de quart en est tout naturellement réduit à causer avec lui-même.

Ce genre de causerie a souvent son charme.

Répéterai-je que la journée se subdivise en six fractions de *quatre* heures; — de là, peut-être par antiphrase, le nom de *quart* donné à un sixième.

Préfère-t-on une explication différente?

On dut songer dans l'origine à partager la journée en quatre quarts de six heures, mais la corvée eût été fort inégalement répartie entre les deux *bordées* ou moitiés de l'équipage. Ceux qui auraient fait les quarts de six heures du matin à midi et de six heures du soir à minuit, auraient joui en toute saison de la température la plus douce et de la vie la mieux réglée; ceux qui auraient été de quart de midi à six heures du soir et de minuit à six heures du matin, grillés pendant l'été, glacés pendant les nuits d'hiver, eussent mené une existence intolérable. — Afin d'équilibrer les

choses, on divisa donc la journée en cinq fractions inégales qui ont conservé le nom de quart et qui se succèdent de telle sorte qu'en quarante-huit heures, on a été alternativement de service à chacun des instants de la journée.

Mais sur les navires de guerre, pour les officiers et les aspirants de marine, la journée se décompose, comme on l'a déjà dit, en six quarts de quatre heures qui donnent lieu, du reste, sur les bâtiments de toutes les nations, à la manière de sonner l'heure.

Au bout de la première demi-heure, à midi et demi, par exemple, on frappe un seul coup sur la cloche; après la première heure, deux coups; trois, au bout de trois demi-heures; quatre, après la deuxième heure, et ainsi de suite jusqu'à huit coups, — après quoi l'on recommence.

L'on *pique huit*, — *piquer* étant le terme d'usage, — à minuit, à quatre et à huit heures du matin, à midi, à quatre et à huit heures du soir.

Le premier quart ou grand quart se termine a minuit, le second à quatre heures ; alors vient le *quart de jour* proprement dit, parce que généralement le soleil se lève pendant sa durée.

Consacré en majeure partie au nettoyage, il laisse, en mer comme en rade, assez peu de loisirs à l'officier de service; mais de huit heures du matin à huit heures du soir, tandis que les travaux réguliers ou irréguliers occupent la majeure partie des gens du bord, tandis que les exercices se succèdent, pendant que fonctionnent les divers ateliers de charpentage, de menuiserie, d'armurerie, de voilerie, de forge ou autres, alors

que les feux de la machine d'un côté, ceux des cuisines de l'autre, emploient un personnel plus ou moins considérable, l'officier piétine d'ordinaire sans avoir à remplir aucun devoir actif.

Son corps fait acte de présence.

Où s'égare son esprit? — Partout où peut s'égarer celui d'un oisif.

A défaut d'agitations, de préoccupations ou d'inquiétudes présentes, il évoque le passé, il songe à l'avenir. Il se souvient de ses aventures; il bâtit des projets, ou bien encore, les lectures faites aux heures de repos dans la grand'chambre, reviendront en la mémoire du rêveur qui, s'il est doué de quelque imagination, va les broder à sa guise.

Certes! voici un cadre fort large et fort élastique, permettant d'appliquer le titre de *quarts de jour* à tous les sujets possibles. Pour ma part, j'aime fort les champs à perte de vue, les horizons sans bornes comme ceux de la vaste mer; je me sens mal à mon aise dans un programme étroit. Vivent les coudées franches! Je dirais volontiers, moi aussi : « Variété est ma devise. »

Admettez que je sois, comme bien des fois je le fus dans ma jeunesse, cet officier de quart qui, durant ses quatre heures de présence sur le pont, n'a eu rien de mieux à faire que de ruminer. — On a *piqué huit*, mon successeur me relève; je descends précipitamment dans ma chambre, et j'écris ce qui vient de me frapper la pensée.

Cette fois, j'ai cheminé d'Orient en Occident. J'ai vu naître la navigation, et par des transitions rapides,

je me suis trouvé à Constantinople assiégée par les Turcs. — Là, mes souvenirs condensés ont pris forme de récit. Flectanella, Jean Grant, Calchondyle, le dernier Constantin, le formidable Mahomet II m'ont apparu à l'œuvre. J'ai vu ces grands combats de terre et de mer, j'ai assisté à ces heures d'angoisses et d'agonie qui marquèrent l'avénement des temps modernes. — Puis, tout à coup, comme si le décor changeait à vue, la figure juvénile de celui qui s'immortalisera sous le nom de Christophe Colomb s'est montrée à la fin du désastre.

Elle resplendissait comme un espoir réparateur. La chrétienté est plongée dans le deuil. Le croissant a remplacé la croix sur le dôme de Sainte-Sophie. Mais à l'occident l'Évangile ira conquérir un nouveau monde. Et cela, dès que sur l'Alhambra, dès que dans toute la péninsule, la croix aura renversé le croissant.

L'œuvre de Colomb s'accomplira dans la douleur, dans les fers, dans les larmes. Trois fois il fera naufrage, avant, pendant, après la grande découverte, et la dernière fois, lorsqu'il était à la recherche du détroit imaginaire qui devait le conduire dans un nouvel océan.

Au temps où nous vivons, quand l'isthme de Suez devient passage, ce détroit est objet d'études pour les savants ingénieurs qui l'ouvriront à nos vaisseaux.

Quant à la vaste mer du Sud ou pour mieux dire du couchant, quant à l'océan Pacifique, l'un des compagnons de Colomb, Vasco Nuñez de Balboa devait avoir la gloire de le découvrir.

Ici se termine notre première rêverie de jour, in-

spirée par la lecture des historiens. La ceinture du globe n'est encore qu'à moitié connue. Il faudra Magellan pour que les deux Amériques deviennent à leur tour l'orient des terres les plus orientales du continent des anciens.

Le soleil se lève dans les contrées fécondes des hordes barbares d'où sont descendus Turk et Osman, les prédécesseurs de Mahomet II; — le soleil s'éteint dans cette mer inexplorée qu'avec de pieux transports de joie vient d'apercevoir Vasco Nuñez de Balboa.

L'histoire est donc la trame des récits du premier de nos *quarts de jour*. Bien souvent il en sera de même, mais aussi parfois nous divaguerons comme divague le silencieux officier de quart; nous ne nous sommes pas interdit les doux sentiers de la fantaisie, ni les scènes de mœurs, ni les détails pittoresques sur la vie intime des gens de mer.

Et maintenant, voguons! Faisons force de rames, puisque aussi bien le moteur interne n'est encore que la force de l'esclave enchaîné que l'argousin bâtonne sur son banc de douleur.

La vapeur qui achèvera de rendre inutile la dernière galère se débat dans les limbes d'un avenir lointain en attendant qu'elle soit ce qu'elle est aujourd'hui, le simple précurseur d'une autre force interne, moins encombrante, moins dangereuse et moins dispendieuse que nous coudoyons sans la voir, comme, durant une longue série de siècles, ne fut point soupçonnée la puissance de la vapeur.

Rien de nouveau sous le soleil, mais chaque jour

Dieu permet à l'homme de trouver enfin de vieux mondes, de vieilles mers, de vieilles choses de tous genres que le soleil éclairait depuis l'origine des siècles.

Faisons force de rames et déployons en même temps toutes nos voiles à ces vents réputés si capricieux, dont la science moderne découvre les caprices au point d'avoir dit quelle est la loi des tempêtes.

Enfin, puisque la route est tracée, le cap à l'ouest! Naviguons d'orient en occident, racontons chemin faisant de grands combats, mais ne cessons d'espérer que la guerre, l'*ultima ratio* (la dernière raison), c'est-à-dire la folie suprême, cédera un jour l'empire du monde à la paix, mère féconde des œuvres à jamais durables.

LE FEU GRÉGEOIS

LE FEU GRÉGEOIS

I

LE CAPITAINE AU COR D'IVOIRE

Dans une des étroites et sombres ruelles qui avoisinaient l'église Sainte-Sophie, à Constantinople, habitait, en 1453, l'un des hommes qui contribuèrent le plus à retarder la chute imminente de l'empire d'Orient. Il se nommait Jean Grant. C'était un belliqueux savant allemand, vieillard actif, rempli d'intelligence et de vigueur, applicateur et inventeur ingénieux qui, d'après la tradition, *vivait de feu et de fumée.*

Les Turcs ayant fait périr sa femme dans d'horribles tortures, il avait, disait-il, épousé en secondes noces le feu grégeois pour les punir de leurs atrocités.

— Je leur donnerai un avant-goût des flammes de l'enfer ! Je les brûlerai vifs par milliers ! s'écriait-il

parfois devant ses creusets et ses forges, dont le soufflet était mis en mouvement par sa fille unique, Marthe Grant, angélique et pieuse enfant, douée d'un courage calme et d'une résignation à toute épreuve.

Marthe, qui n'avait pas encore dix-huit ans, s'était trouvée à dix-huit siéges. Elle avait grandi au milieu des assauts, des batailles de terre et de mer, des longues famines, des épidémies et des désastres, car, depuis le règne de Jean II Paléologue, l'ingénieur Grant avait été placé par le doge de Venise au ser vice de l'empire.

Blonde, douce, gracieuse, Marthe, cruellement éprouvée dès l'enfance, était sérieuse comme ces martyrs au front serein dont les iconoclastes brisaient les saintes images. Tous les capitaines des galères génoises ou vénitiennes, Iago, Novarra, Balaneri et Catanio surtout, — Catanio surnommé *Dardanelles* pour avoir forcé le passage malgré l'artillerie foudroyante des Turcs, — admiraient et chérissaient la noble jeune fille. Ce n'était pas, néanmoins, sans jalousie, car aucun d'eux, pas même l'intrépide Catanio, n'était admis dans l'intimité, tandis que le capitaine de troupes Flectanella jouissait du privilége unique d'entrer chez Jean Grant à toute heure de jour et de nuit.

— Pourquoi semblable exception en faveur du plus efféminé des défenseurs de la place ? demandait Iago avec humeur.

— Serait-ce parce qu'il est soldat et que nous sommes marins? ajoutait Novarra. Notre loyauté ne vaut-elle pas la sienne ? Nous sommes d'aussi bonne nais-

sance que ce muguet rose et blanc, à longue chevelure flottante, qui se parfume avant d'aller au combat et vise à l'originalité en se servant d'une corne d'ivoire pour exciter ses gens pendant l'action.

— Notre vieux sorcier de Jean Grant, dit Balaneri, a formellement déclaré qu'avant la fin du siége il n'accorderait à personne la main de sa fille. Nous ne sommes reçus que dans son antichambre et pour affaires de service ; mais Sa blondissime Seigneurie Flectanella pénètre d'emblée dans le plus mystérieux des intérieurs.

Catanio le Génois, qui, sur les remparts, avait un jour sauvé la vie de Marthe en se faisant grièvement blesser pour la préserver d'une nuée de flèches, Catanio prit enfin la parole avec gravité :

— Mes amis, ne soyons pas injustes ! Maître Grant est, certes, bien en droit de recevoir chez lui qui bon lui semble. Sa confiance en Flectanella ne porte aucune atteinte à notre loyauté, mais peut être justifiée, convenons-en, par les mœurs réservées et le genre de vie de notre jeune compatriote. Nous fréquentons volontiers les cabarets bruyants, il n'y met pas le pied.

— Il ne sait boire que de l'eau ! interrompit avec dédain Balaneri, buveur renommé.

— Il est assidu aux offices que nous ne fréquentons guère !

— Combattre les infidèles, c'est prier ! dit Iago avec emphase.

— Personne n'est plus brave que Flectanella, poursuivit Catanio. Le soin qu'il a de sa personne n'a rien

d'exagéré ; propreté est vertu ; l'exemple du chef est salutaire en ce sens. Les maladies atteignent moins que les autres les limiers de Flectanella.

— *Limiers* est bien le mot, interrompit Novarra en souriant, puisqu'il les mène à son de trompe comme chiens de vénerie.

— Flectanella peut-il faire autrement ? Avec sa faible voix de femme, comment voudriez-vous qu'il se fît entendre par ses gens? Au dernier assaut des Turcs, avez-vous oublié l'héroïque ardeur qu'il déploya en repoussant les janissaires?

— Dites tout simplement que le vieux Grant a bien fait de fiancer sa fille Marthe à ce sonneur de cor de chasse, et de se moquer de nous par-dessus le marché !

— Maître Grant est un homme juste et craignant Dieu, incapable de mentir. Le siége n'est pas fini ; donc la belle Marthe n'est pas fiancée. Vous savez tous que Flectanella est le jeune frère du capitaine Paolo mort en défendant Lacédémone, et qu'il revint à Constantinople avec maître Grant, qui, depuis lors, le traite comme un fils.

Iago, Novarra, Balaneri, se récrièrent tous trois en même temps ; Catanio se tut, et, sans parler de ses rapports antérieurs avec le jeune capitaine vénitien, resta plongé dans une rêverie profonde.

— Rivalités puériles ! pensait-il avec amertume. Ce siége peut-il finir autrement que par une catastrophe, lorsque les Turcs sont innombrables et que nous ne sommes qu'une poignée de gens de tous pays, divisés entre nous par mille dissensions civiles, politi-

ques ou religieuses ! Maître Grant s'ensevelira sous les ruines de Constantinople, et Marthe périra sans doute à ses côtés !

Tant que duraient les assauts des Turcs, Jean Grant, armé de toutes pièces, était sur les remparts où il dirigeait la manœuvre de ses machines pyrotechniques. Sous ses pas, la terre s'embrasait. Des torrents de feu liquide tombaient en cascades sur les assiégeants ; des flammes que rien ne pouvait éteindre les poursuivaient dans les fossés où d'horribles hurlements se mêlaient au fracas de leurs échelles brisées et de leurs tours de bois croulant, minées par la lave artificielle.

Dès que les Turcs épouvantés se retiraient, Grant se rendait à l'arsenal où il surveillait les travaux des ouvriers grecs, en leur donnant chaque jour les plans de nouveaux engins incendiaires.

Il passait les nuits à faire des expériences terribles sur toutes sortes de produits qu'il amalgamait pour donner à la ville une ceinture de feu. On voyait soudain les rideaux de sa modeste demeure prendre des couleurs fulgurantes. Deux ou trois ombres, celle du vieillard, celle de Marthe, celle de Flectanella quelquefois, se dessinaient sur ces transparents redoutés du voisinage, car à chaque instant on s'attendait à voir la baraque du vieil ingénieur s'enflammer ou faire explosion. L'on entendait de sinistres grésillements, des crépitations, des petillements, des bouillonnements sans fin. Un épais nuage de fumée noire s'échappait du toit. A travers les ouvertures et les fentes, c'étaient des langues de feux plus rouges que le rubis, plus

verts que l'émeraude, tantôt jaunes comme la topaze, tantôt bleus comme le saphir. Au silence et à l'obscurité succédaient brusquement des bruits titanesques et des clartés vulcaniennes.

Infatigable chercheur, Jean Grant perfectionnait ainsi le feu grégeois, qui, grâce à lui, ne disparut pas sans gloire devant les progrès des nouveaux artifices. L'artillerie des Grecs, quoique très-bien manœuvrée, grâce à Jean Grant lui-même, était très-faible. Les Turcs avaient une artillerie barbare, mais nombreuse et formidable. Parmi les pièces de siége, se trouvait une espèce de coulevrine colossale qui chassait, dit-on, des boulets de pierre pesant douze quintaux. Cinquante paires de bœufs avaient peine à la mouvoir; il fallait sept cents hommes pour la servir; sa portée était d'une lieue. Pour conduire ce monstrueux canon, d'Andrinople, où il avait été fabriqué, jusque sous les murs de Constantinople, on mit deux mois entiers; c'est-à-dire qu'il n'avançait guère que d'une lieue en trois jours. Le premier boulet que lança la coulevrine colossale coula un vaisseau vénitien. Les Turcs avaient, en outre, quatorze batteries qui, durant les huit premiers jours, ne cessèrent de battre les murailles. Les béliers et les catapultes coopéraient à faire brèche.

— Ils nous lancent des pierres et du fer, dit Jean Grant, nous leur lancerons, nous, la foudre même.

Et en effet, lorsque les Turcs essayèrent de l'escalade, par les soins du vieil ingénieur allemand, des tuyaux d'airain, des pompes refoulantes, des chalumeaux de fer, étaient installés sur tous les remparts,

en sorte que le feu grégeois, vomi à flots, dévora par milliers les assaillants, leurs tours de bois recouvertes d'un triple cuir de bœuf et montées sur des roulettes, leurs corbeaux et ponts mobiles, leurs balistes et une foule d'autres appareils diaboliques longuement préparés pour écraser Constantinople.

Du côté des Turcs, une explosion effroyable avait soudainement dominé tous les autres bruits : le camp et la ville en tremblèrent; les vaisseaux et galères bondirent sur leurs amarres. Le gigantesque canon venait d'éclater en fauchant un millier d'hommes, et, entre autres, le traître qui l'avait fondu.

Le sultan Mahomet II ordonna qu'on lui en fît au plus tôt un pareil et continua l'attaque. Mais Jean Grant remplissait les fossés de soufre, de résines, de naphte et d'essences qui en interdisaient l'abord aux plus intrépides. Les Grecs avaient repris courage.

Jean le Long Giustiniani ou Justinien, général génois, qui dirigeait la défense, se montra fort habile. Jean Grant, son ingénieur en chef, faisait réparer les murailles avec une activité si prodigieuse, qu'elle stupéfia l'impie Mahomet II.

— Mille prophètes m'auraient annoncé ce que je vois, sans que j'eusse consenti à le croire! s'écria le sultan en proférant d'exécrables blasphèmes.

Et il ordonna des supplices pour punir ses troupes de n'avoir pas emporté d'assaut la ville ennemie.

Giustiniani cependant faisait opérer une brillante sortie pendant laquelle Flectanella, sonnant son cor d'ivoire, accomplit des prodiges de valeur. Les ouvrages avancés du camp des Turcs furent détruits, plu-

sieurs de leurs batteries enclouées, une foule de leurs machines de guerre mises en pièces.

La disproportion numérique des deux armées contraignit pourtant les défenseurs de Constantinople à se retirer dans leurs murs.

Au moment où l'empereur Constantin et son général faisaient battre la retraite, une horde de Tartares, terrifiés par les menaces du sultan, fondent sur les Grecs.

Le jeune Flectanella, qui commandait le dernier corps de l'arrière-garde, sonne de la trompe. Ses limiers vénitiens font volte-face. Les Turcs, de plus en plus nombreux, tentent de les envelopper. Une épouvantable mêlée corps à corps a lieu sous les remparts où les troupes grecques rentrent peu à peu. On voudrait faire feu sur les assiégeants, mais ils sont confondus avec les braves Vénitiens qu'électrisent l'exemple et le son du cor de Flectanella.

Une poignée d'hommes, reculant pas à pas, est aux prises avec des nuées d'ennemis qu'elle tient en échec.

Mahomet II, frémissant de rage, insulte Dieu en se précipitant dans la bagarre à la tête de ses plus fanatiques janissaires.

— Sur le pont-levis, tous!... commande Flectanella aux siens.

Et, à ces mots, faisant un bond prodigieux, il se jette sur la bride du cheval monté par le sultan,

Un poignard brille dans sa main; il va frapper au cœur l'ennemi du nom chrétien, il va sauver l'empire.

Mahomet II pâlit, esquive le coup en se laissant tomber de cheval et disparaît protégé par ses séides.

Dix braves Vénitiens périssent en préservant leur jeune capitaine de la fureur des Turcs.

Cet épisode n'a eu que la durée de l'éclair.

Mille clameurs prouvent pourtant que l'intrépidité de Flectanella vient d'exciter l'étonnement des deux armées. Sur les murs de Constantinople on applaudit en trépignant. Mahomet a pris la fuite ; mais une foule de fanatiques musulmans menacent Flectanella resté seul.

Les Grecs frissonnent à la vue des dangers qu'il court. Tout à coup il saisit la chaîne de fer du pont-levis pendant qu'on le relève, et rentre ainsi à miracle dans la place dont les artifices, dirigés par le vieux Grant, éclatent aussitôt. Une pluie de lave enflammée tombe sur les janissaires et les Tartares qui expirent dans les tortures sans qu'aucun d'eux parvienne à s'échapper. Enfin, les glacis sont déserts.

Constantinople respire. Après huit jours consécutifs d'alarmes et d'assauts, les abords des remparts sont libres. Serait-ce la délivrance ? C'est au moins une trève ; c'est à coup sûr une victoire glorieuse.

Les traits de courage du capitaine au cor d'ivoire ont ému le peuple entier. On le porte en triomphe.

L'empereur le serre dans ses bras en l'appelant : « Mon fils ! » et veut qu'il marche à sa droite durant la procession aux flambeaux qui aura lieu le soir même.

Après le coucher du soleil, on illumina. Des réjouissances publiques eurent lieu sur toutes les places.

Cependant Jean Grant, épuisé de fatigue, était rentré en son logis. L'impérieuse nécessité d'agir ne surexcitant plus son mâle courage, il revenait sombre et triste.

— Mon père, lui demanda Marthe de sa voix la

plus douce, l'empereur, les troupes, le peuple, sont dans l'allégresse; mais vous paraissez soucieux.

— Les matières inflammables s'épuisent! murmura Grant. Où prendre du pétrole, du soufre et de la résine? Comment refaire mon fleuve de feu?

Flectanella, qui entrait, surprit ces derniers mots.

— Ma sœur, lui dit Marthe, tu as entendu?

— Espérons en Dieu! répondit-il.

Certes! les capitaines de galère Iago, Novarra et Balaneri eussent été fort surpris en entendant Marthe donner le nom de sœur au héros de la journée, à l'audacieux officier qui, s'il eût réussi à frapper de mort le sultan, aurait par cela même délivré Constantinople. Mais Catanio, à leur place, aurait assurément tressailli de joie et d'espoir.

—Le monstre survit! Le feu grégeois va nous manquer, et ce peuple misérable, qui se disputait hier au lieu de préparer sa défense, oublie le danger aujourd'hui pour s'abandonner à une ivresse insensée!

Ainsi s'exprimait avec amertume Paola Flectanella, non moins abattue que le vieux Grant.

— Eh quoi, ma sœur, lui dit Marthe, tu es découragée, toi aussi?

— Comment ne le serait-elle point après ce qu'elle a tenté sans succès? dit l'ingénieur allemand.

— Qu'a-t-elle donc fait? demanda Marthe, dont l'émotion ne cessa de s'accroître au récit des dangers affrontés par son amie.

Flectanella baissait les yeux en rougissant, car l'intrépide héroïne était timide devant l'éloge, et n'osait cependant interrompre le vieux Grant qui parlait avec

un éloquent enthousiasme. Marthe palpitante pleurait. Enfin, se jetant dans les bras de sa compagne :

— Toi, Paola, s'écria-t-elle, toi, une jeune fille, tu as eu tant de courage!...

— Ma chère Marthe! dit Flectanella, en sauvant l'empire, en délivrant le monde du plus infâme des scélérats, j'aurais vengé mon frère Paolo, mon père, ma mère et la tienne!... Mais les iniquités des Grecs ont comblé la mesure de la clémence céleste, et, nouvel Attila, le sultan Mahomet est le fléau de Dieu qui les frappe!...

— Ingrats! traîtres! schismatiques obstinés! murmura Jean Grant. Par le plus stupide entêtement, malgré l'empereur, ils ont repoussé les secours de la chrétienté. Nous sommes huit à dix mille contre une armée de deux cent cinquante mille hommes. La flotte de Mahomet II est de quatre cents voiles, dont dix-huit vaisseaux et près de cinquante galères. Nous n'avons, nous, que quinze navires en comptant la dromone impériale! Et le feu grégeois va me manquer!... Ah! malheur sur Gennadius! et sur le duc Notaras cent fois malheur! Le premier, qui passe pour un saint, jette au peuple, comme un oracle menaçant, la défense d'accepter le secours de l'Italie chrétienne; le second ne craint pas de dire qu'il aimerait mieux être soumis aux Turcs qu'au pape des Latins. Où en seraient-ils cependant sans les Génois, les Vénitiens et moi-même?...

La porte, en ce moment, fut violemment ébranlée. Flectanella, qui ouvrit, se trouva en présence du capitaine Catanio.

II

LES LIMIERS DE MORÉE

Depuis trois générations, la famille patricienne et militaire des Flectanella s'était fixée à Candie, devenue en 1204 possession de la république de Venise.

Démembré tour à tour par les barbares, les Sarasins, les croisés ou latins, les Vénitiens, les Génois, et enfin par les Turcs, l'empire d'Orient était presque réduit à la seule ville de Constantinople, à l'époque où Mahomet II mit le siége sous ses murs. Quelques îles de l'Archipel, une partie de la Morée, et un petit nombre de points de moindre importance, lui restaient pourtant encore nominalement, c'est-à-dire dans des conditions de quasi-indépendance telles que les despotes de Lacédémone, par exemple, traitaient directement avec les étrangers sans le concours de

l'empereur. Ce fut ainsi que Constantin Dracosès, qui avait possédé le despotat de Sparte avant de porter la couronne d'Orient, appela les Vénitiens à son aide contre les incursions des Turcs dans le Péloponèse.

Les Flectanella se rendirent de Candie en Morée.

Le père de Paolo et de Paola, l'héroïne à la corne d'ivoire, après avoir défendu l'isthme et le golfe de Corinthe, périt dans un combat contre les janissaires. Sa femme et ses plus jeunes enfants furent massacrés. Paolo, déjà capitaine alors, sauva Paola qui n'avait guère que huit à dix ans, et tint la campagne à la tête d'un corps de partisans intrépides.

La petite fille, élevée en soldat, passa naturellement pour le jeune frère du capitaine. On se battait tous les jours. Elle fit la guerre et se signala bientôt de manière à être l'idole de la troupe d'aventuriers qui se ralliaient sous la bannière de Paolo Flectanella. Celui-ci, tué les armes à la main sous les murs de Lacédémone, recommanda en mourant sa sœur au valeureux Jean Grant, qui était au service de Constantin et devait, peu après, passer à Constantinople avec ce prince. Jean Grant promit de recueillir la jeune orpheline ; mais, voyant qu'elle ne savait que le métier des armes, il ne l'empêcha pas de succéder à son frère comme capitaine des limiers vénitiens de Morée.

Paola dut à Marthe la connaissance des vertus domestiques ; elle aimait sa candeur, sa résignation chrétienne, sa force calme et sa piété filiale ; Marthe admirait les vertus guerrières de Paola.

Elles se lièrent d'une amitié fraternelle ; elles se donnaient mutuellement le nom de sœurs ; mais, en

présence d'étrangers, Marthe, respectant le secret de son amie, ne l'appelait que « capitaine Flectanella. »

Personne à Constantinople, personne dans l'armée ne soupçonnait que l'intrépide officier pût être une jeune fille. Les Candiotes, qui pouvaient se souvenir de sa famille, savaient que son père avait eu plusieurs fils. Si efféminé que pût paraître à des hommes tels qu'Iago, Novarra ou Balaneri, le capitaine Flectanella, sa bravoure éclatante, son allure militaire, ses talents comme chef de troupe, ne laissaient aucune prise à d'invraisemblables suppositions. Et enfin, quoi que dictât aux capitaines de galères une jalousie niaise, la guerre avait imprimé un caractère viril à la physionomie de l'héroïne.

Son teint, qui eût pu être blanc et rose, comme disait Novarra, était en réalité coloré par le soleil qui en avait bronzé le ton. Ses traits étaient énergiques. A défaut du duvet brun qui aurait dû lui faire des moustaches d'adolescent, ses lèvres se retroussaient hautaines au-dessous d'un nez d'aigle aux étroites narines. La cotte de maille et la cuirasse d'acier ne pesaient point à ses épaules d'amazone. Le gantelet de fer ne pesait point à ses mains petites et vigoureuses. Et si l'abondante chevelure noire qui s'échappait de son casque, flottante et soyeuse, avait une finesse admirable, il n'y avait là aucun indice révélateur, puisque l'usage permettait à tous les jeunes hommes de se coiffer ainsi. Comme femme, elle était grande, et parmi les soldats, paraissait conséquemment d'une taille moyenne, d'autant moins remarquable qu'on pouvait supposer que sa croissance

n'était pas complète. On ne lui donnait guère que seize ans. En réalité, elle venait d'atteindre sa vingt-troisième année. Elle devait à son rôle difficile un caractère sérieux, à l'habitude du commandement un air sévère et froid, à sa piété une gravité qui imposait aux soudards de sa bande.

Le capitaine au cor d'ivoire était craint autant qu'il était aimé. Il ne punissait que très-rarement; mais avait-il affaire à un incorrigible, il rassemblait ses gens, le payait en leur présence et le chassait comme indigne de faire partie d'une compagnie d'élite où il ne voulait que des hommes aussi subordonnés que braves. On vit plusieurs fois des aventuriers refuser l'argent, se mettre à genoux, demander grâce, et, après l'avoir obtenue, donner l'exemple d'une obéissance inébranlable.

L'un d'eux, Giacomo Baldi, qui, retombant en faute, ne put fléchir le jeune capitaine, rejoignit à plusieurs reprises la compagnie au moment du combat, et de désespoir s'exposa tellement, qu'il reçut une blessure mortelle. Comme faveur suprême, il ne demandait que le pardon de son chef.

— Que Dieu te l'accorde comme je te l'accorde moi-même ! dit Flectanella en lui tendant la main ; quand nous ferons l'appel après le combat, tu seras appelé...

— Et vous répondrez : « Mort dans les rangs! »

— Oui, camarade.

— Merci donc, capitaine, et que Dieu vous garde ! répondit Giacomo Baldi qui expira en souriant.

S'agissait-il d'admettre un nouveau venu dans la compagnie des limiers de Morée, Flectanella char-

geait les anciens d'une enquête qui, fort souvent, fit rejeter le volontaire.

L'émulation la plus généreuse régnait donc dans cette troupe. Elle était renommée pour sa discipline et son esprit de corps autant que pour sa vaillance. Et de toutes les bandes, d'origines fort diverses, qui maintenant défendaient Constantinople, elle était à coup sûr la mieux composée.

— Chère sœur, disait Marthe, j'aime ton courage et ton habileté; mais ce que j'admire le plus en toi, c'est l'autorité sans bornes que tu exerces sur tes soldats.

— Le sentiment de ma faiblesse a fait ma force, répondit Paola. Chaque jour, dans mes prières, je demande à Dieu l'esprit de justice qui dompte les hommes, car les plus injustes veulent être traités justement. Jamais de passe-droits, jamais de tours de faveur. J'ai sous mes ordres des Napolitains, des Romains, des Espagnols, des Français, des Candiotes et jusqu'à des Génois; j'exige qu'aucun d'eux ne parle de sa nationalité. J'ai chassé des rangs deux Vénitiens qui s'étaient fait gloire d'être mes compatriotes. « — Tant que nous combattrons sous la même enseigne, camarades, ai-je dit ce jour-là, cette enseigne bleue à croisettes d'or doit être notre patrie commune, notre seule patrie! Arrière ceux qui veulent ici en avoir une autre!... Quoi! dans le peloton sacré que j'ai l'honneur de commander se reproduiraient les dissensions intestines qui divisent l'armée de l'empereur! Quoi! les soldats de cette compagnie feraient tout ce que font les corps auxiliaires qui, oubliant la

défense de Constantinople, leur seul devoir, se livrent entre eux des combats impies. Non! non! je ne le souffrirai pas!... Soyons plus que compatriotes, soyons frères sous le drapeau qui nous réunit, ou bien licencions-nous, et qu'il n'y ait plus de limiers de Morée! »
— En parlant ainsi, je pris le drapeau et demandai :
— « Le déchirerai-je? » — « Non! jamais! Vive le capitaine! » répondit la troupe avec enthousiasme. Me retournant alors vers les deux Vénitiens qui s'étaient attendus à être soutenus par la majorité de mes gens :
— « Allez-vous-en donc, Barile et Scala, car vous n'êtes pas mes compatriotes, vous, mais bien ceux-ci qui ne veulent pas que notre bannière périsse déchirée par la discorde! » — Ils demandèrent grâce, je refusai : —
— « Il n'y a ici ni Vénitiens, ni Génois, ni autres, il n'y a que les enfants de Paolo Flectanella. » — En toute occasion, j'ai soin de rappeler la mémoire de mon frère. Longtemps, je n'ai voulu porter que le titre de lieutenant, et souvent encore, c'est au nom de mon frère Paolo que je donne mes ordres.

— Mais, ma sœur, demanda Marthe, que deviennent les gens que tu chasses?

— S'ils ont commis par cupidité ou par lâcheté quelque action déshonorante, ils n'ont garde d'oser reparaître; s'ils n'ont été qu'indisciplinés, après un temps d'épreuve proportionné à la gravité de leur infraction, je tolère que la compagnie demande à leur rouvrir ses rangs.

— Vos deux Vénitiens, dont le seul crime était de s'être vantés d'être tes compatriotes, furent-ils réintégrés?

— Non! leur faute était la plus impardonnable. Ils avaient servi sous mon frère, ils devaient éviter de froisser une minorité qui devient plus considérable de jour en jour, car, pour maintenir la compagnie au complet, je ne puis guère me contenter de Vénitiens. J'ai dû admettre dans nos rangs jusqu'à des transfuges.

— Jusqu'à des Turcs?

— Non, ma sœur! Pas un musulman ne déserte le pavillon de l'Islam. Mais, à la honte de la chrétienté, Mahomet II a des corps entiers de mercenaires italiens, hongrois, allemands et des diverses contrées de l'Europe. La cruauté du sultan épouvante ces gens-là ou les révolte. Les uns par terreur, d'autres par un sentiment d'indignation, préfèrent les schismatiques aux infidèles et viennent s'offrir à nous!...

— Triste temps, murmura le vieux Grant, que celui où les chrétiens, loin de s'unir, se combattent. D'un côté, l'on sert les Turcs, de l'autre, l'on repousse les offres du pape. Maudit soit le schisme qui assurera le triomphe des ennemis de la croix!

— Mon père, dit Paola, les aventuriers latins, enrôlés sous Mahomet II, ne sont pas plus chrétiens qu'il n'est musulman, lui. Gens de sac et de corde, attirés par l'espoir de piller, ils n'ont ni foi, ni loi, et sont bien dignes de servir un maître qui traite son propre prophète d'imposteur et de chef de bandits.

Mahomet II rangeait sur la même ligne le paganisme, le judaïsme, l'islamisme et la religion des chrétiens. Ce tyran, profond politique, grand guerrier, et d'ailleurs fort instruit, car il parlait cinq langues

étrangères : le chaldéen, le grec, le latin, le persan et l'arabe, avait assez étudié les lettres grecques pour dire qu'Apollon, coryphée des neuf Muses, lui plaisait presque autant que Bacchus, le dieu du vin. Mis au courant par ses espions de ce qui se passait à Constantinople, il se réjouissait fort de la sottise des *Nazaréens*, des *cabours* [1], qui, ne parvenant pas à s'entendre sur des questions de dogme, y sacrifiaient la sécurité de leur empire, et se divisaient au lieu de se liguer contre lui.

Par un sentiment bien opposé, Flectanella tenait un langage presque semblable :

— Quant aux Grecs, disait-elle, en n'admettant pas les décisions du concile général de Florence, ils immolent à ce qu'ils croient la vérité, leur indépendance, leur patrie et les intérêts du monde chrétien ! Et cependant, tous tant que nous sommes ici de latins catholiques, nous n'agissons que du consentement du Saint-Père qui, prenant les Grecs en pitié, fait encore de son mieux pour les préserver de la ruine.

— Secours insuffisants, s'écria Jean Grant. Pour sauver Constantinople, il fallait une croisade ; il aurait fallu accepter sans réserves les propositions de l'Occident ! L'union, l'union dans la foi religieuse, l'union dans l'action politique et guerrière !

— Depuis longtemps l'empereur pense comme

[1] Le nom de *nazaréens* a été celui d'une secte judaïsante, mais il doit être entendu au sens général de *chrétiens* qui lui fut donné par les païens d'abord, et depuis par les mahométans qui, dans certaines contrées, en font encore usage. *Cabour* était aussi un rme de mépris signifiant chrétien.

nous, dit Paola; malheureusement Gennadius et le duc Notaras sont ici les maîtres de l'opinion!

Lorsque le concile général de Florence, qui se tint pour la fusion des Églises grecque et latine eut promulgué ses actes et décrets d'union, les schismatiques opiniâtres, résistant à tous les efforts de Jean Paléologue qui l'avait provoqué, conduisirent l'empire d'Orient à sa perte : l'union avait été consentie par l'empereur et par la partie la plus éclairée du clergé grec; ce fut en vain[1].

Constantin Dracosès, frère et successeur de Jean Paléologue, eût voulu ramener le peuple à des sentiments de sage conciliation. Gennadius paralysa tous ses efforts.

Ce moine, qui exerçait, par sa réputation de sainteté, une influence presque souveraine, pour répondre à la députation envoyée vers lui, cloua sur la porte de sa cellule une réponse ainsi conçue :

« Misérable peuple, pourquoi t'éloignes-tu de la vérité? pourquoi mettre ton espoir dans les Italiens? en perdant ta foi, tu perds ta ville. Tu ne peux re-

[1] Le concile général, convoqué d'abord à Ferrare, fut transféré à Florence, où se trouvèrent, avec le pape Eugène IV, le patriarche de Constantinople et l'empereur Jean Paléologue. Après de graves discussions, le 21 juillet 1439, on conclut l'union de l'Église grecque avec la latine. L'acte fut solennellement promulgué, et l'empereur retourna à Constantinople. Les Arméniens ayant ensuite voulu être compris dans le décret, le concile se prolongea jusqu'en 1442; mais ses décisions n'ayant pas été modifiées, l'union des Grecs avec les Latins aurait dû être définitive. Malheureusement, par la funeste obstination de Marc Eugénique, archevêque grec d'Éphèse, de Gennadius et de leurs partisans, le schisme continua.

noncer à la religion de tes pères et embrasser l'impiété, sans mériter de subir le joug de la servitude. Malheur à ceux qui en jugeront autrement ! »

L'absurde arrêt d'un cénobite, esclave de ses préjugés d'enfance, prévalut contre la sagesse des papes, de deux empereurs qui s'étaient succédé sur le trône, des évêques des deux Églises qui, rassemblés à Florence en concile général, avaient aplani toutes les difficultés sérieuses, contre l'autorité régulière du patriarche Grégoire Protosyncelle, et enfin contre l'intervention du cardinal Isidore, archevêque grec, envoyé en ambassade par le pape Nicolas V, toujours ardemment préoccupé du sort des chrétiens orientaux. Le décret fut repoussé pour la dernière fois avec une allégresse bruyante.

Constantin Dracosès, qui l'avait consenti, versa des larmes sur son peuple, sollicita des secours, en obtint, malgré les factieux, et, pour prix de ses efforts conciliants, resta en butte aux calomnies de ses sujets dont la démence rendait impossible la grande croisade de l'Occident contre les Turcs.

Nicolas V ne laissa pas que d'implorer les princes chrétiens en faveur de Constantinople. Mais, tandis qu'il négociait, Mahomet II étreignit la ville dans un cercle de fer.

Faut-il ajouter que, durant tout le siége, les discussions relatives au décret d'union occupèrent le conseil impérial encore plus que la défense, et que les passions religieuses, surexcitant les passions politiques, ne cessèrent de compliquer les difficultés d'une situation inextricable.

Le duc Notaras, amiral des Grecs, osait reprocher ouvertement à l'empereur d'avoir embrassé le culte catholique romain. Les grands de son parti fomentaient des troubles; des scènes violentes eurent lieu maintes fois dans les églises lorsque le saint sacrifice y était célébré selon le rit de Rome. Les Latins furent obligés de se défendre contre les fureurs des insensés dont ils protégeaient la ville. On se battit pour des questions de dogme ou de culte. Et des rivalités d'une autre nature ajoutaient à la confusion.

Les Génois et les Vénitiens se jalousaient. Le duc Notaras protégeait ces derniers contre le général Giustiniani, qu'il accusait de favoriser ses compatriotes. L'armée de mer était aussi fort loin de fraterniser avec celle de terre.

Giustiniani, en ces déplorables conjonctures, eut maintes fois à s'applaudir de la fermeté de Flectanella, qui fit toujours de sa troupe un instrument de pacification. Soumis au général génois, il avait des Vénitiens sous ses ordres, et intervenait ainsi fort efficacement dans les querelles. Et c'est pourquoi il dut être d'une inflexible sévérité, quand, dans le sein même de la compagnie des limiers de Morée, la question de nationalité faillit susciter des troubles.

Scala et Barile, les deux Vénitiens qui encoururent sa colère, étaient pourtant des soldats accomplis, des vétérans qui, ayant servi sous Paolo Flectanella, auraient mille fois donné leur vie pour le jeune capitaine.

— J'aimais ces hommes, poursuivit Paola, ils m'avaient, tout enfant, porté sur leurs épaules pendant nos longues marches de Morée. Ils étaient intrépides

insouciants, gais, dévoués, généreux. Barile est un de ces conteurs intarissables dont la verve peut tenir éveillée une troupe qui a fait trois marches forcées en deux jours ; Scala sait toutes les chansons populaires de l'Italie et de la Grèce ; ils m'avaient délassée et divertie durant mes jeunes années. Quand je les payai, ils refusèrent leur solde en pleurant. Leurs larmes allaient attendrir le reste de ma troupe et détruire les bons effets de ma sévérité : « Je vous ordonne, leur dis-je, de ramasser cet argent et de partir sur l'heure ! » — « Tuez-nous plutôt, capitaine, » murmura Barile en me présentant la poignée de son espade ; Scala en fit autant.— « Pour qui me prenez-vous, larrons de mon honneur ! m'écriai-je en brisant leurs armes. Partez ! soldats rebelles ! obéissez pour la dernière fois au frère de Paolo Flectanella ! » — Ils courbèrent le front et obéirent. L'un sur l'autre appuyés, ils sanglotaient en s'en allant à petits pas. J'étais vivement émue ; mais, dissimulant mon émotion, j'embouchai mon cor d'ivoire et mis ma troupe en marche sous les ordres de mon porte-enseigne. Dès qu'on m'eut perdue de vue, je pris le même chemin que mes deux vétérans ; je les dépassai, ils firent front, portèrent la main à leurs casques, et, d'un regard suppliant, me demandèrent la permission de parler. Je secouai la tête. Ils me suivirent en silence. J'étais au port ; je louai une caïque où je m'assis à l'arrière en leur désignant deux places à l'extrême avant. Puis, je me fis conduire à bord de la galère génoise de Catanio.

Au nom du brave Catanio qui lui avait sauvé la vie sur les remparts de Constantinople, Marthe sourit.

— J'aime ce loyal officier de mer, poursuivit Paola. Il est Génois, je suis Vénitienne, peu importe ! Comme moi, il n'est et ne veut être ici qu'un ennemi des Turcs, qu'un défenseur de l'empire ! Iago, Balaneri, Novarra, m'ont prise en gripe, et tu sais si je m'en ris ; Catanio...

— Mais tu t'interromps ! dit Marthe avec vivacité. Que devinrent tes deux vétérans ?

— Lorsque nous abordâmes la *Santa-fé* : — « Capitaine, où nous menez-vous ? » demanda Barile.—« Capitaine, ajouta Scala, ne nous empêchez pas de faire comme Giacomo Baldi ! » — « Patience ! » leur répondis-je d'un ton amical. — Leurs fronts se rassérénèrent. Un instant après, je les présentais à Catanio en lui demandant pour eux des postes d'honneur. Il savait tout ; il m'accorda ma requête. — « Capitaine, me dit alors Barile, nous obéissons, mais un jour vous nous reprendrez !... » — « Vous nous pardonnerez pour de bon ! ajouta Scala, et nous pourrons mourir pour vous ! » — Je leur pris les mains, ils baisèrent les miennes. Catanio, témoin de cette scène, s'écria : — « Heureux les officiers qui ont de tels soldats ; vous me prêtez ceux-ci, je vous rends mille grâces ! »

Le récit de Paola n'était pas complet. Elle s'abstint de dire que, pour achever de consoler les deux vétérans, elle avait ajouté : — « Vous êtes ici mon avant-garde ! Je vous rejoindrai, avant peu, sans doute, sur le pont de cette galère, et c'est à vous, mes vieux camarades, que je confierai un trésor qui m'est plus cher que la vie ! »

Marthe disait avec candeur :

— Ainsi, chère amie, tu es au mieux avec le capitaine Catanio?

— Comment ne serais-je pas pleine de reconnaissance envers celui qui, au péril de ses jours, t'a conservée à ma tendresse fraternelle ?

Marthe, touchée jusqu'aux larmes, leva sur sa brune amie ses grands yeux bleus et rêveurs.

Or trois jours à peine s'étaient écoulés depuis cette causerie à laquelle Jean Grant avait constamment prêté attention, lorsqu'après le dernier assaut des Turcs et la solennelle procession d'actions de grâce, Flectanella ouvrit la porte à Catanio :

— Capitaine! dit le marin génois, si pressé que je sois de remplir ma mission, je vous féliciterai d'abord d'être le héros de cette mémorable journée.

— Plût à Dieu que j'eusse péri, répondit Flectanella, mais que Mahomet ne m'eût point échappé !

— Vous seul pouvez penser ainsi! répliqua celui qui portait le glorieux surnom de *Dardanelles;* si vous aviez succombé, vous laisseriez trop de regrets !

— Constantinople serait délivrée ! La perte d'un obscur partisan peut-elle être comparée aux résultats qu'aurait eus la mort du plus cruel des dévastateurs ? Du reste, capitaine Catanio, je n'ai, moi, ni famille, ni avenir de bonheur, ni joie à espérer en ce monde. La mort du soldat est ma fiancée !

Ces derniers mots furent articulés avec une intention qui n'échappa point au Génois.

— Mais, pardon, vous avez une mission à remplir.

— L'empereur mande en son conseil l'ingénieur en

chef, messire Jean Grant, et vous-même, capitaine Flectanella.

— Entrez donc! reprit Paola, nous ressortirons ensemble.

Contrairement à son attente, Catanio Dardanelles fut introduit en présence de Marthe.

— Soyez le bienvenu! lui dit Jean Grant lui-même, qui, dépouillé de son armure, pesait sur des balances de cuivre des substances destinées à se combiner pour engendrer, s'il était possible, un nouvel artifice incendiaire.

Dans la salle où il était admis par une exception à toutes les règles de la maison mystérieuse de Jean Grant, Catanio remarquait des cornues, des fourneaux et des serpentins, une forge, des sacs étiquetés, des fioles remplies de liquides inconnus, des livres entassés et une foule d'instruments étranges. Sur une modeste table, que Marthe achevait de desservir, se trouvaient les restes du plus frugal des repas.

— C'est ici le sanctuaire du génie et de la pauvreté, pensa Catanio en répétant l'ordre de l'empereur.

Jean Grant se hâta de remettre son armure, et se fit aider par Flectanella en échangeant avec lui un sourire paternel.

— Sa galère a des ailes et son cœur est droit, disait à voix basse l'héroïne au cor d'ivoire.

Catanio, s'adressant à Marthe, exprimait son admiration pour les merveilleux travaux de Jean Grant, l'âme de la défense, le salut de la cité. Puis, faisant allusion à la conduite de Flectanella :

— C'est avec transport, mademoiselle, poursuivit-il,

que j'ai rendu grâces à Dieu d'avoir préservé de la mort votre hôte et votre ami.

— Dites mon frère, seigneur! répondit avec une sérénité pudique la douce Marthe aux cheveux d'or.

III

CONSEIL IMPÉRIAL.

Le dernier des Constantin siégeait entouré des grands dignitaires de la couronne et des chefs militaires les plus renommés. Autour de l'empereur, on remarquait François Comnène, surnommé *Tolmète* (l'Audacieux), à cause de sa bravoure qui lui valut d'être appelé par les historiens l'Achille de Constantinople ; — Théophile Paléologue, prince d'une rare valeur ; — Jean de Dalmatie, cité des premiers parmi les plus intrépides : — l'habile commandant général Jean le Long Giustiniani; — l'amiral duc Notaras ; — Démétrius Cantacuzène ; — le commandant de la garde crétoise, troupe célèbre, et une foule d'autres seigneurs illustres.

Un groupe de moindres officiers, exceptionnelle-

ment convoqués au conseil, se composait des capitaines de la flotte grecque ou alliée. C'étaient le pilote grec Calchondyle, marin expérimenté, qui montait la dromone impériale ; les Génois Iago, Balaneri et Novarra, le Vénitien Jacques Coq, au nom prédestiné; deux autres capitaines de Venise ; un Français, un Espagnol et cinq Gréco-Vénitiens de l'île de Candie.

Dès que Catanio eut introduit Jean Grant et Flectanella, l'empereur, qui avait eu tout le temps de consulter Calchondyle, annonça qu'il attendait avec impatience quatre grands navires nouvellement équipés dans l'île de Chio. Le vent, jusque-là favorable, venait de cesser, et, pour empêcher de si précieux renforts de tomber au pouvoir des ennemis, il importait de les envoyer protéger.

L'amiral Notaras, chargé de la défense du côté de la mer, se prononça contre ce dessein : — Constantinople, bloquée par une flotte innombrable, ne devait pas exposer aux hasards d'un combat inégal le peu de navires dont on avait besoin pour garder le port. Ouvrir les chaînes qui barraient la passe, c'était fournir à Baltaoghli, l'amiral des Turcs, l'occasion de la forcer. Et d'ailleurs les ennemis, maîtres des Dardanelles, avaient déjà, sans doute, pris ou coulé les bâtiments qu'on prétendait secourir.

Notaras, appuyé par les anti-unionistes, ne manqua point de faire des allusions blessantes pour l'empereur, qui ne cessait, disait-il, de rechercher la funeste alliance des Latins.

— Sans les Latins, interrompit Jean le Long, Mahomet serait dans ces murs.

Les étrangers, les Vénitiens et les Génois, faisant cette fois cause commune, s'indignaient de l'ingratitude des Grecs, dont l'amiral traduisait si audacieusement les injustes préventions. Par bonheur, ce fut un Grec, le prince Théophile Paléologue, qui prit la parole avec une généreuse énergie :

— Grâce à Dieu, s'écria-t-il, nous ne sommes point tombés assez bas pour méconnaître les services que nous rendent des alliés tels que le général Giustiniani, l'ingénieur Jean Grant, les Génois et les Vénitiens ! Le peuple, aujourd'hui même, portait en triomphe ce jeune héros, poursuivit-il en désignant Flectanella. Laissons à d'autres le soin de débattre les questions de théologie ; nous sommes réunis en conseil de guerre, non en concile. Il s'agit de savoir si la dromone, soutenue par quelques galères, doit ou ne doit point aller au-devant des navires de Chio.

— Très-bien ! ajouta François Tolmète en jetant au duc Notaras un regard méprisant. L'armée de mer restera-t-elle toujours inactive ? Le plus habile des pilotes du pays, un Grec, messeigneurs, est d'avis que la sortie est utile. Je propose que l'empereur consulte tour à tour chacun des capitaines de mer appelés au conseil.

Notaras, qui représentait le puissant parti populaire contraire à l'union avec l'Église latine, repartit avec hauteur que l'armée de mer était à son poste sur la défensive, et que les officiers de l'armée de terre se mêlaient de marine fort mal à propos.

— Vous vous mêlez bien de théologie, duc Notaras ! s'écria Jean de Dalmatie d'un ton railleur. Si vous

êtes compétent en fait d'articles de foi, nous pourrions bien, nous, gens de guerre, n'être pas tout à fait incapables d'avoir un avis quand il s'agit du ravitaillement d'une place assiégée. Mais que dis-je? La procession du Saint-Esprit, les azymes, le *Filioque*, le purgatoire, sont peut-être des questions de marine?

A ces mots, un mouvement d'hilarité se manifesta dans l'assemblée, et le duc Notaras put s'apercevoir avec dépit que les Grecs furent des premiers à y prendre part.

Seul, l'empereur Constantin ne sourit même point :

— Capitaine Catanio, dit-il, prononcez-vous sur l'opportunité de la sortie.

— Sire, répondit le Génois, je pense, comme votre pilote impérial, que les vents favorables ont dû permettre aux navires annoncés de franchir les Dardanelles mal gardées par les Turcs, qui ont aggloméré toutes leurs forces dans le Bosphore. Si les capitaines du convoi savent leur métier, ils auront passé de nuit; mais, à cette heure, retenus par le calme et menacés d'être enveloppés par les galères turques, ils courent grand risque de ne point arriver à bon port. L'armée de terre vient d'exécuter une sortie heureuse; nous avons vu comment les limiers de Morée ont protégé sa retraite; cet exemple nous anime d'une noble émulation.

— Bien dit! s'écrièrent tous les Génois et le Vénitien Jacques Coq, ainsi que le capitaine français et le capitaine espagnol.

Mais les autres Vénitiens et les Grecs, de crainte d'indisposer l'amiral Notaras, gardèrent le silence.

Jean Grant réclama la parole :

— Les munitions de guerre s'épuisent; la poudre et les substances qui me sont nécessaires pour fabriquer le feu grégeois vont me manquer avant peu de jours. Une sortie est donc indispensable. Les navires attendus seraient-ils déjà pris, ce qu'à Dieu ne plaise, il faudrait encore tenter de forcer les lignes turques pour essayer d'aller dans l'Archipel charger des matières incendiaires. L'armée turque est découragée par huit jours d'assauts inutiles et désastreux. Profitons des instants. Je sollicite l'honneur de faire partie de l'expédition navale.

— A la bonne heure! très-bien! disaient Jacques Coq, Catanio et tous les capitaines génois, espagnols ou français.

— Les étrangers font la loi ici! dit insolemment l'amiral Notaras.

— Seigneur duc, repartit l'empereur, ici nul autre que moi n'a le droit de la faire.

— En qualité d'amiral, je condamne le projet.

— En qualité d'empereur, je déclare que l'opinion d'un seul ne prévaudra point contre celle des gens de guerre et des gens de mer expérimentés qui l'approuvent.

— Je proteste au nom de mes priviléges! s'écria Notaras.

— Au nom du salut de Constantinople, nous protestons, nous, contre les priviléges de votre charge! répliquaient avec véhémence Jean le Long, François Tolmète, Démétrius Cantacuzène, Jean de Dalmatie et Théophile Paléologue.

Les seigneurs grecs anti-unionistes de la cabale de Notaras se prirent à crier que les priviléges de l'amiral étaient outrageusement violés; que les Latins abusaient de leur crédit; que le pape régnait à Constantinople, et que la domination des *azymites* devenait intolérable.

Ce malheureux nom d'*azymites*, par lequel les Grecs schismatiques désignaient les catholiques romains, envenima la querelle, la dispute devint théologique et furieuse. Peu s'en fallut qu'à propos de la procession du Saint-Esprit on ne tirât les épées, et que le *Filioque* du Symbole des apôtres ne fît couler le sang sur les marches du trône impérial. Les gens de guerre pouvaient-ils être plus sages que la bourgeoisie, les femmes, les moines et le menu peuple pour qui les variantes du *Credo* grec et du *Credo* latin, qu'il appartenait aux théologiens seuls de juger, étaient l'inextinguible brandon de discordes ?

Les Turcs bloquaient la place, les munitions allaient manquer, les secours les plus urgents risquaient de faire défaut, mais les partisans de la doctrine de Gennadius n'avaient d'autre souci que de proscrire ce qu'ils appelaient *les nòuveautés de la cour de Rome*. Le tumulte était à son comble. Après avoir vainement essayé de le dominer, l'empereur joignit les mains, en levant vers le ciel des yeux pleins de larmes. Il voyait dans son propre conseil l'image trop exacte des dissensions qui entraîneraient sa ruine.

Par deux fois, il se redressa en portant la main à son glaive; par deux fois, maîtrisant son courroux, il se rassit en invoquant les secours du Dieu de miséricorde.

Sa prière fut exaucée cette fois, car du groupe des officiers subalternes se détachait un jeune cavalier, qui, traversant d'un pas ferme les groupes tumultueux des grands de l'empire, s'inclina en présentant son cor d'ivoire à Constantin Dracosès.

— Oui, Flectanella, sonnez! sonnez la fanfare de ralliement sous le drapeau.

L'enfant posa la main gauche sur le pommeau de son épée, se plaça fièrement devant le trône, et donna du cor.

A ce son inusité, tous les regards se tournèrent du côté de l'empereur. Il étendait son sceptre à globe d'azur, surmonté d'une croix d'or, au-dessus de la tête de Flectanella. Il ordonnait du geste aux membres du conseil de reprendre leurs places. Les discussions théologiques, les disputes et les véhémentes argumentations étaient dominées par la fanfare éclatante des limiers de Morée. Du reste, le récent triomphe de Flectanella, sa brillante conduite de la journée, sa contenance à la fois hardie et modeste, tout jusqu'aux grâces féminines répandues dans sa personne, captivaient l'attention générale. Le silence s'était rétabli quand cessa la fanfare.

— Auguste empereur, dit le jeune capitaine de sa voix mélodieuse, je demande pardon à Votre Majesté, je demande pardon à l'illustre assemblée réunie autour d'elle d'oser élever la voix, moi, le dernier et le plus obscur des simples capitaines, et de venir interrompre les discours des grands de l'empire pour solliciter, dans l'intérêt commun, il est vrai, une faveur, une récompense.

— Capitaine Flectanella, dit l'empereur, je vous loue de réclamer le prix de vos services héroïques. Si la faveur que vous sollicitez peut vous être accordée, elle l'est d'avance, et le conseil, je ne crains pas de le dire, sera unanime sur ce point.

— Oui! oui!... certainement! s'écrièrent à la fois les Latins et les Grecs.

Jean le Long le Génois, le duc Notaras, qui, en haine du commandant général, affectait de favoriser les Vénitiens, se prononçaient affirmativement tous les deux.

— Parlez donc! dit l'empereur.

— Je demande à embarquer avec mes braves limiers de Morée sur la galère la *Santa-Fé*, commandée par le glorieux capitaine Dardanelles. J'ai le ferme espoir que notre feu grégeois fera brèche dans la flotte ottomane. Peut-être ramènerons-nous le convoi attendu, et parviendrons-nous à calmer ainsi l'anxiété du peuple, qui en parle déjà hautement. Je ne saurais cacher au conseil que le secret de l'armement de Chio a transpiré. Je dirai même que les habitants de Constantinople ne voient pas sans mécontentement l'inaction de l'armée de mer.

— Ce jeune homme dit vrai!... Il ne faut pas nous tromper nous-mêmes!... Des indiscrétions ont été commises; mais il est certain que le peuple compte sur le convoi de Chio!

Ainsi s'exprimaient plusieurs seigneurs de la faction du duc Notaras. L'empereur les entendit et reprit courage.

— En tous cas, poursuivit Flectanella, nous irions



en ravitaillement, comme le désire à si juste titre messire l'ingénieur en chef. Un navire derrière lequel la chaîne entr'ouverte se refermerait sur-le-champ sera seul exposé pour le salut de la ville et de l'armée.

— Accordé! accordé! s'écrièrent à l'envi les Grecs et les Latins.

Le principe de la sortie était admis, — le duc Notaras cessa de faire une opposition dangereuse pour son influence.

Cependant Calchondyle réclamait l'honneur de mettre en mer avec la dromone impériale. Iago, Balaneri, Novarra, le Vénitien Jacques Coq, digne émule de Flectanella, le capitaine français, l'espagnol, d'autres encore voulaient participer à l'action.

Du moment qu'on se décidait à tenter une sortie, il valait mieux se donner des chances plus favorables. Une seule galère ne pouvait à la fois remorquer et protéger le convoi.

L'opinion devenait unanime. On ne discutait plus que les voies et moyens.

Flectanella s'était modestement éclipsé dans la foule, où Jean Grant et Catanio, Jacques Coq et le pilote Calchondyle, lui adressaient leurs félicitations sur sa présence d'esprit.

— Remercions Dieu qui m'a inspiré, leur répondit le jeune capitaine. Quand je me suis avancé vers l'empereur, j'ignorais ce que j'allais faire. J'obéissais à une puissance céleste. Nous vaincrons sur mer!

— Oui, nous vaincrons! répéta le vieux pilote Calchondyle en tendant la main au jeune soldat.

Cependant l'empereur Constantin, toujours habile

à concilier, trancha toutes les questions secondaires en disant au duc Notaras :

— Amiral, je m'en fie à votre sagesse. En vertu de votre charge, c'est à vous qu'il appartient de régler les détails de l'expédition.

— Sire, répondit le duc Notaras, je jure par la sainte croix de mériter la haute confiance de Votre Majesté.

Sur ces mots, la séance étant levée, l'amiral sortit à la tête de tous les officiers de mer. Jean Grant et Flectanella les accompagnaient. La nuit ne s'écoula point sans que les postes fussent distribués et qu'on eût achevé les préparatifs de départ. — Rien n'était plus urgent.

IV

BATAILLE NAVALE

En se promenant dans le *Jardin des racines grecques,* on a l'agrément de s'apercevoir que *dromas,* dromadaire, est le nom du chameau coureur; *dromôn*, celui du cancre de mer (dromie), dont les nombreuses pattes sont remarquablement agiles, et *dromone*, celui d'un navire de course[1] muni de rames comparables aux pattes du cancre, et porteur, comme le dromadaire, d'une bosse que nous nommons aujourd'hui *dunette,* mais que les Grecs appelaient *cataphracte*.

[1] Le radical commun à ces divers mots est *dromos*, course, d'où nous avons encore fait *hippodrome*, et le terme de marine, *drome*, qui signifia, dans l'origine, ensemble des rames ou avirons de galères, puis amas des avirons de rechange, et, par suite, assemblage de tous les espars, mâtereaux et pièces de rassortiment.

Cette élévation, qui occupait tout l'arrière, était le poste des thramites assis sur douze bancs; ils pouvaient être au nombre de cinquante. Les thalamites, en nombre égal, ramaient sur les treize bancs de l'avant, moins hauts d'environ deux pieds au-dessus du niveau de la mer.

Le *pavimentum*, espace où manœuvraient ces derniers, était, ainsi que la cataphracte, abrité par des parapets de bois, recouverts d'un cuir épais et percé de trous par lesquels passaient les rames. Ces espèces de sabords servaient en outre pour l'attaque ou pour la défense. On les armait de lances et de faulx avec lesquelles on atteignait les rameurs ennemis, ou encore on expulsait par ces ouvertures toutes sortes de traits et de projectiles.

Au milieu de la dromone s'élevait une sorte de tour où l'on établissait les balistes, les catapultes et les mangonneaux. Ce château, destiné aux machines de guerre, ne passait toutefois qu'en seconde ligne : le grand engin de bataille était le siphon, gros tube d'airain à gueule de lion ou à tête de Gorgone, qui, situé à la proue, vomissait le feu grégeois *avec une fumée enflammée et le bruit du tonnerre.*

L'empereur Léon VI et son fils Constantin Porphyrogénète, en donnant à leurs armées de terre et de mer des institutions où rien de ce qui concerne l'art naval n'est omis, nous ont doté des documents historiques les plus complets sur les constructions, les mœurs, les usages, les armes, la tactique, la navigation et la manœuvre. Durant les cinq ou six siècles qui s'écoulèrent depuis eux jusqu'à Constantin Dra-

cosès, l'art de la guerre sur mer ne se modifia pas sensiblement. A cet égard, les Normands, les Sarrasins et les Francs ou Latins, empruntèrent beaucoup plus aux Grecs qu'ils ne durent leur prêter. Aussi l'immense majorité de nos termes de marine nous viennent de l'Orient, du grec en passant par l'italien, non du saxon et de l'anglais comme on l'a professé par anglomanie.

Le feu grégeois, dont l'invention remonte à Callinicus d'Héliopolis, en Syrie, et au règne de Constantin Pogonat, remplaça, pour le chargement des brûlots, tous les artifices plus anciens. Vers l'an 660, auprès de Cyzique, dans l'Hellespont, Callinicus incendia par le feu grégeois la flotte des Sarrasins au nombre de trente mille hommes. Les Grecs gardèrent si précieusement le secret de sa composition que, trois cents ans après, les peuples de l'Occident l'ignoraient encore.

On ne doit pas confondre le feu grégeois avec *l'huile de Médée*, artifice antérieur beaucoup moins redoutable. Le *feu marin*, *feu liquide* ou *huile incendiaire*, comme on l'appelait aussi, brûlait jusque sous les flots ; l'eau paraissait activer sa violence. Il avait pour base le naphte ou pétrole, qu'on mélangeait de soufre, de résine ou de bitume. On le lançait au moyen de siphons de cuivre. On soufflait avec des sarbacanes des boulettes d'étoupes qui en étaient imbibées. Parfois de hardis plongeurs allaient briser sous la carène de l'ennemi des vases remplis de *feu liquide*. Enfin des vases semblables devenaient des projectiles analogues à nos grenades et à nos bombes.

L'invention du feu grégeois, qui retarda de huit siècles la chute de l'empire d'Orient, opéra une révolution complète dans la tactique navale ; mais l'heure était arrivée où une révolution nouvelle allait encore tout changer de fond en comble.

Déjà le canon, venu de l'Occident, avait grondé sur les rives du Bosphore. Le feu grégeois devait tomber en oubli devant les rapides progrès des armes à feu modernes. Toutefois il devait encore jouer un grand rôle sur la scène navale. Aux prises avec l'artillerie de Mahomet II, il avait triomphé sur terre et forcé l'armée turque à se retirer. Maintenant, il inspirait aux marins grecs la confiance nécessaire pour affronter les forces maritimes des Ottomans, dont les quatre cents voiles couvraient les eaux de la Propontide et du Bosphore de Thrace.

Les vigies de l'avant-port annoncèrent qu'un mouvement inusité avait lieu dans la flotte ennemie. Les signaux répondaient aux signaux. Plusieurs galéaces levaient l'ancre. Des barques légères, envoyées en reconnaissance, se dirigeaient du côté des Dardanelles, où, malgré l'obscurité, on croyait entrevoir un gros de navires.

— C'est évidemment le convoi de Chio, s'écria Calchondyle ; en mer, amiral ! en mer !

L'amiral duc Notaras avait déjà décidé que la dromone impériale sortirait avec les quatre galères génoises, mais que tous les autres navires resteraient sur leurs rames en dedans de la chaîne.

Le brave Vénitien Jacques Coq eut ainsi la douleur de ne point faire partie de l'expédition, tandis que

son jeune compatriote, Flectanella, avait le choix du navire qu'il monterait.

Les limiers de Morée, rangés en bon ordre, attendaient les chaloupes qui devaient les conduire à bord, lorsque parurent le pilote impérial Calchondyle et Jean Grant, qu'accompagnait sa fille Marthe. Elle avait supplié son père de l'emmener avec lui, préférant, disait-elle, tous les dangers de la sortie à ceux de l'isolement dans une maison où on la saurait sans protecteur. Jean Grant l'approuva, mais voulut qu'elle revêtît une armure. L'une de celles de Paola convenait à sa taille, elle la mit. Et bientôt se trouvant en présence de la guerrière que dans l'intimité elle nommait sa sœur :

— Capitaine Flectanella, dit-elle, puissé-je sous votre cuirasse trouver un peu de votre courage!

— Ma sœur, répondit le jeune officier, la prière sera votre arme, le bouclier qui nous protége tous !

Le pilote Calchondyle témoignait au capitaine vénitien le désir qu'il montât la dromone impériale.

— Pardonnez-moi, seigneur vénéré, dit Flectanella, j'ai obtenu la permission d'embarquer sur la *Santa-Fé :* ma parole me lie.

— Mon enfant, dit Jean Grant, quand tu adressais ta requête à l'empereur, la sortie de la dromone n'était point décidée.

— Qu'importe! mon père, j'ai promis. La galère du capitaine Catanio marche au second rang, et se tiendra dans vos eaux, proue sur poupe. La moitié de mes gens montera la dromone. Moi, pour être au milieu des miens, j'ai choisi pour poste de combat

l'extrême avant de la *Santa-Fé*. De là, mes nobles seigneurs, si vous me donnez des ordres, je les entendrai facilement et les transmettrai sur-le-champ à qui de droit.

— Qu'il en soit donc selon vos désirs ! dit le vénérable Calchondyle.

Catanio parut étonné de la préférence de Flectanella pour son propre bord, alors que Marthe Grant montait la dromone :

— Mademoiselle, dit-il galamment, si le choix m'était accordé, j'aimerais mieux être simple combattant sur le navire qui vous porte que de commander en chef ma galère ; mais, puisqu'un devoir sacré m'enchaîne à mon bord, je jure que jamais capitaine n'aura plus strictement obéi à la dix-neuvième institution impériale : « Il est ordonné au *centurion* d'escorte de périr pour le salut du vaisseau du *drongaire* [1] plutôt que de l'abandonner. »

Sur ces mots, pourtant, le capitaine de la *Santa-Fé* tendit à Flectanella une main amie.

— Courtoisie à part, seigneur cavalier, dit-il, je me féliciterai maintenant de votre choix, puisque je lui dois le plus brave et le plus loyal des compagnons d'armes.

Les chaloupes poussaient chargées de soldats. Le plus grand silence était ordonné. Les rames, enveloppées d'étoupe, ne faisaient aucun bruit. Pas un

[1] Le général qui commandait la flotte de Constantinople portait le titre de *drongaire* de mer. Sous ses ordres étaient les *comtes*, sortes de vice-amiraux commandant trois ou cinq dromones, dont les capitaines se nommaient *centurions*.

fanal n'avait été allumé, car il importait de ne point éveiller l'attention des Turcs distraits en ce moment par les signaux du large, et qui, par bonheur, ne songeaient point à observer les mouvements du côté du port.

De grosses chaloupes se dirigeaient vers la chaîne qui fut lentement coulée au fond et que reliaient aux cabestans du rivage des câbles de manœuvre. Sur le promontoire, auprès de ces cabestans, se trouvaient l'amiral Notaras et l'empereur Constantin lui-même.

— Ami Catanio, dit à voix basse Flectanella, car vous me permettrez, seigneur, de vous appeler ainsi...

— Vous m'honorez, et je vous remercie ! répondit vivement le Génois, continuez, de grâce !

— A bord de la dromone, j'aurais été trop près de Marthe, ma sœur bien-aimée, et trop loin de vous. De l'avant de la *Santa-Fé*, sans la perdre de vue, je dominerai l'action; et si Marthe courait quelque grand péril, je pourrais aisément vous appeler à son secours.

— Bien ! je comprends ! dit Catanio d'un ton pénétré.

Puis, souriant avec une bienveillante affectation :

— Tout à l'heure, mon ami, je faisais allusion aux institutions navales des Grecs ; j'attribuais à notre pilote général l'ancien titre de *drongaire,* et je m'intitulais *centurion*. Savez-vous bien, brave Flectanella, que vous contreviendrez singulièrement à ces ordonnances antiques en vous tenant au poste dangereux que vous choisissez?

— Je sais à merveille que le capitaine a le droit de

se tenir lâchement à couvert dans l'intérieur de la poupe. O Thémistocle, qu'en penses-tu?... Mais, par saint Marc! je n'ai pas plus de goût que vous-même pour cette manière de commander et de combattre.

On accostait. Flectanella se dirigea vers l'avant, Catanio vers l'arrière. Rameurs, matelots, soldats et artificiers prirent leurs postes de combat.

Les chaînes du port étaient abaissées, les ancres hautes. Le crépuscule du matin n'argentait pas encore les eaux. Les cinq navires sortirent de front.

L'empereur Constantin Dracosès se mit à genoux sur le bastion de la citadelle, au lieu même où s'élevait jadis l'autel de Minerve Ecbasia. L'impératrice sainte Hélène y avait planté une croix. L'empereur, la tenant embrassée, invoquait le Très-Haut et Très-Miséricordieux qui donna la victoire aux trois cents guerriers de Gédéon contre six vingt mille ennemis d'Israël.

— *Eïa lésa!* commandait l'amiral duc Notaras.

Et, les cabestans agissant avec ensemble, les chaînes furent en un clin d'œil tendues à fleur d'eau.

Cependant Calchondyle avait laissé porter sur tribord. Son mouvement fut suivi en bon ordre par Catanio, Balaneri, Novarra et Iago, tous capitaines expérimentés, braves et secondés par d'excellents équipages, tant génois que grecs insulaires d'Hydra et de Spezzia.

Le cap au sud, bannières hautes, les feux cachés, les armes prêtes, les quatre galères, précédées par la promone impériale, glissaient à force de rames le

long du rivage, plaçant entre elles et la flotte turque l'îlot de Diane Orthosia. A la faveur de l'obscurité, l'escadrille était encore confondue avec les terres qu'elle cotoyait; mais ses vigies commencèrent à voir distinctement, tranchant sur le ciel, les mâtures des quatre gros bâtiments accalmis, vers lesquels nageaient les éclaireurs de la flotte ottomane.

Tout à coup les rives montueuses de Galata s'éclairèrent. Un pâle rayon crépusculaire frappa la mer plane, s'y réfracta comme sur un miroir d'acier, et rejaillit sur la longue colline qu'occupaient jadis les thermes de Zeuxippe. L'église Sainte-Sophie, que l'empereur Justinien rebâtit[1] sur cette hauteur, s'enveloppa bientôt de rayons d'or qui dissipaient les vapeurs du matin.

Cent mille clameurs terribles éveillaient les habitants des deux rivages. Elles répandirent l'épouvante dans le camp des Turcs ; elles firent frémir le sultan Mahomet lui-même.

La flotte ottomane venait enfin d'apercevoir l'audacieuse division grecque, cinglant vers le convoi de Chio. Les côtes d'Asie et d'Europe se couvraient d'une nnombrable multitude de spectateurs.

Le sultan, monté sur Abig, son cheval blanc, cou-

[1] Sainte-Sophie, l'église patriarcale dédiée à la Sagesse éternelle, fut bâtie par Constantin le Grand. Deux incendies et un tremblement de terre l'ayant fort endommagée, elle avait déjà besoin d'être reconstruite, lorsqu'elle fut pour la troisième fois brûlée et complétement ruinée, en 531, pendant la sédition des Verts et des Bleus. Justinien s'efforça de réparer le scandale et l'impiété, en faisant bâtir la splendide basilique dont l'architecture, qui a fait école, donna naissance au style byzantin.

rait au bord de la mer, tandis que de son armée se détachaient coup sur coup des galères de combat. Il s'applaudissait de la témérité des chrétiens qui venaient, pensait-il, se livrer eux-mêmes; et cependant il était doublement mécontent de Baltaoghli, son amiral.

— Comment avait-on pu ouvrir les chaînes sans qu'il s'en aperçût? Et comment n'avait-il pas su profiter de l'occasion pour entrer dans le port de Constantinople ?

Une faible brise s'étant levée, la dromone et ses conserves orientèrent leurs voiles. En même temps, on vit flotter les nombreux pavillons, les banderoles, les étendards déployés en matière de défi, et, par-dessus tous ces pavois, le saint labarum arboré sur sa hampe d'argent massif.

L'attaque du convoi était commencée. Mais les gens qui le montaient, Grecs et Génois, voyant venir du secours, firent une résistance honorable. Elle donna le temps à Calchondyle de disperser les premiers éclaireurs des Turcs et de se former en ligne offensive.

Les bâtiments exécutèrent la manœuvre avec une précision parfaite. La dromone se plaça en tête, la *Santa-Fé* à sa droite, à petite portée de voix, la galère de Balaneri à sa gauche. Les deux autres galères soutenaient des deux bords le convoi, dont les voiles avaient cessé de pendre inertes.

Les trois premières galéaces ottomanes furent désemparées en un instant sans que les chrétiens eussent ralenti ni changé leur ordre de marche sur trois de front. Seulement, Iago et Balaneri, selon leur de-

voir, embardèrent, l'un sur la droite, l'autre sur la gauche, pour lancer par l'avant leurs projectiles embrasés.

L'empereur Constantin bénit le ciel.

— Ce début est de bon augure ! dit l'amiral Notaras demeuré auprès de lui.

Mahomet II devint sombre. Ses genoux serrèrent avec plus de force la croupe de son fougueux coursier qui bondit au contact de l'éperon.

A son bord, l'amiral Baltaoghli frémissait d'indignation et de courroux. Bulgare d'origine, renégat et pirate insigne qui avait saccagé Lesbos et, durant quatre années de courses, commis dans l'Archipel mille atrocités sans nom, il devait à ses crimes la faveur du sultan. Déjà il tremblait de la perdre. Aussi, poussant des cris de rage, il ordonna de mettre les Grecs entre deux feux, envoya ses galères d'avant-garde au combat, et puis, se jetant dans une barque, alla sur ses principaux navires exhorter ses gens à bien faire.

Grecs ni Génois n'avaient besoin d'exhortations menaçantes. L'escadrille, comme un volcan, vomissait des flammes qui embrasaient jusqu'aux flots de la mer. L'artillerie des Turcs ripostait en vain. Leurs boulets passaient le plus souvent au-dessus des mâts ou sous les carènes. Deux de leurs gros vaisseaux osèrent pourtant se mettre en travers, tirèrent sur la masse trop compacte des Grecs et jetèrent le trouble à leurs bords.

Comprenant toute l'étendue d'un danger encore nouveau à cette époque, la prise en enfilade, Cal-

chondyle ordonna de forcer de rames en faisant signe à Jean Grant de redoubler d'efforts. Le vieil ingénieur allemand sourit :

— Grêle d'enfer ! camarades ! cria-t-il aux gens montés sur la tour centrale. J'ai mieux que ça, poursuivit-il en s'adressant à sa fille Marthe.

Et cependant, à son commandement, cent vases remplis de feu grégeois éclatèrent au-dessus des vaisseaux turcs, tandis que par le siphon de proue s'échappait à jet continu, avec un fracas indescriptible, un fleuve d'huile brûlante qui fit des eaux une fournaise.

Le canon des Turcs se tut.

— En arrière ! pilote, en arrière ! cria Jean Grant, ou nous brûlons avec eux.

— Sciez partout ! commanda Calchondyle qui, du haut de la cataphracte, dirigeait la manœuvre générale.

Les deux vaisseaux turcs sautent et couvrent de leurs débris la mer fumante. Mais le mouvement rétrograde précipité qu'il a fallu opérer pour éviter l'incendie, a rompu l'ordre de bataille des Grecs. Les Ottomans en profitent. Leurs galéaces pénètrent entre les navires génois qui se trouvent aussitôt aux prises avec des nuées d'ennemis résolus à tenter l'abordage.

La situation se complique de tous les côtés à la fois.

L'un des bâtiments de Chio est le premier enlevé par les Turcs qui massacrent ses défenseurs. Iago et Novarra, par un contre-abordage, le délivrent, sont

enveloppés à leur tour et disparaissent dans un épais nuage de fumée noire.

Balaneri, par une manœuvre téméraire, préserva le reste du convoi d'une destruction complète. Trois felouques, chargées de soldats turcs, s'avancent en ligne serrée. Il se lance sur elles à toute vitesse, écrase la première sous son éperon, incendie la seconde en l'arrosant de feu liquide, et enfin, faisant jouer la baliste de sa tour, envoie à la troisième une meule qui la coule instantanément. Un des navires de Chio est en proie aux flammes, Balaneri le remorque et parvient à faire éteindre le feu. Les Turcs ont lancé un brûlot, Balaneri le détourne, le renvoie à ceux qui l'ont allumé et fait périr une de leurs plus belles galéaces. Les abordages et les contre-abordages donnent lieu à d'horribles mêlées. Les faulx font leur épouvantable office. Des rangs entiers de rameurs sont moissonnés. La mer bouillante devient noire du sang qui crépite et fume au-dessus des flammes grégeoises.

Iago et Novarra, vainqueurs de trois galères, délivrent enfin Balaneri au moment où il va être écrasé sous le nombre.

Pendant que ces formidables épisodes se succédaient à l'arrière-garde, la dromone était le centre de combats plus acharnés encore. Baltaoghli ne cessait d'envoyer contre elle ses vaisseaux les mieux armés; enfin avec son amiral qui portait soixante canons, il venait consommer sa perte.

Aux cris d'*Allah,* vociférés par des milliers de soldats et de rameurs, barques et felouques, navires

de toutes formes et de tous rangs se portent vers la dromone soutenue avec une admirable constance par la *Santa-Fé* de Catanio. Les deux bâtiments semblaient n'en faire qu'un à double proue, à double siphon d'airain.

— L'affaire devient chaude, jouons le grand jeu, dit Jean Grant en embrassant sa fille Marthe. Ma chère enfant, attends-moi ici derrière le siphonator ; et vous, artificiers, ne faites point feu sans mes ordres.

L'ingénieur monta sur la tour centrale et dit aux matelots de hisser dans la baliste une tonne énorme de feu liquide.

Flectanella n'était pas oisif. Du tillac d'avant de la *Santa-Fé*, il dirigeait une arquebusade qui abattait par files les rameurs des galères et felouques. En outre, avec son cor d'ivoire, il transmettait à Catanio les ordres du pilote général, dont ses limiers de Morée protégeaient le gouvernail.

Baltaoghli s'approchait. Jean Grant, mèche allumée en main, guettait l'instant favorable. L'on tirait le canon, on faisait jouer quelques serpentins ; ce n'étaient là que des intermèdes.

—Mes amis, disait Marthe au siphonator et à ses artificiers, ne vous pressez pas ; vous avez entendu mon père.

— Soyez tranquille, mademoiselle, on sait observer une consigne ! répondit le gardien *du dragon* grégeois ; mais au fait, j'ai tort de parler ainsi, car personne au monde n'est plus tranquille que vous.

— On dirait à vous voir, ajoutait un machiniste cranequinier, que vous êtes paisiblement devant l'autel de la madone.

Il aurait pu se reprendre, lui aussi, comme s'était repris le chef de l'escouade, puisque du fond du cœur Marthe priait la sainte Mère de Dieu d'intercéder pour le salut de la division navale.

Cependant un radeau informe, semblable à un amas de débris, aborde, sans avoir été aperçu, sous l'éperon même de la dromone. Il avait été lancé à la mer par les ordres de Baltaoghli qui, usant d'un stratagème de pirate, compte se rendre maître par surprise du siphon et de ses abords. Vingt renégats intrépides, presque nus, car ils ont nagé entre deux eaux, mais armés de longs poignards, se jettent sur le siphonator et les artificiers.

Marthe va périr égorgée.

— Feu! commande au même instant Jean Grant qui allume son épouvantable projectile.

La baliste le lance avec un fracas tel que les deux rivages en sont ébranlés. On crut voir tomber le soleil sur le vaisseau amiral des Turcs. Voiles et cordages s'enflammèrent sur-le-champ. Une fumée opaque déroba ensuite à la multitude les scènes tumultueuses du drame naval.

— Feu donc, siphonator! répétait Jean Grant du haut de la tour. Marthe, ma fille, dis-leur de faire feu!

Le dragon d'airain était au pouvoir des pirates du radeau, et dix chaloupes chargées de Turcs se dirigeaient vers la proue de la dromone.

— Marthe!... Marthe! Marthe!... s'écrièrent coup sur coup avec l'accent du désespoir Flectanella, Jean Grant et enfin Catanio.

Coup sur coup aussi, on vit une masse de combat-

tants se précipiter de la *Santa-Fé* à bord de la dromone. Les limiers de Morée bondissaient sur les traces de leur jeune capitaine, Barile et Scala en tête de tous.

Marthe, pour échapper aux bandits, s'était jetée à la mer. L'armure qu'elle portait l'entraîna au fond. Jean Grant éperdu faillit se faire massacrer par les abordeurs. Mais Barile et Scala s'étaient dépouillés de leurs cuirasses et de leurs casques, ils plongèrent.

— Un canot! un canot! criait Flectanella dont la valeureuse troupe combattait les pirates et les Turcs agglomérés sur la proue.

De l'arrière surplombant de la *Santa-Fé*, Catanio avait tout vu, tout compris. Ce fut lui qui sauva la jeune fille, arrachée des flots, malgré son armure, par les deux vétérans. Il s'était suspendu à un cordage qui traînait à l'eau. Une chaloupe ennemie allait couler de nouveau Marthe et les deux nageurs. Catanio saute sur l'avant de cette chaloupe où s'accrochent Barile et Scala soutenant la fille de Jean Grant. Seul contre tous, il protége ce groupe désarmé. Rameurs et soldats l'attaquèrent. Dix lances, autant d'avirons, le menacent.

A genoux sur l'étroit tillac triangulaire de la barque ennemie, il fait un moulinet avec sa massive épée à deux tranchants.

Barile et Scala ont pu attacher par la ceinture au cordage traînant Marthe complétement évanouie.

— Hissez! camarades! crièrent-ils aux marins de la dromone.

— Votre fille est sauvée! dit Flectanella.

Marthe est dans les bras de son père, mais Catanio

va périr. Alors, comme s'ils avaient eu le don de marcher sur les eaux, les limiers de Morée fondent en masse à bord de la chaloupe.

Flectanella, les cheveux épars, car son casque criblé de traits s'est détaché de son jeune front, est comparable à l'archange saint Michel. Avec un élan irrésistible, on l'a vu préserver d'une mort certaine Catanio, baigné dans son sang et qui allait rouler à la mer. On l'a vu voler en quelque sorte à travers les flammes. Ses yeux brillent d'un éclat serein, sa douce voix murmure un hymne de reconnaissance, sa chevelure tombe en longs anneaux sur son armure brillante.

D'un geste, le capitaine au cor d'ivoire ordonne à ses limiers de faire main basse sur les Turcs; en même temps, déchirant son écharpe, il étanche le sang de Catanio.

Les ennemis ont disparu. Barile et Scala portent à son bord le capitaine génois qui presse avec reconnaissance entre ses mains la main gantée de fer de l'intrépide Flectanella.

— Frère, dit-il, je vous dois la vie!

— Vous veniez de la rendre à ma sœur Marthe; Dieu a permis que je pusse arriver à temps!... Mais qu'on panse vos blessures...

— Ici même! répond Catanio remonté sur la cataphracte de sa galère.

Le chirurgien accourt.

Flectanella reprend son poste périlleux d'où elle a le bonheur de voir Marthe à côté de son père sur le pavimentum de la dromone, libre enfin, car tous les pirates ont succombé.

Calchondyle, qui dirige les mouvements généraux, fait aux siens le signal de reprendre l'ordre de marche primitif; mais les Turcs n'ont pas encore renoncé à vaincre. Le son du cor de Flectanella rallie les troupes. Tous les téméraires qui ont envahi les ponts des navires alliés périront sous les coups des limiers de Morée, que leur capitaine, au dire de l'historien grec, excite *comme braves chiens de vénerie.*

Iago, Balaneri, Novarra, secourus tour à tour, sont en mesure d'obéir au pilote général.

Le bataillon carré se reforme. La division grecque navigue fièrement parmi les débris des vaisseaux et galéaces de Mahomet.

Siphons, serpentins, coulevrines, canons et sarbacanes vomissent le feu, le fer, la ruine, la terreur.

L'amiral Baltaoghli, dont la grande caraque brûle dévorée par le feu grégeois, s'est réfugié dans une misérable barque; et Calchondyle, enveloppé d'un nuage de flammes tonnantes, s'avance triomphalement vers l'entrée du port.

La déroute des Ottomans est complète; les uns coupent leurs câbles et font côte sous toutes voiles; les autres abandonnent leurs navires pour fuir en canots; d'autres plus épouvantés ne bougent point et périssent sans même se servir de leurs canons.

Les bâtiments de transport équipés à Chio, étant abondamment chargés de munitions et d'artifices, ont renouvelé les provisions de leurs protecteurs dont le feu ne se ralentit pas. De tribord, de bâbord, par l'extrême avant surtout, et du haut des tours de manœuvre, une pluie ardente tombe sur les Turcs dispersés

par les cinq vaisseaux chrétiens, « démons flamboyants qui ne laissent dans leur sanglant sillage que la mort et l'incendie. »

On pouvait, a écrit Phranzès, suivre leurs traces « aux éclairs de flammes et au nuage de fumée qu'ils laissaient derrière eux parmi la flotte turque incendiée, ainsi que le feu du ciel sillonne des épis mûrs. »

En effet, sur les soixante-dix vaisseaux ou galéaces de Mahomet, cinquante périrent, — une foule de bâtiments de moindre force, felouques, courriers ou transports, furent écrasés par l'artillerie ou brûlés par le feu grégeois, — une foule d'autres s'échouèrent et firent naufrage. On évalue à plus de douze mille hommes la perte du côté des Turcs.

Enfin, malgré de graves avaries et la mort d'un trop grand nombre de braves marins, l'escadre grecque rentra dans le port aux acclamations enthousiastes du peuple de Constantinople.

Constantin Dracosès, suivi de l'amiral Notaras et des principaux seigneurs de l'empire, se rendit à bord de la dromone. Il embrassa Calchondyle que félicitaient à l'envi François de Tolède, Théophile Paléologue, Jean de Dalmatie et Giustiniani, commandant général de la défense.

— Je dois tous mes succès aux braves qui m'ont secondé, répondit le vénérable pilote.

L'empereur voulut passer les officiers en revue. Iago, Balaneri, Novarra, complimentés sur leur belle conduite, durent avouer alors que, sans même excepter Jean Grant, personne n'avait rendu d'aussi grands services que le Vénitien Flectanella.

— L'adolescent au cor d'ivoire! dit l'empereur. Ce jeune cavalier est vraiment béni de Dieu. Sous nos murs, au sein de notre propre conseil, et enfin aujourd'hui à bord de notre flotte, il nous a rendu par trois fois les plus signalés services. Mais où donc est-il?

— Hélas! Sire, répondit le pilote général; en ce moment le cœur du lionceau saigne de douleur. Il est avec Jean Grant et sa fille Marthe au chevet de Catanio mourant!... Jean Grant a été sublime comme toujours, poursuivit Calchondyle.

— Comme toujours! répétèrent Giustiniani et plusieurs autres grands officiers admirateurs sincères des talents du vieil ingénieur.

— Quant à Catanio, digne ami de Flectanella, plaise à Dieu de nous le conserver! Sa valeur et son sang-froid ne le cèdent qu'à son habileté comme marin. Notre flotte ferait en lui la plus grande des pertes!

— Il est juste, dit alors l'empereur, que j'aille visiter ceux dont les valeureux services font ma joie pendant qu'ils sont eux-mêmes plongés dans la tristesse.

V

LE SULTAN ET L'EMPEREUR

Les flammes qui dévorèrent les vaisseaux et galères des Ottomans; le feu grégeois qui, serpentant sur les eaux du Bosphore, les rendit par instants semblables à un cratère en éruption; les artifices incendiaires lancés par les engins formidables de Jean Grant; — non, en vérité, rien de tout cela n'égala en ardeur infernale la fureur dont était transporté le sultan Mahomet, témoin du désastre de sa flotte.

Sous les coups redoublés de l'éperon, Abig, le blanc coursier, se cabrait écumant. Il y eut un moment où le monde faillit être délivré de son fléau. Le cheval s'était élancé dans les flots, et, perdant pied, courut risque d'être englouti; mais la mer était calme, les flots ne firent pas leur devoir. Abig, effrayé, regagna

le rivage; puis, le mors aux dents, parcourut une lieue, renversant tout sur son passage : femmes, enfants, vieillards, soldats et capitaines. Le blasphème à la bouche, le cimeterre au poing, Mahomet II frappait çà et là. Malheur à quiconque osait contempler la victoire des Grecs, la déroute des Turcs!

— Baltaoghli! qu'on m'amène Baltaoghli! hurlait le sultan.

Les janissaires obéirent.

Mahomet II fit mettre à nu son amiral, qu'on lia sur un banc de marbre; puis, saisissant une barre d'or de cinq livres, il remplit lui-même l'office de bourreau.

— Ma flotte, misérable! lâche renégat, ma flotte! Rebut impur, pirate sans nom, rends-moi ma flotte!.. *Varus, rends-moi mes légions!* disait le sultan en frappant à coups redoublés. Traître, tu oses vivre, et ma flotte est dispersée, coulée, brûlée, vaincue!.. *Varus! Varus!*

On sait assez que Mahomet II était un lettré. Les plus grands monstres qui aient fait l'opprobre de l'humanité ont été fort souvent des savants, des poëtes, des rhéteurs, des protecteurs des beaux-arts. L'ambitieux Octave, plus tard Auguste, aimait la poésie, la peinture et l'architecture; Tibère était rempli de talents; Claude fut un érudit; Néron improvisait. Les exemples abondent jusque dans les temps modernes. Les Marat, les Schneider et tant d'autres égorgeurs furent des lettrés; ce qui prouve que la culture de l'esprit n'a jamais comblé les vides du cœur, et que la science humaine s'allie sans difficultés à toutes les passions criminelles.

Au nom de Varus, au souvenir d'Auguste, Mahomet II assouvissait sa rage sur Baltaoghli.

Le sang ruisselait, les chairs meurtries étaient livides et pendaient déchirées, les os craquaient brisés. Le pirate, qui naguère avait été lui-même un objet de terreur, devenait un objet de pitié pour ses plus grands ennemis. Il poussait des gémissements en demandant comme une grâce le coup de miséricorde.

— Non! par Pluton et les Furies! s'écria Mahomet en jetant à ses esclaves l'instrument du supplice. Moi, t'achever ici! ta mort serait trop douce. Que personne n'ait l'audace de le panser! Il ne souffrira pas encore autant que je viens de souffrir, moi!.. O ma flotte, ma flotte si fière et si puissante!

Des larmes corrosives roulaient dans les yeux du sultan, semblable à la Némésis vengeresse.

L'amiral Baltaoghli, dépouillé de tous ses biens, devait mourir dans la plus épouvantable misère des suites de ses tortures et du manque de soins.

Un découragement tel qu'il se transmit parmi les Turcs de génération en génération, fut la conséquence de la victoire de Calchondyle. Pour la première fois ils dirent alors ce qui devint pour eux une conviction nationale : « Dieu nous a donné l'empire de la terre, mais celui de la mer est réservé aux infidèles. »

Le comble de la démence eût été de proférer ces paroles en présence de Mahomet II, dont l'activité prodigieuse et la volonté de fer devaient triompher de tous les obstacles. Sentant bien que Constantinople ne serait jamais prise, si l'attaque n'avait lieu simultanément par mer et par terre, mais désespérant de forcer l'entrée du port barrée par des chaînes et défendue

par Calchondyle, le sultan projetait un des stratagèmes les plus hardis dont l'histoire fasse mention. Il résolut de transporter son escadre dans le port intérieur par un isthme large d'environ deux lieues.

Lettré comme il était, il n'ignorait pas sans doute les exemples assez rares qui pouvaient lui servir de précédents.

Des habitants de Colchos portèrent leurs barques du Danube dans l'Adriatique.

Xerxès avait creusé un canal dans la langue de terre qui rattache le mont Athos au rivage de Sana. D'après Hérodote, il eût à moins de frais pu faire passer ses vaisseaux au-dessus de l'isthme. On dit pourtant du roi de Perse que sa flotte avait vogué en terre ferme comme son armée avait marché sur les flots.

Pendant la guerre du Péloponèse, les Spartiates se rendirent à Pylos avec soixante navires, à travers l'isthme de Leucade.

D'après le conseil d'Annibal, les Tarentins mirent en mer, par voie de terre, leur flotte bloquée qui bloqua aussitôt à son tour les Romains, maîtres de la citadelle et de l'entrée de leur port.

Pour réunir ses vaisseaux dans le golfe d'Ambracie, Octave, dit-on, leur fit franchir l'isthme qui porta plus tard le nom de Nicopolis. Et, à la même époque, Cléopâtre forma le dessein de transborder ses galères de la Méditerranée dans la mer Rouge.

Ces entreprises ne sont pas les seules dont Mahomet II pût avoir connaissance. Les Égyptiens, les Tyriens et le roi Salomon passent pour avoir opéré plusieurs transports analogues.

Enfin, fait plus récent et conséquemment mieux prouvé, vers 1400, les Vénitiens avaient voituré leur flotte jusqu'au lac de Guarda[1].

Pour reconstituer son armée navale, Mahomet II fit réparer ceux de ses vaisseaux qui étaient encore en état de servir, en acheta de tous côtés et fut, en très-peu de temps, à la tête d'une flotte où la terreur tenait lieu de discipline. Les traitements subis par Baltaoghli faisaient trembler capitaines, marins et soldats. Le sultan, irrité des longueurs du siége, se montrait plus ombrageux et plus cruel que jamais.

Très-jeune encore, car il avait à peine vingt-trois ans, Mahomet, qui avait définitivement succédé en 1451 à son père Amurat II, était déjà chargé de crimes de tous genres. Il inaugura son règne en faisant noyer le plus jeune de ses frères. Il jura sur le Koran, par le nom de Dieu et par celui du prophète, de maintenir la paix et de respecter l'indépendance de l'empire

[1] Depuis Mahomet II, des faits semblables, qu'il n'est pas hors de propos de rappeler, se reproduisirent dans le Nouveau-Monde. Deux fois l'isthme de Panama fut franchi par des navires. Vasco Nuñez de Balboa, dont on trouvera plus loin l'aventureuse histoire, démonta les siens, il est vrai, pour les reconstruire sur les bords de l'océan Pacifique qu'il avait découvert; mais les flibustiers emportèrent leurs bâtiments sans les démonter. On sait aussi comment Fernand Cortez, pour prendre Mexico, fit venir de Tlascala, distante de vingt-cinq lieues, les matériaux tout charpentés avec lesquels il construisit sa flottille d'attaque.

Citons enfin le corsaire turc Dragut qui, en 1551, se trouvant bloqué dans l'île de Gerbeh (aujourd'hui régence de Tunis) par les forces de beaucoup supérieures d'André Doria, fit creuser une sorte de canal dans lequel glissèrent ses galiotes sur des billots de bois bien graissés, et par ce stratagème parvint à reprendre la mer à l'insu de son ennemi.

grec, mais se mit immédiatement en mesure de s'emparer de Constantinople. Sa perfidie égalait son orgueil indomptable. Sa barbarie ne saurait être surpassée.

On raconte qu'il fit éventrer quatorze de ses pages pour découvrir celui qui lui avait dérobé un melon.

Il fit empaler les naufragés du premier navire que coula son canon colossal.

Violant sans cesse la foi des serments, il fit maintes fois massacrer les princes prisonniers qui se rendaient à ses armes sous promesse d'avoir la vie sauve.

Trait plus atroce encore : Son armée murmurait contre l'influence qu'exerçait, disait-on, sur lui une belle esclave grecque, nommée Irène ; il ordonne une revue générale des troupes, paraît accompagné de sa favorite parée des plus riches atours, la présente à ses généraux et leur demande s'ils la trouvent vraiment digne de lui. Les flatteurs s'inclinent et se confondent en louanges orientales. Mahomet, sans les interrompre, tire son cimeterre, décapite Irène, et, tenant sa tête par les cheveux :

— Voilà, s'écrie-t-il, comment votre maître sait vaincre ses passions!

Mais plus tard il se vengea par d'épouvantables supplices de tous ceux dont les murmures l'avaient porté à cet acte d'orgueil infernal. Le pacha Mustapha, qui, le premier l'avait averti du mécontentement des troupes, fut étranglé dans le sérail, et, durant les longues guerres que Mahomet entreprit depuis, il fit périr les uns après les autres, ceux des janissaires

dont les cris séditieux avaient troublé son repos et fait renaître sa fureur [1].

Tel était le monstre, à jamais exécrable, qui assiégeait Constantinople. Une double défaite, par terre et par mer, devait le rendre impitoyable; Constantin Dracosès le savait.

L'empereur grec n'était pas, comme son ennemi, jeune, vigoureux, bouillant et rempli d'orgueilleux espoirs. Né sur les marches d'un trône chancelant, il n'avait succédé à son frère Jean II que du consentement du sultan Amurat. Après avoir vécu au milieu de troubles et de guerres, le plus souvent malheureuses, il venait d'atteindre sa cinquantième année quand les Turcs mirent le siége devant Constantinople.

Les Grecs, dégénérés, affaiblis, divisés par leurs querelles religieuses, étaient déjà saisis d'épouvante, car, au mépris du droit des gens, Mahomet avait commencé par faire bâtir au-dessus de Constantinople une forteresse qui commandait le Bosphore.

Constantin l'envoya supplier de discontinuer les travaux :

— Ne m'est-il pas permis de faire chez moi ce qui me plaît? répondit le sultan à ses envoyés. Allez dire à votre maître que le Grand Seigneur d'aujourd'hui ne ressemble pas à ceux du passé, qu'il exécutera sans peine ce que les autres n'ont pu faire, qu'il entreprend ce qu'ils n'osèrent pas entreprendre, et que quiconque reviendra en ambassade pour le même sujet sera écorché vif.

[1] *Histoire de l'Ordre de Malte*, par l'abbé de Vertot, livre VI Grande maîtrise de Jean de Lastic.

Les Grecs, prévoyant la catastrophe, ne cessaient de se lamenter; ils ne surent pas s'unir.

L'empereur Constantin, prince digne d'un meilleur sort, se montra presque seul à la hauteur de son rôle difficile. Il usa prudemment de toutes les voies de conciliation. La forteresse qui portait le nom hideux de *Bascesce*, c'est-à-dire *coupe-têtes* [1], s'élevait à vue d'œil; il subit ce menaçant outrage sans prendre l'offensive, mais en se ménageant des alliances dans la chrétienté, en sollicitant des secours, en préparant autant qu'il était en lui, la belle défense qui, à cette heure, exaspérait l'indomptable Mahomet II. En dépit de la faiblesse et des murmures des Grecs, il fut la tête et le cœur de la résistance. Ses alliés, Vénitiens ou Génois, trouvèrent en lui un homme, alors que cinq mille à peine de ses sujets avaient osé prendre les armes.

Il faut dire toutefois qu'à l'exemple de leur empereur et des gens de sa maison, tous les habitants tra-

[1] Ce fort, dont les feux se croisent avec ceux du *Château d'Asie*, construit sur la rive opposée du Bosphore porte vulgairement aujourd'hui le nom de *Château d'Europe*. D'après la légende, il aurait été bâti en six jours, et ce serait le premier pied à terre en Europe du prophète Mahomet, qui, comme chacun sait, n'y mit jamais les pieds.

Le Château d'Asie sert de prison militaire. Le Château d'Europe est encore l'une des plus sinistres prisons d'Etat qu'il y ait au monde. Tours épaisses, larges fossés, sombres cachots, tristes donjons, cordes destinées aux strangulations, instruments de torture, oubliettes effroyables, bloc de marbre sur lequel on décapite les victimes, entonnoirs de pierre par lesquels on précipite dans les flots leurs restes palpitants, rien ne manque pour faire un lieu d'horreur de cette forteresse dont l'une des tours s'appelle la *Tour du Sang*, et dont l'unique entrée du côté de la mer est nommée *Porte du Traître*.

vaillèrent avec un zèle extrême à la réparation des murailles battues en brèche : femmes et enfants, vieillards et jeunes filles, agissaient sous les ordres de Jean le Long et de Jean Grant. L'œuvre protectrice ne se ralentissait ni la nuit ni le jour ; elle était poursuivie même sous les feux de l'ennemi.

Ce fut ainsi que Marthe se trouva exposée aux traits des arbalétriers d'une colonne d'attaque, en marche contre le château des Sept-Tours, dont son père dirigeait à la fois la restauration et la défense. Elle venait d'apporter des matériaux quand le groupe dont elle faisait partie fut criblé de flèches. Mais le capitaine Catanio, qui combattait à la tête de son équipage, lui fit un rempart de son corps, et fut atteint au défaut de la cuirasse.

Le feu grégeois mit, peu d'instants après, en déroute les arbalétriers ennemis. Jean Grant, pénétré de reconnaissance, fit aussitôt porter secours à l'officier génois qui, malgré la gravité de sa blessure, reparut sur la brèche dès le lendemain, et se guérit sans s'être un seul jour reposé à son bord.

Flectanella, qui défendait la Porte dorée, contiguë au château des Sept-Tours, eut maintes fois l'occasion d'admirer la bravoure calme du marin génois qui, de son côté, était frappé de l'intrépidité sans égale du jeune Vénitien.

De là leur estime réciproque, dont l'origine datait de plusieurs années avant le siége ; de là une amitié généreuse qui se traduisit non en vaines paroles, mais en actes de dévouement.

A peine l'escadrille triomphante était-elle rentrée

dans le port, que Catanio, jusque-là soutenu par une noble énergie, s'affaissa épuisé. Barile et Scala le transportèrent dans son logement de capitaine. Flectanella, sonnant du cor, fit à Marthe et à son père un signe trop facile à traduire.

Un canot se détacha aussitôt des flancs de la dromone. Il conduisait le vieil ingénieur et sa fille à bord de la *Santa-Fé*, où l'empereur Constantin lui-même ne devait pas tarder à les rejoindre.

Ainsi, tandis que Mahomet le Grand punissait avec une barbarie honteuse son amiral trahi par la fortune, tandis que le jeune sultan se transformait en bourreau, frappait de mort jusqu'aux simples curieux, blasphémait, écumant comme son fougueux coursier, frémissant de rage impie, et ne jurant qu'extermination, tandis que la face olivâtre du Tartare aux yeux farouches prenait des teintes sanglantes, et que ses traits contractés devenaient hideux, — le dernier des Constantins, recueilli dans ses douleurs, allait porter des consolations aux blessés, dont la valeur retardait sa ruine et sa mort.

Il était grave et calme, il rendait grâces à Dieu d'avoir encore daigné soutenir son empire croulant ; mais il ne pouvait se dissimuler l'imminence de la catastrophe.

Son peuple avait abusé de la clémence divine.

Le terme fatal approchait. Le pape, prophétisant en quelque sorte, avait, dès 1451, averti les Grecs que : « Selon la parabole de l'Évangile, on attendrait encore trois ans que le figuier, jusqu'alors inutilement cultivé, portât du fruit, et que, s'il n'en donnait pas

avant l'expiration des trois ans, il serait coupé dans sa racine. » La prédiction ne pouvait tarder à s'accomplir.

En songeant à ses misérables sujets, le dernier des Constantins implorait la miséricorde du ciel; songeait-il à lui-même, ses yeux brillaient d'un éclat majestueux :

— *Decet imperatorem stantem mori!...* Un empereur doit mourir debout! pensait-il.

Il y avait dans sa résignation de l'ordre le plus élevé quelque chose qui donnait à sa physionomie un caractère imposant. Les souffrances physiques et morales l'avaient amaigri et le vieillissaient. Ses cheveux blancs, ses rides profondes, son auguste tristesse, auraient dû inspirer la vénération; mais, hélas! son peuple n'était pas même touché par la douceur martiale qui faisait à son front une seconde couronne.

« Il avait pactisé avec le pape! il s'était lâchement soumis à l'Église romaine! Il s'appuyait sur les secours de ces mêmes Latins qui, deux siècles auparavant, s'étaient emparés de Constantinople et y avaient régné par la force des armes; il avait irrité le ciel et serait cause que la sainte mère de Dieu, retirant son appui à l'empire, l'abandonnerait à toute la fureur des Musulmans! »

Tel était le langage des sectateurs fanatiques de Gennadius. L'empereur Constantin désespérait de sauver, quelles que fussent sa modération et sa prudence, un peuple ainsi aveuglé par les plus injustes passions religieuses. Aussi, en approchant de la *Santa-Fé*, se disait-il encore :

— Comme le brave officier génois que je viens voir est demeuré inébranlable jusqu'à la fin du combat, ainsi le dernier des empereurs d'Orient sera inébranlable sur les murailles de Constantinople jusqu'à l'heure dernière, jusqu'à la fin!

VI

HISTOIRE DU CAPITAINE CATANIO

C'était une vie fort aventureuse que celle du capitaine Catanio, fils unique d'un des plus braves marins de la république de Gênes. Il était né en quelque sorte sur les flots, et avait, dès le plus jeune âge, battu les mers sous les ordres de son père. Il ne conservait qu'une vague souvenance du lit de mort où une femme désolée, — c'était sa mère, Laura Giustiniani, — le confia aux soins d'un vieux serviteur de la famille.

Ses souvenirs les plus précis le reportaient ensuite vers une île aux bords enchantés, dont les sommets, d'une prodigieuse hauteur, étaient couronnés de flammes. Ce devait être l'île Fortunée. Là se passèrent des événements terribles dont il n'avait qu'une

notion confuse. Des peuples noirs, montant d'innombrables barques, assaillirent la galère, qui fut assiégée durant plusieurs jours consécutifs, et ne leur échappa que pour se trouver aux prises avec un ennemi bien autrement redoutable.

Après un effroyable combat, le navire génois prit feu. Catanio, sauvé par son père, fut emmené avec lui et mis en prison dans une ville lointaine, Dieppe sans doute. Ensuite, en compagnie de marins inconnus, il avait fait d'étranges navigations dans des climats glacés.

Là s'interrompaient des souvenirs que son père ne jugea point convenable de rendre plus clairs. Soit que la campagne eût été entreprise avec un but qu'il importait de tenir secret, soit que le capitaine Catanio ne voulût point avouer que les corsaires dieppois l'avaient vaincu, son fils ne sut jamais quelles furent les causes de tant de traverses extraordinaires.

Il ignorait de même comment il était revenu du pays des neiges et des jours sans fin. Quelque grave maladie d'enfance avait complétement effacé la trace de son retour sous un ciel plus doux.

Il se revoyait à Paris, à la cour du roi Charles VII. Puis son père, chargé de présents, revenait à Gênes pour y prendre le commandement d'une escadre qui livra plusieurs combats heureux aux Turcs et aux Espagnols.

Deux ou trois ans après, on était allié de ceux-ci. Le jeune Catanio, déjà lieutenant alors, avait pris part à une grande bataille navale livrée aux Maures devant Malaga. Les Franco-Génois et les Espagnols

eurent le dessus. Le commandant Catanio fut reçu à Gênes avec les plus grands honneurs, mais il n'y séjourna que peu de temps. Des courses dans l'Adriatique et dans l'Archipel remplirent les deux années suivantes.

Enfin, au milieu d'un combat naval livré aux Vénitiens dans les eaux de la Corse, Catanio eut la douleur de succéder à son père, dont il vengea la mort par une victoire éclatante.

Le pavillon de deuil arboré au grand mât, le pavillon d'heureuse nouvelle arboré à la poupe, la galère des Catanio rentra dans le port de Gênes. Ce contraste émut la population. Les Grimaldi, les Doria, les Spinola, les Calvi, les Cibo, tinrent à honneur d'escorter le cortége funèbre du valeureux capitaine de mer, dont le fils menait le deuil. Les Giustiniani, alliés par les femmes aux Catanio, marchaient au premier rang, et parmi eux on remarquait le vaillant soldat qui, depuis, fut chargé de la défense de Constantinople.

Le grand maître de Rhodes, Jean de Lastic, menacé par le soudan d'Égypte, ayant fait demander à la république dix navires équipés en guerre et commandés par des capitaines d'élite, le jeune Catanio fut désigné par le grand amiral de Gênes, Blaise Azereto.

De compagnie avec les frères de Saint-Jean de Jérusalem, il ne tarda pas à se signaler contre les Sarrasins. Il contribua par son habileté autant que par ses exploits au gain de la bataille navale de Lango, qui contraignit le soudan à faire la paix.

Le grand maître, reconnaissant les beaux services rendus par Catanio, lui proposa de l'admettre dans l'ordre de Rhodes ; Catanio préféra retourner à Gênes, où les Giustiniani lui confièrent le commandement de trois navires armés pour leur compte. L'Adriatique, les côtes de Morée, l'Archipel, furent de nouveau le théâtre de ses courses belliqueuses.

Dans les eaux de Salamine, un jour, un officier vénitien, aux traits harmonieux, au port martial, malgré sa physionomie juvénile, à la voix douce, aux longs cheveux noirs bouclés, — on a reconnu Flectanella, — se rendit à son bord.

— Seigneur capitaine, dit-il, Gênes et Venise, rivales qui devraient être sœurs, ne peuvent vivre en paix. Vous croisez devant le Pirée, vous bloquez les navires d'Athènes, dont les campagnes sont ravagées par les Turcs. Considérez qu'en empêchant tout secours de nous arriver par mer, vous facilitez les entreprises des musulmans, nos ennemis communs. Et nous sommes chrétiens ! Et nous devrions nous entr'aider, nous secourir !...

— Seigneur capitaine, répondit Catanio, je partage vos sentiments ; ce n'est pas sans une sorte de remords que j'intercepte les communications d'Athènes avec Salamine. Mais pourquoi les possessions de Gênes dans la Morée et l'Archipel sont-elles menacées de même par les croiseurs de Venise ?

— Parce que des haines impies nous aveuglent tous ! dit Flectanella en soupirant. Quant à moi, j'en use autrement. Je ne connais d'autres ennemis que les sectateurs de Mahomet. Qu'une ville menacée soit

chrétienne, il me suffit; à la tête de ma vaillante troupe de partisans, j'accours pour la défendre. J'ai combattu pour les Génois, pour les Florentins et surtout pour les Grecs; jamais une goutte de sang chrétien n'a rougi les armes de mes limiers. Le duché d'Athènes a passé des Français aux Catalans, et des Aragonais aux Florentins, qui l'ont cédé à Venise. Demain, qui le possédera ? Peu m'importe, pourvu que ce ne soit point le Turc. Avant tout je suis chrétien, seigneur capitaine! avant tout je combats l'islam! C'est pourquoi j'ai quitté l'île de Candie avec mon père et mon frère. Mon père et mon frère on périt en combattant les infidèles. Je vivrai, je mourrai de même. Je ne veux ni ne puis être chevalier de Rhodes, mais, non moins qu'eux, je suis soldat du Christ, je suis *croisé.*

A ces mots, entr'ouvrant sa tunique de capitaine, Flectanella montra sur sa cuirasse une croix rouge qui décorait la place de son cœur. Son enthousiasme pénétrait Catanio.

— Les Vénitiens, qui comptent recevoir de Salamine des troupes, des munitions et des vivres, ignorent ma démarche. A mes risques et périls je suis venu seul dans un batelet; je m'applaudis d'avoir osé le faire, car de nobles larmes baignent vos yeux, vous me tendez une main fraternelle. Je ne suis plus devant vous un ennemi...

— Vous êtes devant un croisé comme vous! s'écria Catanio. Vous venez de me montrer la route des grands devoirs. Retournez donc à Athènes ; vous pourrez y annoncer que le capitaine génois Catanio

escortera lui-même, jusqu'au Pirée, le convoi de Salamine.

Une division de cinq vaisseaux turcs parut dans les eaux Saroniques, au moment où, après avoir parlementé, le convoi de barques longues, de grosses chaloupes et de transports sans défense doublait le promontoire de Sciradion.

Les Grecs se croient perdus ou trahis ; la retraite leur est coupée. Ils sont sur le point de s'échouer en désordre et les secours attendus par les Vénitiens d'Athènes ne leur arriveront pas. — Catanio envoie dire au chef de la flottille de poursuivre son chemin sans crainte. Avec ses trois galères, il va fièrement offrir le combat aux cinq vaisseaux ottomans.

Le convoi et par suite Athènes durent leur salut à la conduite héroïque du capitaine génois. Mais, hélas ! la fortune jusque-là favorable à ses armes, lui fut cette fois misérablement contraire.

Les deux capitaines placés sous ses ordres ne concevant pas que Gênes livrât un combat inégal pour protéger une possession vénitienne, se battirent mollement et ne tardèrent pas à laisser leur généreux commandant seul contre tous les Turcs.

Catanio, abandonné par ses conserves, se multiplia, barra constamment la route aux ennemis, en coula un, en brûla un second et finit par succomber sous les coups des trois autres.

Du rivage d'Athènes, Flectanella, témoin de cette lutte superbe, priait, pleurait et maudissait l'impossibilité où il se trouvait de secourir le brave Catanio dont il eut la douleur de voir périr la galère.

Catanio, recueilli à la mer par les Turcs, fut pris pour un simple soldat, ce qui lui sauva la vie, et mis à la chaîne comme rameur. — A Gênes, il passait pour mort.

Mais enfin, après deux années du plus horrible esclavage, il entra triomphalement dans Constantinople avec la galère où, la veille, il était simple esclave. Il avait secrètement organisé la révolte des rameurs chrétiens, brisé leurs fers et enlevé aux Turcs le navire, qu'il fit baptiser sous le nom de *Santa-Fé.*

Ce succès fut la nouvelle de Constantinople, où Flectanella se trouvait alors. On laisse à comprendre la joie du jeune capitaine vénitien quand il reconnut dans le commandant du navire repris le glorieux vaincu de Salamine.

Cependant Jean le Long avait présenté à l'empereur Constantin son brave compatriote et parent, dont la galère fut remise à neuf. On lui donna un équipage de choix ; on lui confia plusieurs missions dangereuses dont il s'acquitta toujours avec éclat. Ce fut ainsi qu'il remporta dans les Dardanelles la victoire qui, mettant le comble à sa popularité, lui valait son nom de guerre.

Par reconnaissance envers l'empereur autant que par attachement pour Giustiniani, Catanio s'était voué à la défense de la ville assiégée. On a vu qu'avec son équipage il repoussa l'assaut du château des Sept-Tours. On a vu comment il se comporta sous les ordres de Calchondyle.

Flectanella n'ignorait aucun des détails de son hé-

roïque biographie. Souvent, avec un éloquent enthousiasme, il en avait entretenu Jean Grant et Marthe, dont le cœur était pénétré d'une reconnaissance profonde envers le brave marin génois.

Aussi était-elle fort affligée en le voyant une seconde fois cruellement blessé pour l'avoir une seconde fois arrachée à une mort certaine.

Lorsque l'empereur entra dans la chambre, la jeune fille, qui ne portait plus d'armure, était agenouillée auprès du lit. Ses émotions l'empêchaient de sentir la fatigue. Elle avait la fièvre pourtant ; et son père aurait voulu l'emmener, car en vieux guerrier, il connaissait cette surexcitation nerveuse qui suit le combat et les grands périls, mais ne peut durer qu'un petit nombre d'heures.

Flectanella regardait silencieusement tour à tour Jean Grant, et Marthe, et Catanio dont les yeux s'étaient fermés. Il était sur son séant, un doux sourire errait sur ses lèvres décolorées, son front rayonnait de sérénité martiale, il sommeillait du sommeil des victorieux et des sauveteurs.

L'empereur s'avançait sans bruit. Il contempla Marthe et sembla la bénir. Il prit dans ses augustes mains celles de Jean Grant et de Flectanella et les pressa en signe de reconnaissance.

Marthe s'était levée en essuyant ses grands yeux bleus. — Jean le Long, qui accompagnait l'empereur, s'approcha de son jeune cousin. Il ne tarda pas à faire un geste rassurant. Ses observations confirmaient le rapport du chirurgien qui avait sondé les blessures. En homme de guerre, habitué à visiter les ambulances,

il se montra plein d'espoir. Marthe et Flectanella lurent sur ses traits la promesse que Catanio vivrait; Catanio souriait toujours.

Un gémissement douloureux s'échappa soudain de sa poitrine haletante :

— J'ai soif! murmura-t-il.

Marthe voulut lui offrir le breuvage chaud que venait de préparer le chirurgien; mais l'empereur Constantin, prenant la coupe, la porta lui-même aux lèvres du capitaine.

— Plût à Dieu, dit-il, que mon sang pût guérir mes féaux serviteurs tels que lui... et tels que vous, généreux étrangers qui restez fidèles à la sainte croix de Notre-Seigneur !

Jean le Long, Jean Grant, Flectanella, s'inclinèrent avec respect. Catanio venait de reconnaître l'empereur Constantin :

— Sire, murmura-t-il, Votre Majesté m'a guéri !

Sa voix s'éteignit pourtant et ses yeux se refermèrent après ce peu de paroles.

Elles ne furent point, malgré cela, l'expression d'une illusion de malade. Barile et Scala, chargés par Flectanella de veiller, nuit et jour, sur le capitaine Catanio, lui annonçaient régulièrement que la santé du loyal officier de mer s'améliorait avec rapidité.

En vérité, l'état de Marthe était bien plus alarmant. A peine rentrée au logis paternel, la blonde enfant de Jean Grant avait été abattue par une fièvre d'un caractère pernicieux. Catanio convalescent l'ignorait. Jean Grant était au désespoir. L'empereur, informé de la grave maladie de la jeune fille, voulut qu'elle fût

soignée par des dames de sa maison et par les plus savants médecins de la cour.

— Rendez sa fille, avait-il dit, à celui qui nous sauve tous !

En effet, le vieil ingénieur allemand continuait, selon le dicton byzantin, à vivre de feu et de fumée. Les Turcs avaient repris les travaux du siége; leur armée de terre bloquait la ville de plus près ; leur armée de mer se reconstituait à vue d'œil. Mais, grâce à l'heureuse issue du combat naval et à l'entrée à bon port du convoi de Chio, les matières incendiaires ne manquant pas, les nouveaux assauts étaient toujours repoussés. Jean Grant brûlait les échelles chargées de soldats. Son feu grégeois mettait en fuite les plus intrépides et dévorait les plus opiniâtres.

Un découragement profond s'emparait des assiégeants. Mahomet II rugissait en redoublant de cruautés et de vigilance. Il voulut que les avant-postes fussent occupés par ses meilleures troupes. Le blocus se resserra au point que pas un transfuge ne put pénétrer dans Constantinople, séquestrée du reste du monde, et où ne transpira aucune nouvelle des travaux de géants exécutés au delà de Galata.

Il s'agissait du trajet par terre de la flotte ottomane.

VII

LES ACCÈS DE FIÈVRE

Quoiqu'elle eût vécu au milieu de siéges et d'assauts qui, dès l'enfance, l'avaient aguerrie, jamais la fille de Jean Grant n'avait pris part à une action aussi terrible que la bataille navale de la Propontide ; jamais elle ne s'était trouvée personnellement exposée comme elle le fut à bord de la dromone impériale. Une singulière émulation l'exalta d'abord. Elle crut pouvoir prendre pour modèle son amie Paola Flectanella ; mais Marthe n'était qu'une simple jeune fille, non une héroïne, ou pour tout dire un soldat. Marthe n'avait pas changé de nature ; Paola, depuis longtemps, s'était transformée en homme de guerre. Un fuseau se fût brisé entre les doigts du capitaine au cor d'ivoire, une épée à double tranchant se fût

échappée des mains de la blonde Marthe. Les dangers qu'elle avait courus, sa chute à la mer, les spectacles affreux dont elle fut témoin, les émotions douloureuses qu'elle ressentit coup sur coup, et la contrainte qu'elle s'imposa jusqu'au dernier moment, avaient épuisé ses forces.

Elle fut brisée comme un lis par le simoun du désert. La pâle Mort imprima sur son front la marque fatale. Jean Grant la vit s'éteindre entre ses bras paternels et eût perdu courage sans l'énergie morale de Flectanella, qui ne se borna point à lui prodiguer les exhortations pieuses, mais courut dire à l'empereur Constantin :

— Le salut de Constantinople tient à la vie de Marthe Grant qui se meurt! Que son père, accablé de douleur, abandonne la défense, le feu grégeois cesse de couler par torrents, et Mahomet comblera nos fossés des cadavres de ses mercenaires pour nous combattre ensuite de plain-pied avec ses troupes d'élite.

— Vous dites vrai, cher enfant! répondit l'empereur. Donnez-moi donc un conseil, vous que je regarde comme mon bon ange. Que faire?

— Sire, répliqua Flectanella en rougissant, ce que vous feriez pour votre propre fille, il faut le faire pour Marthe Grant.

Et l'empereur se rendit dans l'étroite ruelle de Prasia qu'habitait le vieil ingénieur; il confia Marthe aux femmes de sa famille; il se fit le consolateur du père affligé dont les services devenaient de plus en plus nécessaires. D'heure en heure, ses pages allaient porter à l'ingénieur des nouvelles de la malade :

— Espérance et courage! messire. Les prières publiques faites par l'ordre de Sa Majesté pour le rétablissement de votre fille sont exaucées; elle dort d'un sommeil moins pénible!

— Rapportez à l'empereur que de la porte d'Andrinople à la porte Kaligaria, les ennemis sont repoussés avec pertes; et que sous la courtine des Awares, je viens de brûler un corps d'environ deux mille renégats.

— Espérance et courage! l'empereur est au chevet de votre fille Marthe, le premier médecin de Sa Majesté constate un mieux sensible, la respiration est moins faible, la chaleur se reporte vers les extrémités.

— Dites de ma part à l'empereur que l'attaque dirigée contre le bastion de Saint-Romain a complétement échoué. Mes nouveaux syphons chargés de chaux et de soufre font merveille. Nons avons détruit non-seulement un corps de quatre à cinq mille fantassins, mais encore une troupe considérable de cavalerie qui se croyait hors de portée. Ma récente invention fait bouillir l'eau des fossés. Elle produirait des effets supérieurs en temps de pluie. Ajoutez que nos canonniers grecs font des progrès remarquables. Ils ont démonté la onzième batterie des Turcs.

— Espérance, messire Grant! L'accès de fièvre de mademoiselle Marthe vient de se calmer. Madame la duchesse Théodora me charge de vous dire que la tête se dégage et que les yeux sont moins ternes.

— Courez droit au palais, et dites à l'empereur que mes fusées portent jusqu'aux tentes des Turcs. De là, vous irez à l'arsenal pour ordonner de m'en fabriquer

cinq cents du dernier modèle. Il y aura quelque chose à faire avec ces fusées grégeoises.

Jean Grant, qui dirigeait tous les travaux d'artifice, d'artillerie et de cranequinerie d'un bout à l'autre de la ligne de défense du côté de l'Ouest, s'était plus spécialement réservé le poste de l'amphithéâtre faisant face à l'aile gauche de l'armée ottomane et au camp de Mahomet. François Tolmète gardait la porte murée du cirque et le bastion du Nord.

Jean le Long, avec les meilleures troupes alliées, occupait les murailles menacées par le centre où le sultan commandait en personne ses quinze mille janissaires soutenus par cent mille cavaliers. Là se trouvaient aussi Jean de Dalmatie et le prince Théophile.

Flectanella était chargé de l'extrême gauche, c'est-à-dire du Château des Sept-Tours, de la courtine d'Or et de celle de Solymbria, côté opposé à l'aile droite des Ottomans.

Les murailles du côté de la mer étaient protégées par de moindres troupes. On n'entretenait que des corps de garde de citadins sur celles du port intérieur, depuis la chaîne jusqu'à Xyloporta et Kynégion.

Mais Galata, faubourg situé au delà du golfe de la Corne-d'Or, et avec lequel on ne peut communiquer que par eau, était confié à un corps de vétérans génois qui se défendait incessamment contre les attaques du belliqueux pacha Saghanos. On avait muré, du côté de la campagne, toutes les portes de Galata où Novarra, Iago et Balaneri avaient leurs postes. Jean le Long envoyait continuellement des estafettes ou des aides-de-camp transmettre ses ordres au capitaine

commandant de cette position, l'une des clefs de la mer.

Le port même était gardé par la flotte grecque et alliée sous les ordres du duc Notaras et du pilote général Calchondyle. Sa passe maritime était barrée par la chaîne tendue entre Galata et la porte du Marché aux poissons au-dessous de la citadelle. A son entrée fluviale qui avoisinait le camp des Turcs, on avait établi des estacades et quelques postes flottants que canonnaient de temps en temps deux batteries ottomanes situées sur la rive gauche. L'attaque et la défense étaient également molles dans cette direction.

Ce ne fut assurément pas sans motifs que Mahomet II, maître de tout le rivage élevé où s'étend de nos jours le riant faubourg de Péra, négligea de tirer parti de la situation et se contenta de faire construire un pont reliant son extrême gauche avec ses principaux corps d'armée.

Mais l'amiral Notaras, beaucoup plus occupé de théologie que de marine, se rendit coupable par incurie. Sa flotte assez mal abritée était fort dégarnie, puisque la plupart des marins combattaient sur les murs. On n'exécuta aucune descente, on ne tenta aucun coup de main, on n'envoya même pas en reconnaissance, et par suite de ce défaut de vigilance, Constantinople, exposée à de nouveaux périls, fut bientôt plongée dans la plus déplorable consternation.

Les Turcs, fatigués sans doute par vingt assauts sans succès qui leur avaient coûté plus de quarante mille hommes, ne s'étaient point approchés des murailles depuis quatre jours entiers. Jean Grant et Flec-

tanella se trouvaient auprès de Marthe assoupie, lorsque Catanio convalescent se présenta enfin chez le vieil ingénieur.

Il y apprit avec un douloureux étonnement l'état de la jeune fille. On lui annonçait pourtant que les accès de fièvre devenaient rares, qu'elle commençait à prendre quelques aliments, et que les médecins répondaient de sa vie. Marthe, s'éveillant comme en sursaut, poussa un grand cri :

— Que faites-vous autour de moi! disait-elle avec l'accent du délire. Aux armes, gens de guerre!... Gens de mer, à vos bords!... N'entendez-vous pas, là-bas, dans les montagnes, les trompettes qui sonnent sur les vaisseaux du sultan?... Capitaine Flectanella, mon frère, sonne du cor, toi aussi! rallie tes limiers! Aux armes!... Et vous, capitaine Catanio, mon ami, mon sauveur... car je vous vois bien, je vous reconnais bien, je ne rêve pas... à votre bord!... Mon père, pourquoi pleurer!... vous me croyez folle!,.. Non, je suis de cœur avec vous, et mon esprit pourtant plane par delà Galata au-dessus des collines... Je vois les Turcs... ils dansent! ils chantent! ils sont ivres de joie féroce!... Leurs vaisseaux sont hors de la mer... des bœufs les traînent sur un large chemin de bois... Alerte!... Ils seront dans le port avant le jour!

La jeune fille, haletante, échevelée, se débattait; elle essaya de sortir du lit, mais retombant épuisée, elle fondit en pleurs.

— Ils ne me croient pas! murmurait-elle. Mon père, mes amis, mesdames!... Où donc est l'empereur?... Il me croirait peut-être. La flotte ennemie

passe derrière Galata; elle va descendre dans la Corne-d'Or.

— On n'a jamais prophétisé plus clairement, dit alors Flectanella. Plaise à Dieu que ce ne soit que du délire; mais l'histoire sacrée atteste que souvent des visions semblables ont été envoyées par le Tout-Puissant à des âmes innocentes!...

A ces mots, Flectanella remit son casque et ceignit son épée :

— Qu'allez-vous faire, mon ami? demandait Catanio.

— Voir et savoir, suivre les avis de l'inspirée, rassembler mes gens, descendre vers le port.

— Mon enfant, dit Jean Grant, tu as peut-être raison; mais puis-je m'éloigner de ma fille Marthe?

— Pourquoi donc, mon père? demanda la jeune malade de sa voix la plus naturelle. Je ne souffre plus; je me sens très-faible, il est vrai, mais je suis guérie.

— Tu délirais à l'instant même.

— Moi! que disais-je donc?

— Tu voyais la flotte turque prendre par terre, sur une voie de bois, le chemin de la Corne-d'Or.

— J'ai dit cela?

— En notre présence à tous.

— Eh bien! c'était le dernier accès.

— Dieu soit loué! s'écria Flectanella en se dirigeant vers la porte.

— Attendez, capitaine! je vous suis! dit Catanio. L'estacade est faible, mal gardée et mal placée si l'ennemi doit s'emparer de la Corne-d'Or.

On voit que Catanio prenait en considération la prédiction doublement incroyable de Marthe Grant.

— Iago, Novarra, Balaneri, poursuivit-il, sont sans doute dans quelque cabaret de Galata. Le duc Notaras se soucie fort peu de nous ; pourvu qu'il discute à outrance en faveur de Marc d'Éphèse et de Gennadius contre les partisans de l'union avec l'Église romaine, les fortifications du côté de la mer sont suffisamment protégées. Et puisque enfin ma santé le permet, je vais à mon bord faire bonne garde.

— Nous, seigneur Grant, dit la duchesse Théodora Paléologue, nous ferons bonne garde ici.

— Je sortirai donc avec ces braves officiers, madame ! répondit l'ingénieur. Depuis la rentrée du convoi de Chio, si les remparts sont approvisionnés de feu grégeois, la flotte est à court de munitions ; je vais m'occuper de cela dès cette nuit.

Jean Grant embrassa sur le front sa fille Marthe qui souriait, pleine de confiance et d'espoir. Flectanella lui baisa la main en disant :

— Chère sœur, vous venez d'être inspirée par Dieu même !

Catanio, en se levant, fit un geste d'approbation et sortit.

Le soleil se couchait.

Au point du jour, la population de Constantinople vit avec une terreur sans égale, dans le port intérieur, soixante-dix grands navires turcs entourés de soixante à quatre-vingts bâtiments de moindre force.

On apprit comment, par un magnifique clair de lune, l'escadre avait été traînée par des bêtes de somme sur un chemin de bois enduit de matières grasses. Le vent l'avait secondée dans sa marche fa-

tale. Elle avait navigué sur terre, voiles déployées, au son des trompettes et des cymbales, avec ses pavillons de pourpre brodés d'or arborés à tous les mâts. Sur chaque galère le capitaine se tenait à l'avant, le pilote à l'arrière, les canonniers à leurs pièces prêts à faire feu.

Et, en effet, à peine l'escadre eut-elle glissé des sommets de la dernière colline dans les eaux de la Corne-d'Or, que le feu s'ouvrit contre les murs depuis Kynégion jusqu'à Oraïa, la porte des Juifs.

L'épouvante parcourut la ville. On ne parlait que du stratagème inouï de Mahomet. On se lamentait, on pleurait, on se réfugiait dans les églises ; on accablait de stupides malédictions l'empereur Constantin et le pape, Jean le Long, les Génois, les Latins. Des femmes exaspérées hurlaient ainsi en insultant tous leurs protecteurs. Gennadius prêchait contre l'union. Le bas peuple criait : « Vive Marc d'Éphèse ! vive le duc Notaras ! »

Et personne ne s'avisa de remarquer que l'escadre grecque était admirablement rangée en ordre dans l'avant-port, que les communications avec Galata étaient toujours assurées, que du côté de la mer la chaîne était toujours tendue, et que du côté opposé on avait établi une triple estacade garnie de chevaux de frise, hérissée de lances sous-marines, défiant tous les abordages. Personne ne se demanda comment il se faisait que, d'un bout à l'autre des murailles intérieures, aux lieux jusque-là complétement négligés, régnassent des batteries de défense.

Certes, sous la direction de Jean Grant et de Cal-

chondyle, Flectanella et ses limiers de Morée, Catanio et son équipage génois, Jacques Coq et ses Vénitiens, n'avaient pas trop mal employé la nuit, car, en outre, tous les bâtiments avaient été abondamment approvisionnés de munitions et de projectiles.

Jean le Long, accouru sur les murs du côté du port, y trouva l'amiral Notaras qui, n'ayant rien fait d'utile, se donnait un mouvement extraordinaire, criait, gesticulait, et, abusant de son autorité, commandait avec une jactance outrecuidante.

Le général génois fut sur le point de l'apostropher; Jean Grant l'en empêcha.

— Point de conflit, de grâce, lui dit-il. Laissons braire cet âne, ou il va m'entraver. C'est ici maintenant qu'est la grosse affaire. Je songeais avant-hier à brûler le camp de Mahomet, j'ai changé d'avis; ménageons nos munitions, elles ne sont pas inépuisables.

— Ami, répondit Jean le Long, s'il vous faut des gens de cœur, avertissez-moi!

— Je compte sur vous, général.

— La question est d'incendier cette flotte.

— Naturellement, dit Grant, et nous en causerons, s'il vous plaît.

— Il me plaît infiniment, mon brave camarade.

L'artillerie de la place ripostait à celle de la flotte turque.

L'empereur Constantin, qui arrivait sur le rempart avec le désespoir dans le cœur, fut singulièrement étonné de voir l'ingénieur et le commandant général, Jean Grant et Jean le Long Giustiniani, souriant d'un

air de triomphe. Il ne pouvait craindre d'être trahi par de tels hommes.

— Vous paraissez bien rassurés, leur dit-il.

— Mieux que cela, Sire, dit Jean le Long.

— Expliquez-vous.

— Nous comptons sur un beau feu de joie, répondit Jean Grant ; mais, au nom du ciel, que Votre Majesté n'en parle à personne ; coup ébruité, coup manqué.

— Votre fille Marthe va de mieux en mieux, mon bon ami, je vous en félicite.

— Par la permission de Dieu, c'est elle qui nous a mis sur nos gardes, et, s'il ne tient qu'à moi, avant deux nuits j'aurai eu le bonheur de prouver à Votre Majesté mon éternelle reconnaissance...

— Ne parlez pas ainsi à votre débiteur, dit l'empereur Constantin.

Mais le bruyant Notaras s'approchait ; on se tut.

VIII

LES BRULOTS.

L'empereur avec sa garde crétoise parcourait la ville pour apaiser la sédition fomentée par Gennadius. N'osant sévir, il suppliait. N'osant reprocher au peuple sa lâche ingratitude, il le harangua de manière à changer le cours fluctuant de ses terreurs.

— Les troupes auxiliaires ne sont point payées, disait-il. Aidez-moi à prévenir leur mécontentement pour qu'elles ne nous abandonnent pas ! Sacrifiez vos trésors à votre sûreté.

Ce discours, répété de toutes parts, transforma les émotions versatiles de la populace. A l'instigation de Gennadius, elle venait d'insulter les étrangers ; tremblant à cette heure de voir la ville livrée aux Turcs, elle demandait avec menaces qu'on fît argent de tout

pour s'acquitter envers les soldats, et qu'on leur distribuât jusqu'aux vases sacrés. Le clergé grec eut peur de la soudaine réaction qui s'opérait dans les esprits. Tous les ornements dont on pouvait se passer pour le sacrifice furent immédiatement apportés au trésor impérial.

Constantin, en les recevant, jura solennellement d'en rendre quatre fois la valeur si Dieu lui conservait l'empire.

Et la sédition s'apaisa aux cris de vive l'empereur! Des enrôlés volontaires se présentaient en grand nombre à tous les chefs de corps. De l'excès des maux naissaient des espérances d'autant plus inconcevables que les projets de Jean Grant, de Jean le Long et de leurs amis étaient entourés d'un secret profond.

Les postes venaient d'être dédoublés. François Tolmète, Démétrius Cantacuzène, Jean de Dalmatie et le prince Théophile commandaient du côté de la campagne, sous les ordres supérieurs de Jean le Long, qui se contenta de leur donner des instructions générales, et sous prétexte d'aller inspecter les postes de Galata, se rendit sous un déguisement à bord de la dromone impériale.

En haine des Génois et du commandant général, le duc Notaras avait réclamé que toutes les troupes vénitiennes fussent rangées sous ses ordres. L'empereur, obligé d'y consentir, sous peine de rallumer la sédition, dit à Flectanella :

— Grâce à Dieu, mon cher fils, vous êtes Vénitien. Je compte sur votre jeune sagesse et votre courage de vieux guerrier.

A l'insu de l'amiral Notaras, un petit nombre de braves s'étaient réunis à nuit close sous la cataphracte de la dromone.

Calchondyle les recevait en vertu d'un message scellé du sceau impérial et apporté par Flectanella. Il y avait là le général Jean le Long travesti en simple matelot, Iago, Balaneri, Nòvarra, Catanio trop faible encore pour agir, mais non pour prendre part au conseil, trois capitaines vénitiens et entre autres l'intrépide Jacques Coq qui ne pouvait se consoler de ne s'être pas trouvé à la bataille de la Propontide, un capitaine français, un capitaine espagnol, et enfin l'ingénieur allemand Jean Grant.

Barile et Scala déposèrent avec une extrême précaution au milieu de la salle du conseil un gros sac de cuir vert, échantillon d'une douzaine de sacs pareils dont l'ingénieur avait chargé à nuit tombée un petit canot parti, avec le mot d'ordre, de la porte du Magasin-aux-Farines.

L'ingénieur prit la parole et montrant le sac.

— Remarquez que cet artifice très-léger, qu'un plongeur peut aisément remorquer entre deux eaux, est muni de griffes qui ne demandent qu'à mordre une carène turque. Une fois solidement accroché au bois, au fer, au câble, au gouvernail, le reste va tout seul. On tire la petite ficelle que vous voyez pendre sous le sac, puis l'on s'en va. La mèche incendiaire s'allume et brûle lentement ; au bout d'une minute, l'explosion se fait, le feu grégeois se répand autour du navire, et la lune pâlit devant l'illumination qui s'ensuit. L'opération est assez délicate, mais je suis sûr de mon fait.

—Nous n'en doutons pas, messire Grant, et nous vous remercions au nom de l'empereur! dit le pilote général.

— J'avais préparé des fusées incendiaires, poursuivit Jean Grant. Malheureusement elles ne peuvent bien faire que poussées par le vent qui souffle du Nord et les ferait dévier. L'air me manquant, je me rattrape sous l'eau.

— Je demande à tenter la première expérience! s'écria Jacques Coq:

Dix réclamations semblables eurent lieu. Iago, Balaneri, Novarra, se fondaient sur les récents services qu'ils avaient rendus. Les Vénitiens, le Français et l'Espagnol faisaient valoir l'argument contraire.

— On les avait privés de l'honneur de combattre, on leur devait une compensation.

— Seigneurs capitaines, interrompit Jean le Long, l'empereur ayant daigné me nommer chef de cette entreprise, à l'insu du duc Notaras, votre amiral, qui manque sans cesse de discrétion et de prudence, je vous prie de m'obéir et d'accepter sans murmurer les postes que je vais vous désigner.

Calchondyle ayant appuyé ces paroles, tous les capitaines s'inclinèrent en signe d'assentiment. Alors le général génois, voulant ménager les Vénitiens, déclara que, cette fois, ils avaient un droit incontestable à la plus grande part de dangers. En conséquence, les capitaines Catanio, Balaneri, Novarra et Iago resteraient à la garde de la chaîne du côté de la mer, tandis que les galères vénitiennes, la française et l'espagnole se tiendraient prêtes à passer dans l'arrière-port dès que l'estacade serait ouverte.



1 Porte Kaligaria.
2 Porte du Cirque (murée).
3 Porte d'Andrinople.
4 Porte des Awares.
5 Porte Saint-Romain.
6 Porte Neuve.
7 Porte de Selymbria.
8 Porte Dorée.
9 Château des Sept-Tours.
10 Port Théodose.
11 Port Julien.
12 Porte du Marché aux Poissons.
13 Porte du Magasin aux Farines.
14 Porte des Juifs (sur la Corne-d'Or).
15 Porte Pétra (*id.*).
16 Porte du Palais (*id.*).
17 Xiloporta (*id.*).
18 Porte Kynégion (*id.*).

A Amphithéâtre.
B Palais des Empereurs.
C Citerne.
D Citadelle.
E Palais Bucolion (aujourd'hui Sérail).
F Palais Psamatia.
G Ilot de Diane Orthosia (dans le Bosphore).
S Sainte-Sophie.

H Batteries de siége.
I Infanterie.
K Cavalerie.
R Réserves.

MM Chaîne.
N Avant-port. — Flotte grecque.
OO Estacade.
PP Pont-flottant des Turcs.
VV Chemin suivi par une partie de la flotte turque pour entrer dans la Corne-d'Or.



Plan de Constantinople assiégé par Mahomet II.

— Le pilote général, avec qui restera l'ingénieur en chef, poursuivit Jean le Long, dirigera ces mouvements, dès que l'incendie aura jeté le désordre parmi les Turcs. Je confie au capitaine Flectanella la garde et la manœuvre des estacades. Et quant à la première action, je m'en charge moi-même.

Un murmure d'étonnement parcourut l'assemblée. Était-ce bien le rôle d'un commandant général d'aller en enfant perdu plonger sous les carènes turques?

— Le salut de Constantinople, répliqua-t-il, dépend du succès de cette tentative. Qu'importe, par conséquent, que je périsse si elle ne doit pas réussir et à plus forte raison si elle réussit. Naguère, n'ai-je pas vingt fois combattu en simple soldat, pourquoi hésiterais-je aujourd'hui à me faire simple plongeur? Nul ne nage mieux que moi, et j'ai bien le droit, je suppose, de m'accorder ma propre confiance.

Jean le Long ne voulut être secondé que par trois hommes : le capitaine Jacques Coq, Barile et Scala renommés comme excellents nageurs.

Le conseil se dispersa.

Quatre sacs sur douze étaient accrochés aux carènes de deux gros navires du centre de la flotte turque. Jean le Long, Jacques Coq, Barile et Scala prenaient haleine dans l'ombre et se proposaient de continuer leur opération préparatoire au-dessous des galéaces voisines, avant de replonger pour faire successivement partir les douze détentes. Tout allait donc au mieux, quand le zèle intempestif du duc Notaras fit misérablement avorter leur audacieuse entreprise.

Au sortir d'on ne sait quelle conférence théologique,

l'amiral, se sentant trop agité pour dormir, s'avisa de mettre à profit son insomnie, et d'aller à la tête d'une patrouille visiter ses avant-postes. Il fut étonné de trouver Flectanella et ses limiers de Morée à la porte du Magasin-aux-Farines, de nos jours *Oun-Kapam-Kapoussi*. C'était là qu'était amarrée l'estacade. Les soldats commençaient à détacher les liens qui la reliaient aux anneaux de fer scellés dans les murs.

— Que font ces hommes? s'écria l'amiral.

— Ils m'obéissent, répondit Flectanella.

— Mais ils démarrent la chaîne!

— J'exécute les ordres directs de l'empereur.

— Quels ordres?

— Des ordres secrets, amiral.

— Secrets pour moi!... Trahison!... Aux armes! s'écria Notaras d'une voix retentissante qui troubla le silence profond de la nuit.

Les vigies des Turcs répondent par les cris de « Alerte! » La flotte grecque, tous les postes de terre et de mer sont en mouvement; mille fanaux s'allument.

— Maudit soit l'oiseau de malheur! murmura Jean le Long. Plongeons, faisons partir nos quatre détentes et sauve qui peut!

Les eaux de la Corne-d'Or se couvraient de chaloupes et de canots turcs.

Deux navires ottomans prirent feu; mais, l'incendie n'ayant pas été propagé comme il devait l'être, les Turcs, que les galères vénitiennes ne purent attaquer, parvinrent assez promptement à l'éteindre.

— Amiral Notaras, s'écria Flectanella, vous venez de tout perdre.

Quatre hommes nus abordèrent coup sur coup en ce moment. Notaras voulut les faire arrêter. Flectanella sonna du cor; ses limiers croisèrent le fer contre les gens de l'amiral.

Jean le Long, Jacques Coq, Barile et Scala, ainsi protégés, passèrent en dedans de l'estacade et disparurent dans les flots.

L'amiral, l'épée à la main s'élançait sur Flectanella. L'empereur en personne détourna le coup.

— Duc Notaras, dit-il d'un ton sévère, j'ai tout entendu! Cet officier n'a fait qu'exécuter mes ordres.

— Et moi, Sire, je n'ai fait que mon devoir. Puis-je respecter des instructions que j'ignore? Démarrer l'estacade est un cas de haute trahison. Je commande du côté de la mer. Que Votre Majesté me prive de mon commandement ou bien qu'elle soit la première à faire respecter mon autorité.

Militairement Notaras avait raison. L'empereur, forcé de le reconnaître, eut la douleur de lui promettre qu'à l'avenir on n'agirait plus sans son concours. Mieux eût valu le casser pour cause d'incapacité flagrante; par malheur, le clergé grec et la populace auraient vu, dans cet acte de salut public, une nouvelle concession faite au pape et aux Latins. La question théologique se représentait sous toutes les formes, toujours compliquant la situation, paralysant toujours la sagesse de l'empereur.

Jacques Coq voulut renouveler la tentative des sacs incendiaires. L'impéritie de l'amiral fut cause d'un insuccès plus complet encore que la première fois, car il ordonna que les plongeurs fussent escortés par des

caïques grecques. Les Turcs, dont la vigilance ne cessait d'augmenter, entrevirent les barques, fondirent inopinément sur elles, massacrèrent leurs équipages, et furent au moment de prendre le brave Jacques Coq qui ne leur échappa qu'à miracle.

Dès le surlendemain, un nouveau conciliabule se tint mystérieusement chez Jean Grant.

— Mes amis, dit le vieil ingénieur, puisque notre stupide amiral nous empêche de réussir du côté où il commande, retournons-nous de l'autre. J'ai imaginé un genre de brûlot qui supplée passablement mes sacs de cuir vert et que nous pouvons lancer du bastion de Kynégion.

— Ah! ah! fit Jean le Long, ce bastion ne dépend plus de la marine, et j'y commande.

— C'est pourquoi j'en fais mon point de départ. Il y a d'ailleurs cet avantage, que nous pourrions par occasion brûler le pont des Turcs, ce qui ne serait pas trop inutile.

— Non, certes ! s'écria Jean le Long d'un accent martial.

— Il est toujours bon de faire d'une pierre deux coups et d'allumer deux torches à la même allumette. Or, le dernier bastion de Kynégion donne sur le port.

— Nous le savons tous, eh bien?

— Au moyen de poulies bien graissées, nous descendrons par là un chapelet de barriques incendiaires combinées de manière à former, autour d'une cuve centrale, un radeau qui glissera très-bien entre deux eaux. J'ai pourvu la cuve de nageoires sous-marines,

et mon radeau, taillé en losange, ne dérivera pas trop s'il est manœuvré par un bon marin.

— Jacques Coq est toujours prêt.

Catanio supplia le général de le mettre de la partie.

Marthe, présente à la conférence, lui fit observer qu'il était encore bien faible.

— Silence! ma fille, dit sévèrement Jean Grant; mieux vous feriez de garder notre porte qui grince sur ses gonds.

— C'est le vent!

— C'est un espion, peut-être.

On visita la maison sans trouver personne.

Le lendemain, Jean Grant et ses amis étaient à l'œuvre. Flectanella, envoyé à l'empereur, le mit dans le secret en sollicitant son concours. Il fallait que les capitaines Catanio et Jacques Coq pussent passer la nuit hors de leurs bords, et cependant que l'amiral Notaras reçût l'ordre de se tenir prêt, au premier signal, d'attaquer la flotte ottomane.

Dès le matin, l'empereur manda près de lui Catanio et Jacques Coq qui étaient légitimement absents, lorsque le duc Notaras dut se rendre à bord de la dromone où il trouva des instructions très-détaillées.

Cependant le radeau descendait pièce à pièce du bastion de Kynégion. Jacques Coq, Catanio, les deux infatigables limiers de Morée Barile et Scala, avec deux matelots de choix, dirigeaient la machine. Il se glissent sans bruit jusqu'au vaisseau d'arrière-garde adossé au pont flottant, s'accrochent aux câbles sous-marins, allument les mèches, et se laissent ensuite

dériver au-dessous d'une frêle planche en attendant l'effet. L'effet fut vraiment terrible.

Le vaisseau turc, embrasé en un instant, fut entraîné vers le gros de la flotte, et le pont flottant fut rompu.

La porte Kynégion s'ouvre alors devant Flectanella et ses limiers de Morée qui attaquent la tête du pont défendue par le vigilant Ali-Pacha. Un combat furieux s'engage. Flectanella parvient à protéger la retraite des six braves compagnons qui ont allumé l'incendie. Jacques Coq et Catanio, Barile et Scala, ainsi que les marins, lui doivent leur salut.

Mais, par une inconcevable fatalité, aucune diversion n'a lieu à l'avant-garde. C'est en vain que Jean Grant fait servir les canons espacés sur les remparts. Il faudrait que les estacades s'ouvrissent, que les chaloupes grecques allassent lancer des torches enflammées à bord des bâtiments turcs, et que les quatorze galères de Notaras, sortant de leur inaction, vinssent, au risque de s'incendier elles-mêmes, vomir le feu grégeois sur la flotte ottomane. Tout le contraire a lieu.

Notaras reste retranché derrière sa triple estacade. Les Turcs, dédaignant le feu de la place, concentrent leur tir sur leur propre vaisseau embrasé qui coule sans propager l'incendie. Et cependant Mahomet II est à cheval. Il lance ses janissaires contre la courtine d'Andrinople. Il ordonne à son aile droite de marcher sur le château des Sept-Tours, à son aile gauche de se porter en masse au secours d'Ali-Pacha.

Jean le Long Gustiniani, apprenant que les rem-

parts sont menacés, fait rentrer Flectanella qui se replie devant les gardiens du pont de bateaux, et va porter secours à François Tolmète attaqué par les janissaires.

L'alarme se propage dans la ville. Le tocsin sonne à toute volée. Jean Grant et ses artificiers sont forcés de renoncer à leurs desseins contre la flotte turque. Un danger plus pressant les appelle sur les murailles que menace l'armée de terre.

Avant le lever du soleil, la contre-attaque habilement improvisée par Mahomet sera repoussée sur toute la ligne, mais la flotte ottomane est sauvée, et par les soins d'Ali-Pacha le pont de bateaux sera rétabli entre les deux rives.

L'amiral Notaras aurait mérité d'être ignominieusement passé par les armes sur la cataphracte de la dromone impériale. Malheureusement, il était protégé par tout le clergé schismatique et par la populace que fanatisaient les prédications insensées du moine Gennadius. Il avait contrecarré Calchondyle et les braves capitaines vénitien, espagnol et français prêts à se sacrifier pour anéantir l'escadre ottomane. Il se plaignait de l'absence de Jacques Coq et de Catanio; il osait accuser Jean le Long d'avoir empiété sur son autorité. Il prétendait qu'en restant sur la défensive, il avait empêché la division turque, mouillée au large, de forcer la chaîne et de couper les communications avec Galata. Sans l'attitude qu'il avait eu la fermeté de prendre, l'avant-port serait au pouvoir de l'ennemi, et la ville perdue pour l'empereur. Aussi se faisait-il un mérite d'avoir osé enfreindre des instruc-

tions téméraires en assumant sur sa tête la grave responsabilité d'actes sages, prudents et conservateurs. Il allait jusqu'à traiter de haute folie la tentative dirigée par Jean le Long, général de terre qui n'avait fait que sottises en se mêlant de marine.

— Du reste, dit-il en finissant, j'ai à proposer une combinaison meilleure à tous égards, je ne demande que l'autorisation de Sa Majesté pour détruire de fond en comble toute la flotte des Turcs.

— Je vous l'accorde! s'écria l'empereur, qui non-seulement sut se rendre maître de sa secrète indignation, mais encore supplia tour à tour, au nom du salut public, Jean Grant et le général Giustiniani, Jacques Coq et Catanio d'imiter son exemple, de plier devant l'inexorable nécessité et de redoubler de zèle.

Jean Grant parlait de ménager les munitions incendiaires. — A quoi bon les dépenser en essais rendus inutiles par une inaction systématique?

Le général Jean le Long voulait se démettre de ses fonctions, se retirer à Galata et ne combattre désormais qu'en simple volontaire.

D'autres vaillants officiers de terre ou de mer tenaient de semblables propos.

Flectanella fut encore cette fois l'interprète éloquent des plus ardents désirs de l'empereur.

— A quoi bon, répliqua-t-il à Jean Grant, économiser le feu grégeois, puisque tôt ou tard nous en manquerons? Si le projet du duc Notaras est jugé bon, dussions-nous brûler jusqu'à notre dernière amorce, il n'y a point à balancer. La destruction de la flotte turque jetterait le découragement chez les enne-

mis, et, si elle ne les conduisait pas à lever le siége, elle nous permettrait au mois de tenter, avec les plus belles chances de succès, une nouvelle sortie de ravitaillement.

A l'exemple de Flectanella, Catanio venait d'apaiser la fureur homérique de son illustre parent, le général Giustiniani. Les propositions de l'amiral purent être examinées séance tenante. Calchondyle, qui les avait conçues, les développa en marin expérimenté :

— L'armée de terre, dit-il, resterait à ses postes pour protéger la place du côté de la campagne. Cependant les gens de mer armeraient, d'une part, trois grands brûlots, de l'autre, vingt chaloupes incendiaires et autant de radeaux à barriques pleines d'huile de Médée, de feu liquide et de poudre à l'épreuve de l'eau. Si les Turcs avaient voituré sur deux lieues de terrain plus de cent navires armés, on pourrait bien mettre sur des chariots les vingt chaloupes qui seraient échelonnées d'un bout à l'autre bout des remparts, et, au signal de l'amiral, lancées à flot par les cinq portes d'Oraïa, Pétra, du Palais, Xyloporta et Kynégion. A la faveur de la confusion produite par les trois brûlots, elles propageraient l'incendie, allumeraient de tous côtés les tonneaux et les coffres de feu grégeois, feraient pleuvoir des torches résineuses, des grenades, des boîtes à feu, des fusées et enverraient des plongeurs avec des sacs de cuir vert sous les navires du centre, de manière à tout incendier en même temps dans la Corne d'Or, depuis le pont des Turcs jusqu'à l'estacade. Pour échapper à l'embrasement général, la flotte grecque, qui aurait conservé la moitié de ses

équipages, prendrait la mer, où la rejoindraient successivement les chaloupes d'attaque ou des caïques qu'on aurait soin d'armer dans le port Julien et le port Théodose[1]. Enfin, dès que les équipages seraient au complet, sans attendre le soleil, on livrerait bataille à l'armée navale du Bosphore. La mer serait ainsi complétement libre, et peu de jours après, la place ravitaillée se trouverait en état de soutenir un nouveau siége, si d'aventure c'était encore nécessaire.

Ce plan, supérieurement combiné dans tous les détails, ne pouvait qu'être approuvé.

En conséquence, dès la nuit suivante, trois brigantins armés en brûlots, que montaient Jacques Coq et deux capitaines vénitiens, furent lancés contre la flotte turque.

La plus infâme trahison devait, cette fois, sauver les Ottomans, qui connaissaient évidemment tout le projet. Leurs batteries à fleur d'eau foudroyèrent les cinq portes de mer; pas une chaloupe ne put être mise à flot. La retraite fut coupée aux brigantins par des galéaces qui rencontrèrent la plus opiniâtre résistance. Mais, écrasés par le nombre, les volontaires finirent par être faits prisonniers.

Seul, Jacques Coq parvint à s'accrocher à un vaisseau qui sauta.

Cet homme intrépide périt héroïquement, peu d'instants après, en essayant de couper le câble. Cent coups d'arquebuse l'atteignirent au moment où il donnait le second coup de hache.

[1] Ces deux anses extérieures donnent sur la Propontide.

— A Dieu mon âme! dit-il.

Et, tombant à la renverse, il disparut sous les flots.

La dernière parole, ou pour mieux dire la dernière prière de ce vaillant chrétien, fut assurément exaucée; son âme dut monter vers le séjour des guerriers morts en combattant pour une cause sainte.

Dès le point du jour, les quarante jeunes gens qui avaient eu la gloire de partager les dangers de Jacques Coq, furent décapités sous les yeux des habitants de Constantinople, par les ordres de l'implacable Mahomet II.

Les Grecs, transportés de fureur, usèrent de représailles en plantant sur leurs créneaux lès têtes de deux cent soixante prisonniers ottomans.

Jean Grant, Flectanella, Catanio et leurs plus fidèles amis étaient au désespoir. Les stratagèmes les mieux conçus avaient échoué coup sur coup. Le commandant général Jean le Long, publiquement insulté par les gens de l'amiral Notaras, avait failli être lapidé; il venait d'envoyer sa démission à l'empereur et de passer à Galata. Le feu grégeois, trop largement dépensé, manquait presque partout. Enfin, pour comble de malheur, une émeute formidable éclata dans les murs de Constantinople.

— A mort les Génois ! à mort les traîtres ! hurlait la populace exaspérée.

IX

LES DEUX ÉMEUTES

Les préparatifs du siége avaient duré près de deux ans et coûté des douleurs sans nom aux populations pressurées par le sultan Mahomet. Le ciment du château de *Bascesce* fut détrempé dans des larmes. Chacune de ses pierres fut arrosée de sang.

« On voyait, a dit Laurent Echard[1], le peuple aborder de toutes parts avec ses cadis et ses juges, qui ne pouvaient se dispenser d'obéir sous peine de mort. Chacun des mille maçons avait deux coudées d'ouvrage à faire par jour, et chaque maçon avait deux manœuvres pour le servir, non compris une infinité d'autres personnes qui apportaient le mortier, la

[1] *Histoire romaine*, t. XVI.

chaux et les pierres. Les plus grands de la cour du prince turc redoutaient tellement sa cruauté, que pour la prévenir ils s'abaissaient à travailler manuellement et à charrier les matériaux. »

Depuis cinquante jours, les hostilités étaient ouvertes, et les Ottomans, malgré leur immense supériorité numérique, n'avaient jusqu'ici essuyé que des échecs. Vingt fois des corps entiers de troupes aguerries avaient péri dans les fossés, écrasés, broyés, brûlés vifs. Les Grecs n'avaient opéré qu'une sortie, mais admirable et couronnée d'un plein succès. La bataille navale de la Propontide fut pour les Turcs un désastre dont la tradition devait se perpétuer d'âge en âge. Dans le port de Constantinople, la flotte, qui avait si triomphalement navigué par terre, était continuellement exposée à une destruction totale. Quatre audacieuses tentatives prouvaient de quoi se sentaient capables les marins grecs et leurs alliés. Enfin, le dernier assaut de nuit avait fait perdre un tel nombre de soldats, qu'en entendant de nouveau sonner le boute-selle, les troupes se mutinèrent et refusèrent de marcher. Des rumeurs séditieuses parcoururent tous les postes de l'arrière à l'avant-garde. Au centre seulement les janissaires demeuraient fermes.

Cette émeute, qui eut lieu la nuit même où Jacques Çoq périt en héros, prit des proportions d'autant plus formidables que des bruits alarmants ne cessaient de se propager. On assurait que toute la chrétienté accourait au secours de Constantinople. Une puissante flotte, partie des ports de France, d'Espagne et d'Italie, organisée par le pape et grossie par les forces

navales des chevaliers de Rhodes était déjà, disait-on, dans l'Archipel, tandis qu'une innombrable armée d'Allemands, de Polonais et de Hongrois, sous la conduite du célèbre Jean Hunyade, venait à marches forcées attaquer les assiégeants.

A de sourds murmures succèdent les vociférations et les menaces. On ne craint plus de traiter le sultan de monstre, de bourreau, de vampire, non moins ennemi de ses propres soldats que les chrétiens eux-mêmes. Les rebelles font observer que jamais les murs de Constantinople n'ont été mieux gardés; et, en effet, François Tolmète, Jean de Dalmatie et le prince Théophile, sont sous les armes avec toute la garnison.

L'insurrection grandit. Loin de se former en colonnes pour donner l'assaut, les soldats, sourds au commandement de leurs officiers, se précipitent vers les tentes du sultan. Il faut que les janissaires protégent le camp retranché. Ali-Pacha rallie la cavalerie d'élite et charge les mécontents. Saghanos-Pacha, pour rétablir l'ordre, passe le pont de bateaux avec son corps d'armée où règne encore la plus parfaite discipline. Les révoltés essayent de s'emparer des canons qui, par malheur, sont gardés par des musulmans fidèles à Mahomet.

Il est certain que la ville eût été sauvée cette nuit même sans la trahison qui fit avorter l'affaire des brûlots. Ali-Pacha n'aurait pu apaiser les mutins qu'en leur promettant de faire lever le siége. Le pacha Saghanos n'aurait pu annoncer que ladivision était parmi les Grecs, et que la flotte turque, mise sur ses gardes

par des transfuges, loin de courir aucun péril, allait écraser la flotte grecque, rompre l'estacade, ouvrir la chaîne, couper les communications avec Galata et se rendre maîtresse de la voie de mer.

Les promesses d'Ali-Pacha, les heureuses nouvelles répandues par Saghanos, la terreur instinctive qu'inspire Mahomet et l'approche du jour tempèrent la révolte. Les mécontents qui manquent de chef rentrent dans leurs cantonnements. L'ordre n'est pas rétabli, mais les timides sont déjà les plus nombreux. On murmure encore, mais on se rend aux postes où appelle la diane.

Le sultan vient d'apprendre ce que c'est que la peur.

Ali-Pacha, que divers historiens ont représenté comme secrètement favorable aux chrétiens, profite de son abattement pour lui conseiller d'accorder la paix à Constantin, qui acceptera certainement, dit-il, d'être son vassal et son tributaire.

Mahomet, intimidé, penche en faveur de cette opinion.

Le pacha Saghanos, implacable ennemi d'Ali-Pacha, survient et s'emporte jusqu'à dénoncer ce dernier comme vendu aux Grecs. Il plaide pour la guerre; il ne craint pas de dire au sultan lui-même :

— Après deux années d'efforts, après cinquante jours de combats, trois cent mille Turcs, commandés par Mahomet II, battraient honteusement en retraite devant huit ou dix mille affamés qui ont peine à manier leurs armes! Par le saint prophète, seigneur, es-

pérez-vous donc que votre illustre père Amurat, de glorieuse mémoire, sorte de sa tombe pour vous reprendre une troisième fois la couronne[1]? Un fantôme de croisade vous effraye! Mais les Latins, en guerre les uns contre les autres du nord au sud de l'Europe, n'ont aucun souci de secourir les schismatiques grecs!... Quelques fanaux allumés par hasard, sur les murs des assiégés, vous épouvantent, quand Votre Hautesse n'a vraiment qu'à se réjouir. La trahison et la discorde sont dans la place ennemie. Profitons-en! . . . .

. . . .

Il n'était que trop vrai. La trahison avait engendré la discorde. A tort ou à raison, la populace grecque prétendait que des Génois avaient livré aux Turcs le secret des hardies combinaisons de l'amiral Notaras. Réellement, des espions, Génois ou autres, prévinrent les chefs de la flotte ottomane, et tout porte à penser que l'imprudence habituelle de Notaras fut cause que le secret s'ébruita.

Quoi qu'il en soit, l'amiral, popularisé par le clergé schismatique et les prédications furibondes de Gennadius, passait pour l'homme de génie. Le brave Giustiniani était accusé de trahir. On va jusqu'à dire qu'il

[1] Amurat II ayant abdiqué, Mahomet monta pour la première fois sur le trône à l'âge de 13 ans. Ladislas IV, roi de Hongrie, menaça les Turcs, Amurat reprit le gouvernement pour abdiquer de nouveau quand le danger fut passé. Mais, quatre mois après, le premier soulèvement des janissaires et les préparatifs de guerre des chrétiens démontrèrent au sultan Amurat que le pouvoir était confié à des mains trop faibles. Le jeune Mahomet rentra dans la foule des sujets et ne remonta sur le trône qu'après la mort de son père.

vient de livrer Galata. Le désordre est à son comble parmi les Grecs. La vile populace, qui ne s'est point armée contre les Turcs, prend les armes contre les Génois. Il faut qu'abandonnant les murailles, les troupes organisées descendent dans les rues pour comprimer l'insurrection.

Le peuple s'en prend à l'empereur lui-même. On l'accuse hautement de vivre dans l'abondance pendant que la famine décime ses sujets. On lui fait un crime de conserver la couronne au prix de la détresse générale. — On demande à se rendre aux Turcs.

Si, de leur côté, alors, les Turcs n'avaient demandé à lever le siége, il est hors de doute que le moindre coup de main eût fait tomber la ville en leur puissance.

Les deux émeutes simultanées produisirent ainsi la plus étrange des trêves dont l'histoire fasse mention.

Le sultan, pour apaiser les mutins, leur accorde le pillage de Constantinople. Il affecte des sentiments religieux avec une hypocrisie qui fut, du reste, l'un des traits saillants de son caractère. Il fait à ses troupes les plus magnifiques promesses en jurant sur le Koran, *par l'immortalité de Dieu, par les quatre mille prophètes, par l'âme de son glorieux père le sultan Amurat, par la vie de ses enfants*, et enfin *par le sabre qu'il porte à son côté*. — Il ordonne un jeûne général et sept ablutions publiques.

L'empereur parcourt les rues de sa misérable ville, fait distribuer des vivres, et annonce qu'il envoie sol-

liciter la paix, qu'il est prêt à renoncer à la couronne, qu'il ne veut autre chose que préserver Constantinople de la prise d'assaut, du pillage et du massacre.

Jean Grant et sa fille Marthe allaient de tous côtés démentir les bruits calomnieux répandus sur le compte des Génois.

Le Vénitien Flectanella sonne du cor, livre au peuple comme otage plusieurs de ses propres soldats, et obtient ainsi qu'une députation de moines grecs aille à Galata s'assurer par leurs propres yeux de la fidélité des troupes génoises qui gardent ce faubourg.

Catanio accompagnera les moines pour supplier Jean le Long de reprendre le commandement général.

L'empereur, les princes et les princesses de sa maison, Théophile Paléologue, et surtout Flectanella qui jouit de la plus rare popularité, apaisent enfin la discorde.

Ramené de Galata par les moines, Jean le Long, qui a cédé aux ardentes supplications de Catanio, vient de consentir à reprendre les armes. L'empereur place sa main loyale dans celle du duc Notaras. Et le peuple applaudit. Un *Te Deum* sera chanté dans toutes les églises, où l'on invoquera la clémence divine pour obtenir le succès des négociations entamées auprès du sultan.

Les ambassadeurs de Constantin proposaient en son nom ce qu'Ali-Pacha, peu d'heures auparavant, avait en quelque sorte fait agréer par Mahomet II. « Pourvu

que la ville fût épargnée, l'empereur se reconnaîtrait vassal et tributaire. » Jamais les Grecs ne s'étaient si complétement humiliés :

— Trop tard! répondit le sultan dont l'armée, avide de butin, n'aspirait plus qu'à monter à l'assaut. Je prendrai la ville ou j'y périrai. Si l'empereur Constantin veut en sortir, qu'il vienne à moi, sur l'heure!.... Je lui céderai le Péloponèse, je donnerai d'autres provinces à ses frères, et je les protégerai suzerainement. Mais malheur à lui et aux siens, s'ils osent encore me combattre; je les ferai tous passer au fil de l'épée! Quant aux habitants de Constantinople, allez leur dire que j'ai solennellement promis à mes troupes le pillage de leur ville; j'en réduirai le peuple en esclavage; j'exercerai tous les droits d'un vainqueur; et j'entends qu'on ne se représente plus devant moi sous peine d'être écorché vif!...

L'empereur Constantin Dracosès, revêtu de son manteau de pourpre, la couronne d'Orient sur la tête, le globe d'azur à croix d'or dans la main droite, était assis sur le péristyle du palais en présence d'une foule anxieuse et muette.

Ses frères, leurs femmes et leurs enfants, les grands de l'empire, les domestiques de sa maison, l'entouraient.

Devant eux était rangée la garde crétoise.

Un silence de mort régnait dans la cité.

On entendait le frôlement des drapeaux et des bannières que soulevait le vent du midi.

On entendait les pas des sentinelles en faction sur les remparts.

On entendait aussi, de çà, de là, les respirations haletantes de la multitude qui attendait le retour de l'ambassade.

Tout à coup des cris déchirants retentissent au-dessus de la porte d'Andrinople. — Et la rumeur grandit. — Et la ville entière jeta son cri d'agonie montant vers le ciel : — *Kyrie, eleison!*

Des femmes échevelées parurent les premières sur la place, fendant les flots du peuple, pressant leurs enfants contre leur sein, donnant tous les signes du désespoir.

Elles avaient vu les ambassadeurs revenir nu-pieds, ceints de chaînes de fer, la corde passée autour du cou, les yeux pleins de larmes.

Ils exprimaient ainsi que l'inexorable Mahomet avait refusé miséricorde.

Quand ils furent devant Constantin, ils s'agenouillèrent, frappèrent du front les dalles du péristyle, et puis, levant les mains, ils jetèrent tous à la fois un cri d'horreur qui fut répété par la multitude.

Ce fut le second cri d'agonie : — *Kyrie, eleison!*

Enfin, le plus vénérable de ces messagers de deuil, pâle vieillard au front chauve et à longue barbe blanche, remplit sa douloureuse mission.

Il répéta mot à mot les paroles du sultan.

Le peuple, condamné à périr, apprit donc que l'empereur et tous les siens pouvaient encore être épargnés.

La garde crétoise serra les rangs. Démétrius Cantacuzène porta la main à son glaive.

Flectanella, qui occupait avec ses limiers de Morée

l'avenue de la porte d'Andrinople, fit un signe, et ses soldats se tinrent prêts à combattre.

Jean le Long se retourna du côté de ses Génois d'élite.

D'après la contenance de ces troupes éprouvées, Constantin Dracosès jugea qu'il avait encore la puissance de sauver sa propre vie et celle des princes de son sang.

Il sourit d'un noble orgueil.

Puis, se levant sans prononcer une parole, il remit à son grand écuyer le globe d'azur et d'or, insigne de sa dignité impériale ; il retira son manteau, et l'on vit qu'il portait une cuirasse; il ôta son diadème et mit un casque de fer.

Enfin, brandissant son épée :

— Je suis votre empereur! dit-il.

Le peuple répondit par de longues acclamations.

— Le Dieu des armées, ajouta Constantin d'une voix ferme, dispose de la victoire selon sa sagesse infinie. Il peut faire triompher le petit nombre et mettre en fuite les plus redoutables légions. Allons donc, avant tout, implorer le secours du ciel!

Après les sept ablutions et le jeûne général ordonné par le sultan, tout le camp des Turcs s'illumina de feux de joie. Aux cris d'Allah et du prophète Mahomet, son serviteur, les assiégeants se livraient à une allégresse qui tenait de la démence.

Cependant les églises grecques et latines de Constantinople étaient remplies de fidèles. Une procession générale fit le tour des murs. A la dernière heure, l'empereur trouvait enfin chez son peuple des senti-

ments dignes de son grand cœur. On s'unissait dans une seule pensée de résistance héroïque contre les ennemis de la croix.

Hélas! il était trop tard!

Trop tard,— mot historique, maintes fois décisif, — fut celui du tyran qui vouait à la servitude et au carnage la population de Constantinople.

Trop tard, fut aussi le mot du sage Jean Grant qui, considérant la ville comme déjà prise, s'était bien promis que ni lui ni sa fille Marthe ne tomberaient vivants au pouvoir des Turcs,

— Ce n'est point quelques pétards de plus ou de moins, dit-il, qui changeront rien aux destinées de l'empire. En conséquence, mes enfants, j'ai mis en réserve une petite provision d'ingrédients gréco-germaniques dont je vous recommande le bon emploi. Je ne lâcherai pied qu'à l'extrémité dernière, vous en êtes bien sûrs; mais vienne le sauve-qui-peut, faisons-nous salamandres pour nous sauver, s'il est possible. Je vous donne pour point de ralliement ma pauvre maison, ruelle de Prasia, entre le puits et la colonnette; et, en attendant, faisons notre devoir!

Ce discours s'adressait à Marthe, à Flectanella, au capitaine Catanio, qui nécessairement devait être à son bord pendant le grand assaut, à Barile et à Scala, qui, par compensation, devaient cette fois combattre en terre ferme.

Il fut enjoint à Marthe de revêtir une armure spécialement préparée pour elle par son père. Barile et Scala furent, en outre, chargés d'être ses gardes du corps.

X

LES TROIS ASSAUTS

Une trêve, unique peut-être dans les fastes des siéges et des batailles, avait été engendrée par les deux insurrections qui se contre-balancèrent.

Fait non moins remarquable, le rétablissement de l'ordre produisit de part et d'autre un enthousiasme égal.

Ceux-ci, par lassitude et découragement se révoltaient pour lever le siége ; ceux-là, au comble des maux, voulaient à tout prix se rendre.

Tout à coup, aux cris d'*Allah!* et du prophète Mahomet, les uns n'aspirent qu'à donner l'assaut ; au chant des cantiques, au cri pieux de *Kyrie eleison*, les autres jurent de combattre jusqu'au dernier soupir.

Une frénésie furieuse s'est emparée de l'armée otto-

mane. Les derviches dansent et hurlent en promettant la victoire ; ils citaient la tradition arabe et les textes sacrés:

— « Avez-vous entendu parler d'une ville dont un côté regarde la terre et les deux autres la mer? » avait, disaient-ils, demandé à ses disciples le prophète Mahomet. — « Oui, envoyé de Dieu. » — « La dernière heure ne viendra point sans que cette ville ait été conquise par les fils d'Ishak. En s'approchant de ses remparts, ils ne combattront pas avec leurs armes, mais avec ces seules paroles : *Il n'y a d'autre Dieu que Dieu, et Dieu est grand!* Alors un des côtés qui regarde la mer s'écroulera, le second tombera ensuite, enfin les remparts du continent tomberont aussi, et les vainqueurs y feront leur entrée. »

— Le grand prophète, répétaient les derviches, avait dit encore :

« Ils prendront Constantinople. Le meilleur prince est celui qui en fera la conquête. La meilleure armée sera la sienne. »

Le sultan, qui avait fait distribuer des bourses d'or aux prétendus inspirés pour qu'ils annonçassent un triomphe facile, faisait ainsi la part de l'exaltation vertigineuse de ses troupes ; mais, sceptique comme il l'était, il ne s'attendait guère à voir les murs s'écrouler tout seuls. Il comptait davantage sur ses gros canons, sur ses quatorze batteries de siége et sur l'artillerie de sa flotte. Le feu s'ouvrit donc, et ne discontinua pas durant plus de trente heures.

Le fanatisme musulman, la promesse de pillage, la terreur qu'inspire Mahomet II sont les mobiles des assiégeants.

Une énergique résignation soutient les assiégés. L'union dans la prière, le légitime sentiment de la conservation, l'horreur de la servitude et des maux que l'ennemi leur réserve, le noble exemple de Constantin qui, comme le bon pasteur, n'abandonne pas son troupeau et veut périr pour lui, transforment en vertu guerrière le désespoir des habitants de Constantinople. La place jusqu'alors n'avait guère été défendue que par dix mille soldats, dont cinq mille seulement étaient Grecs. A cette heure, les moines schismatiques eux-mêmes ordonnent aux fidèles d'aller combattre. Le clergé grec n'hésite plus à louer l'héroïsme de l'empereur. Tous les hommes sortent de leur coupable inaction : les vieillards, les enfants et jusqu'aux femmes, prennent les armes.

Le lugubre *Kyrie eleison* est devenu un appel martial. Les saints cantiques sont des chants de guerre ; les églises, des arsenaux. Avec une soumission inespérée, les habitants se rangent sous les ordres des officiers de la garnison. A la voix de l'Empereur qu'on vénère et qu'on bénit désormais, on entasse des projectiles sur les murs. Les poutres, les meubles, les ustensiles de tous genres y sont amassés. Les pavés, les moellons, des pans entiers de murs, des colonnes, des margelles de puits, des barres de fer, des meules, des sacs de terre, des tonneaux de sable, sont incessamment apportés de l'intérieur de la ville sur les remparts des trois enceintes.

— Eh ! eh ! dit Jean Grant, ceci n'est vraiment pas trop mal. Visitons nos catapultes et nos balistes. La poudre et le feu grégeois sont rares ; les Turcs ont

presque à l'abri de la brûlure ; mais si nous faisions pleuvoir nos maisons sur eux, ils pourraient bien ne pas se relever.

Le mot fait fortune.

— Pluie de maisons ! disent les Grecs.

Et ils démolissent leurs demeures pour défendre leur cité.

L'artillerie des Ottomans a de toutes parts ouvert des brèches si larges, qu'elles sont irréparables.

— Sire, dit Jean Grant à l'empereur, le savant Archimède nous enseigne la puissance des plans inclinés et des leviers ; voici le cas de mettre ces leçons à profit. Il faut que chacune de ces brèches devienne une pente sur laquelle, avec des anspects, nous ferons rouler des charrois de décombres : cascades de pierres ! grêle de rochers ! cataractes de marbres, de colonnes et de statues ! Je prie Votre Majesté de faire annoncer à son de trompe que tous les ustensiles de plomb et tous les tuyaux de fonte ou de bronze doivent être apportés dans les tours avec les fagots de bois trop vermoulus pour servir de projectiles.

Jean le Long, Démétrius Cantacuzène, François Tolmète, Jean de Dalmatie et le prince Théophile, du côté de la terre, organisaient la défense, conformément aux vues de Jean Grant et aux ordres de l'empereur qui visitait incessamment les divers postes.

Le duc Notaras, habilement secondé par de braves officiers vénitiens, commandait sur les remparts de mer, dont la défense fut assez facile, car le vent contrariait les manœuvres des Turcs. Il commandait aussi sur ceux du port profondément entamés par le feu

de la flotte de la Côte-d'Or et par les batteries du pacha Saghanos.

Galata, défendue par ce corps de Génois qu'on avait si injustement accusé de trahison, tenait bon avec une inébranlable fermeté.

Calchondyle, avec ses quatorze bâtiments, gardait d'un côté l'estacade, de l'autre la chaîne. Bien que pris entre deux feux, il restait absolument maître des communications. A la vérité, sa petite armée navale, que Jean Grant regardait à bon droit comme la réserve la plus importante, avait été favorisée par le vieil ingénieur. Elle était si abondamment pourvue de projectiles et même de feu grégeois, qu'elle conserva le dessus jusqu'à la fin. Du reste, elle était protégée contre la flotte du dehors par la citadelle et par les batteries de la mer de Galata; contre la flotte du dedans, par d'autres batteries auxquelles Jean Grant avait donné des épaulements de terre molle et où il avait braqué ses meilleurs canons.

Catanio, qui occupait avec la *Santa-Fé* le premier rang auprès de la porte du marché aux Poissons, foudroya successivement trois aventureux vaisseaux turcs qui, désemparés de leurs rames, s'échouèrent sous la citadelle. Les troupes de Calchondyle vont les attaquer. Là, les Français et les Espagnols font merveilles. On s'empare des canons et des poudres, on improvise sur l'estacade une batterie nouvelle qui tient de plus en plus en respect les forces de l'ennemi. Des prisonniers, on fait plusieurs équipages de rameurs qu'enchaînèrent à leurs bancs les esclaves chrétiens qui, tout à l'heure, ramaient à leurs bords.

Enfin, les mâts, les pièces de charpente et jusqu'aux quilles des vaisseaux naufragés, tout est hissé au haut des murailles pour servir de projectiles.

Flectanella, qui semblait se multiplier, prit part avec ses limiers de Morée à ces travaux dont Jean Grant s'applaudissait. Par les ordres du vieil ingénieur, les débris des carcasses étaient charriés au-dessus de la porte du Marché aux Farines et prêts à être lancés par des catapultes gigantesques.

— Ma chère enfant, disait-il à Marthe, j'ai toujours aimé les bonnes plaisanteries. Écraser des galères turques avec des charpentes de vaisseaux turcs sera véritablement très-drôle. Car, au premier moment, une division de galères ne peut manquer de se diriger contre l'estacade ; aussitôt, on fera jouer la mécanique, et tant pis pour ceux qui seront dessous, puisqu'ils descendront plus bas encore sous le poids de ces ci-devant carènes ottomanes.

Quand se réalisèrent les infaillibles prévisions de Jean Grant, il était fort loin de là devant les fourneaux de la tour des Awares. Marthe manœuvrait le soufflet de forge qui avivait le feu. Par dix tuyaux en éventail, le plomb fondu ruisselait.

Il y avait là des vieillards incapables de tirer l'épée, des femmes, des jeunes filles, des enfants.

— Mes bons amis, leur disait Jean Grant, vous voyez que cela n'est pas difficile. Vous, mes petits Hellènes, jetez le plomb dans les cuves ; vous, les anciens, remplacez nos soldats, dirigez-moi ces tuyaux avec calme, avec méthode ; ne gaspillons rien, surtout : ce plomb vaut son poids d'or. Arrêtez-vous dès

que les ennemis reculeront. Vous, jeunes filles, du bois dans le feu, fort et ferme. Belle dame, veuillez faire jouer le soufflet. Barile, Scala, ma fille Marthe et moi, nous avons affaire ailleurs.

Ces épisodes, et mille autres semblables, devaient nécessairement passer inaperçus.

A trois heures du matin, le 29 mai 1453, Mahomet II étant monté sur son cheval blanc Abig aux jarrets d'acier, les tambours, les trompettes et les cymbales donnèrent le signal sur toute la ligne. Trois cent mille hommes poussèrent à la fois le cri d'*Allah!* Les Grecs de Constantinople répondirent par *Kyrie eleison !*

— *Amen!* murmura l'empereur.

Il était alors dans son palais. Sa garde crétoise l'attendait sur la place. Un écuyer tenait prêt son cheval de guerre. La famille rassemblée autour de lui s'agenouilla en pleurant.

Au spectacle de cette douleur, Constantin lui-même ne put retenir quelques larmes. Puis, ouvrant les bras, il pressa contre son cœur ses frères, ses sœurs, leurs enfants et ses domestiques les plus dévoués.

Le palais retentit de gémissements, de sanglots et d'adieux funèbres. Princes et guerriers, tous les hommes s'embrassèrent comme s'ils marchaient à une mort inévitable. Ils se demandaient les uns aux autres pardon de leurs torts réciproques, et, la main dans la main, se juraient de combattre jusqu'au dernier soupir.

L'empereur mit fin à cette scène déchirante en

montant à cheval et prit le chemin de Sainte-Sophie où officiait le pieux patriarche Grégoire Protosyncelle. Il reçut la sainte communion, fit bénir ses armes, baisa humblement la croix, et, après une courte prosternation, se releva le front serein.

— Le Seigneur soit avec vous, mon fils! dit le patriarche.

— Et avec votre esprit! répondit Constantin.

Les fidèles entonnaient le *Kyrie eleison.*

Sur le seuil de l'église, un aide de camp ayant annoncé à l'empereur que le sultan marchait vers la courtine située entre la porte d'Andrinople et la porte Kaligaria, il s'y rendit en toute hâte. — L'action n'était pas encore engagée.

Jean le Long conférait avec Jean Grant, qu'accompagnaient toujours sa fille Marthe, Barile et Scala.

— Général, disait l'ingénieur, nous pouvons déjeuner tranquillement. Ce premier assaut ne sera qu'une bagatelle. Mahomet commencera par n'envoyer contre nous que le rebut de son armée, chair à combler les douves. Ne nous exténuons pas de notre côté ; il suffit de quelques chariots chargés de pierres pour nous débarrasser de tels goujats.

L'empereur entendant ces paroles sourit; puis, détachant son collier d'or magnifiquement enrichi de pierres précieuses, il l'offrit à Marthe :

— Je ne puis, dit-il, faire ce présent à la fille d'un serviteur plus fidèle, plus brave et plus habile que ne l'est votre père.

Marthe balbutia, rougit et suspendit le collier sur sa poitrine.

— Doucement! fillette, s'écria Jean Grant, nous ne sommes ici au bal ni à la noce, quoique les Turcs viennent recevoir de fières leçons de danse. Cachez-moi cela sous votre cuirasse, et buvez chaud. L'air est frais, ce matin.

L'empereur, se tournant vers Jean le Long, venait de lui dire :

— Je n'ai oublié aucun de mes braves. Vous trouverez dans votre maison de Galata le témoignage de mon impérissable gratitude.

— Sire, répondit Jean le Long, que Dieu daigne conserver l'empire à votre auguste personne, je serai assez récompensé.

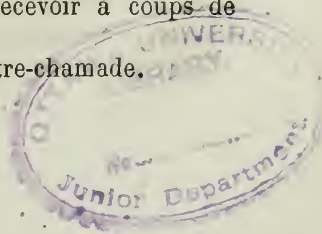
Flectanella parut.

— Mon enfant, lui dit l'empereur, je vous attendais pour vous offrir ces bracelets, qu'un jour, s'il plaît au ciel, vous donnerez à votre fiancée.

Le regard paternel de Constantin s'arrêta sur Marthe intimidée. Flectanella pliait le genou et baisait la main de l'empereur. Deux larmes brûlantes y tombèrent. Étaient-ce des larmes de reconnaissance ou de douleur? Qui l'a jamais su.

— Déjeunons, mes amis, disait Jean Grant; nous ne savons trop à quelle heure nous dînerons!... Tambour, verse à boire !... A votre santé, Sire! Trinquons et vivement!.... Mais il est temps d'ôter la nappe! Nos coquins s'approchent, bien qu'à contre-cœur. Remarquez que les janissaires les poussent à coups de bâton, allons les recevoir à coups de pierre!...

Jean le Long fit sonner la contre-chamade.



Les enfants perdus de l'armée turque n'étaient plus qu'à petite portée de flèche.

Comme l'avait excellemment fait remarquer l'ingénieur, Mahomet envoya d'abord à l'assaut ses plus mauvaises troupes, « se souciant peu, a écrit un historien, qu'elles fussent taillées en pièces, pourvu qu'elles vinssent à bout de fatiguer les assiégés, d'épuiser leurs ressources et d'émousser leurs lances. » Les lances des Grecs ne s'émoussèrent pas. Leurs troupes ne se fatiguèrent point trop, grâce à la bonne ordonnance de la défensive.

Les charretiers, portefaix, terrassiers, maçons et généralement tous gens du peuple, s'étaient mis aux ordres de l'armée. Jean Grant les avait échelonnés par groupes sur toute l'enceinte extérieure. Sous leurs boucliers, formant tortue, s'avançaient les infortunés soldats que les janissaires faisaient marcher à coups de bâton et de sabre.

En parlant de ces troupes sacrifiées, l'ingénieur les traita de chair à combler les douves, le sultan en faisait le même cas. Il prévoyait que leurs cadavres, entassés au pied des murs, serviraient de gradins pour atteindre moins difficilement à la hauteur des parapets. — Il en fut ainsi.

La tortue s'affaissa écrasée sous les poutres et les quartiers de rochers. Les fossés s'emplirent de débris humains, de décombres sanglants, chaos hideux ! à glacer d'horreur.

Du côté du port, des chaloupes entières, pleines de soldats, sombraient sous les blocs de marbre et les charpentes ferrées. Les catapultes lançaient des co-

lonnes, des meules, des enclumes, des toitures. — L'une des cloches de Sainte-Sophie, posée sur un affût, glissa par une pente à pic avec une vitesse telle que deux cents hommes furent écrasés.

Au lever du soleil eut lieu la deuxième attaque soutenue par plusieurs décharges de toute l'artillerie de terre et de mer.

— L'affaire devient sérieuse ! dit Jean Grant, qui, seulement alors, fit mettre le feu sous ses fourneaux.

Mahomet excitant Abig, parcourait les rangs. Le cimeterre au poing, il menaçait quiconque oserait reculer ; il promettait des récompenses magnifiques aux braves qui, les premiers, arboreraient le croissant sur les murailles. Les pachas et les aghas répétaient ses paroles et transportaient ses ordres.

Le second assaut dura deux heures consécutives.

Les Grecs se défendirent avec une habileté magique. Les plus formidables coups de théâtre se succédaient. Le plomb fondu coulait à flots. Cent fois les Turcs parvinrent à la hauteur des parapets; cent fois, l'enceinte s'éboulant sous leurs pas, il sembla qu'un génie fatal faisait trembler la terre pour les engloutir.

Le moment était venu où Jean Grant jugeait bon de saper les premiers retranchements. A défaut de feu grégeois, il se défendait par la pioche, la pelle et les anspects.

On vit un corps de cavalerie qui s'élançait par la brèche du Cirque disparaître comme dans une fondrière. Deux mille chevaux perdirent pied en même temps. L'effet de cette catastrophe fut tel, que les Ottomans s'enfuirent épouvantés.

Jean Grant en profite pour faire tirer le canon. Les balistes, tuyaux et syphons, sont simultanément mis en jeu. On cesse de ménager les munitions.

Si les murailles extérieures s'écroulaient, ce n'était certes point par la vertu des versets du Koran. Au lieu de livrer passage aux assaillants, elles marchaient à leur rencontre. Mues par un pouvoir étrange, elles se transformaient en trappes, en oubliettes, en gouffres dévorants.

— Les chiens de chrétiens avaient fait pacte avec le diable! Allah et ses quatre mille prophètes ne valaient pas un coup de balai.

Le sultan blasphémait à faire frémir en sabrant ses propres soldats.

Les Grecs poussèrent des cris de triomphe.

Prêtres et laïques entonnaient le *Te Deum.* Les femmes se jetaient à genoux en remerciant la sainte Vierge, mère de Dieu.

Il y eut là un moment de joie sereine, de calme pieux, d'espoir divin, de célestes illusions.

— Les Turcs sont en pleine déroute, mon père, disait Marthe; vous avez sauvé la ville.

— Dieu t'entende! répondit Jean Grant d'un ton rude.

Et, apostrophant ses ouvriers :

— Travaillons toujours, camarades, criait-il. Des herses, des palissades, des chevaux de frise; plantez-moi des piques par le manche sur tous ces talus. Déblayons, creusons, chargeons les chariots! Hé! là-haut, les femmes! du plomb, du fer, des pierres, toujours!... Flectanella, mon enfant, dépêche tes braves dans toutes les directions; qu'ils adjurent en mon nom

le peuple et les étrangers de redoubler d'ardeur. Gare à la troisième crise ! Le Mahomet ne se tient pas pour battu. Attention.

L'empereur Constantin ne recevait que d'heureuses nouvelles.

Du côté de la mer, rien de grave ; la flotte, craignant le naufrage, se tenait loin et n'avait fait que des brèches insignifiantes. Du côté du port, tous les assauts avaient été repoussés avec un succès tel, que l'escadre de la Corne-d'Or se bornait à canonner sans tenter aucun nouveau débarquement. L'amiral Notaras se vantait d'être un second dieu Mars. Calchondyle, plus modeste, faisait annoncer que la flotte grecque et les batteries qui la protégeaient avaient déblayé complétement d'un côté les abords de l'estacade, de l'autre, le chemin de la mer.

Le pacha Saghanos, renonçant à l'attaque de Galata, passait le pont de bateaux avec son corps d'armée.

— Prenons-y garde, Sire, dit Jean le Long, ces troupes sont la réserve du sultan. Une troisième attaque est imminente.

Se lançant au galop entre la deuxième et la troisième enceinte, l'empereur faisait agiter le Labarum en signe de salut.

— *In hoc signo vinces !* avait été la devise sacrée du premier Constantin.

— Par ce signe nous serons délivrés ! disait au peuple le dernier de ses successeurs ! Courage ! s'écriait-il encore, tenons ferme ! Travaillez, combattez et priez ! Le Seigneur prend pitié de nous !

Il franchit ainsi, en peu d'instants, la lieue et

demie qui sépare les postes de Kaligaria et de l'Amphithéâtre du château des Sept-Tours et de la mer.

Cependant les janissaires se formaient en colonnes serrées. Le pacha Saghanos, prenant les fuyards à revers, les ramenait au combat. L'ordre se rétablissait sur toute la ligne. Les troupes étaient encore échauffées. Il ne fut pas trop difficile de leur rendre toute leur fanatique ardeur. Des vivres et des boissons fermentées furent distribués dans les rangs aux cris d'Allah! poussés par les derviches et répétés par les troupes encore fraîches. Celles-ci, jusque-là couvertes par les ondulations du terrain, s'ébranlaient en traînant de nouvelles machines de guerre.

— La première enceinte est abandonnée par les chrétiens, disaient les officiers; nous allons combattre de plain-pied; en avant! en avant!

— Les Grecs, aux abois, manquent de munitions; ne vous laissez pas tromper par leurs cris de victoire, ce sont des cris de détresse!

— Ils mentent! ils tremblent; soldats de l'Islam, courons à la conquête du ciel!

Le sultan venait de dire à ses principaux pachas :

— J'ai juré d'emporter la place ou de périr, je jure que vous périrez tous si la place n'est pas emportée.

Exhortations religieuses et militaires, menaces, promesses, blasphèmes, hurlements, se confondent. L'artillerie tonne; les tambours, les timbales, les clairons, donnent le signal du troisième assaut. Les Ottomans se ruent sur les brèches avec une impétuosité furieuse.

Les Grecs, repliés sur leur seconde enceinte, redoublèrent d'énergie. Si l'attaque est frénétique, la défense est sublime. L'élan des Turcs tient du délire. En un instant rapide comme l'éclair, les amas de décombres, les escarpements ensanglantés de la première enceinte, sont envahis. Il s'agit maintenant de lancer les ponts volants, de dresser les échelles, d'accrocher les corbeaux.

Les Grecs ne faiblissent pas. François Comnène, si justement surnommé *Tolmète*, oppose une résistance invincible. Le bastion qu'il défend se couvre de morts. Là, une cohorte d'amazones grecques se jette sur les échelles aux cris de *Kyrie eleison*. Les assiégeants sabrent et poignardent; les héroïnes les prennent à la gorge. Les crampons cèdent : tout tombe à la renverse avec fracas.

Démétrius Cantacuzène et Jean de Dalmatie soutiennent de même les efforts insensés des bataillons qui se brisent comme des vagues de sang contre les remparts dont ils gardent les abords. La marée montante grossit, mais le reflux suivra le flux : c'est une hécatombe, une boucherie, un carnage indescriptible.

Protégée par un corps de dix mille assiégeants, une immense machine s'abaissa entre les deux tours de la courtine d'Andrinople. On voit tomber en travers du fossé un large pont de fer auquel appendent cent échelles d'une solidité à toute épreuve. Jean le Long a vu de loin s'avancer l'engin colossal. Les limiers de Morée sont prêts. Flectanella se précipite à l'encontre de la cavalerie qui fond par le pont de

fer. On se bat à l'arme blanche. Les chevaux écrasent les hommes, les hommes éventrent les chevaux. Des milliers de morts et de mourants comblent le fossé. Les échelles se chargent de soldats d'élite.

— Ce n'est pas ça du tout! crie Jean Grant. En arrière, en dedans, Flectanella! Vous vous faites tuer comme des nigauds! Rentrez donc! Barile, Scala, courez dire à votre capitaine de reculer au plus vite...

A la prière de l'ingénieur, Jean le Long fait sonner la retraite. Flectanella comprend enfin; son cor d'ivoire rallie à lui tous ses vétérans :

— A reculons, amis! à reculons! face aux Turcs!...

— Enfin! murmura Jean Grant. Attention, maintenant, ma fille! Tu vas voir la dégringolade.

Sur ces mots, il fait un signe à ses terrassiers. Les deux tours et cinquante toises de murailles s'écroulent. Sous le poids de vingt chariots chargés de pierres de taille, le pont de fer s'affaisse avec les escadrons qui le couvrent. Les échelles tombent broyées sous les pans de murs. Dix mille guerriers sont enterrés vivants. Leurs hurlements de rage et d'agonie glacent d'effroi jusqu'aux janissaires.

Mahomet seul ne frémit que de fureur. Ses rugissements sont plus effrayants encore que les râles de ces dix mille victimes et que les tremblements de terre dont Jean Grant est l'auteur.

Les janissaires s'élancent sur la brèche dévorante qui, vingt fois ouverte et vingt fois refermée, n'est plus qu'un sol mouvant de corps humains tordus par

l'agonie. Sur cette chair palpitante, on étend des planches; la troupe indomptée s'avance la lance en arrêt.

— Et n'avoir plus de plomb! plus de feu grégeois! dit à voix basse Jean Grant à bout de ressources. J'en ai écrasé vingt mille, en voici vingt mille autres.

Il était environ dix heures du matin. Durant sept heures consécutives, les défenseurs de Constantinople étaient parvenus à résister à leurs innombrables ennemis. Mais, les artifices manquant, la dernière lutte ne pouvait plus être qu'une lutte corps à corps.

On serre les rangs, on combat avec l'acharnement du désespoir. Les janissaires sont tenus en échec.

—Courage! ce sont les derniers! crie Jean le Long, drapeau vivant des siens, mais aussi point de mire des plus vaillants ennemis.

Sa haute stature le désigne à la vengeance des janissaires témoins de ses exploits formidables. Avec une hache à deux tranchants, il frappe, il fauche, il extermine. Enfin, sa cuirasse est brisée, une lance perce sa poitrine, un cimeterre lui ouvre le corps. Il tombe sous dix blessures mortelles.

— *Kyrie eleison!* murmure-t-il.

Deux serviteurs dévoués l'emportent. Les soldats qu'animaient ses exemples et sa voix martiale, ne le voyant plus, ne l'entendant plus, reculent et faiblissent. L'alarme se répand sur les murs.

Constantin accourt, il offre à Jean le Long son propre cheval.

— Sire, répond le général mourant, ne voyez-vous pas mes entrailles qui sortent de mon corps? J'ai perdu mes forces... je m'en vais!..

Cette scène est interprétée avec l'ingratitude de la peur. Les Grecs osent dire, — et leurs historiens l'ont consigné dans leurs récits, — que le brave Jean le Long, de la race des Giustiniani, abandonne lâchement son poste, et qu'à la vue de son sang il a perdu tout son courage. On ajoute qu'il s'est retiré sans mettre personne à sa place.

Flectanella y était sonnant du cor. A Goliath succédait David. Les limiers de Morée, reprenant l'offensive, refoulent les janissaires. Malheureusement, tandis que le désordre est noblement réparé sur la brèche où a succombé le général, une terreur panique s'empare des Grecs chargés des bastions qui avoisinent les Sept-Tours.

Ce point est le plus fort, le moins difficile à défendre; les Turcs ne le menacent que pour faire diversion. Mais Ali-Pacha vient de recevoir avis, par un nageur expédié de la flotte d'observation, que les murs du côté de la mer sont à peine gardés. En même temps, il s'aperçoit du trouble des Grecs, fait donner un assaut de front en criant : « Victoire! » et détache en flanc une troupe d'alertes montagnards qui, se glissant au ras des remparts de mer, devront, s'il est possible, pénétrer par surprise sur les hauteurs du midi.

Cette ruse réussit à la faveur de la panique. Le château des Sept-Tours, pris à revers par les montagnards, est emporté d'assaut.

L'empereur Constantin reçoit la fatale nouvelle que les troupes d'Ali-Pacha se précipitent dans la ville. Les Grecs sont en déroute complète. La place est perdue ; le torrent envahit tout : c'en est fait, Mahomet est vainqueur !

Mais il reste à mourir.

Démétrius Cantacuzène et la garde crétoise défendent encore avec héroïsme la porte Saint-Romain.

Constantin, François Tolmète, Jean de Dalmatie et le prince Théophile, se retrouvent à ce dernier poste d'honneur.

On n'y combat plus pour vaincre, mais pour périr glorieusement. On n'a plus d'autre espoir que d'échapper par une belle mort à l'esclavage et au supplice.

L'empereur aperçoit Flectanella qui, avec ses limiers de Morée, a reconquis la position où Jean le Long vient d'être criblé.

— Allez dire à cet enfant qu'il en a fait assez pour notre service. Le chemin du port est libre encore. Ordonnez-lui de protéger la retraite de Jean Grant et de sa fille... Et en avant ! seigneurs, en avant !...

Déjà Barile et Scala conjuraient leur jeune capitaine de ne point s'opiniâtrer sur la courtine.

— Oui, murmura d'un ton amer Paola Flectanella, mon rôle à moi n'est pas tout à fait fini !... J'obéirai donc à l'empereur !

Il restait un canon chargé à mitraille et quelques boîtes d'artifices. Après leur explosion, quand les janissaires revinrent à la charge, les derniers limiers de Morée avaient abandonné les remparts.

Ils ne fuyaient pas, mais ils couraient. Ils couraient à la ruelle de Prasia, au lieu du rendez-vous, entre le puits et la colonnette. Jean Grant déménageait, une mèche allumée dans la main.

Quelques matelots de la *Santa-Fé*, attelés à une charrette, n'attendaient plus que l'ordre de partir quand Flectanella parut.

— En route ! dit Jean Grant. Mais les Turcs nous poursuivent... Très-bien !... c'était prévu !... Je leur dois mes adieux !...

XI

LA DERNIÈRE HEURE

Kyrie, eleison!

Constantinople prise d'assaut poussait son dernier cri d'agonie, lugubre clameur, lamentable gémissement d'un empire détruit après onze siècles d'existence[1].

Une soldatesque ivre de rage massacrait et pillait.

L'empereur et ses braves furent enveloppés par des nuées d'ennemis. La garde crétoise, réduite à une poignée de soldats fidèles, ne céda point.

Démétrius Cantacuzène, voyant venir Constantin, cria : « Vive l'empereur ! » Soixante ou quatre-vingts

[1] Exactement 1123 ans après la translation de l'empire à Constantinople par Constantin le Grand.

blessés répétèrent ensemble : « Vive l'empereur ! » et périrent égorgés.

Quatre guerriers à cheval combattent encore.

Jean de Dalmatie, François Tolmète, le prince Théophile, rivalisent de dévouement. Pourquoi ne cessent-ils de sauver la vie de celui qui veut la mort ? Ils parent tous les coups destinés à leur illustre maître ; ils négligent de se couvrir eux-mêmes.

Un cimeterre fend la tête du prince dont le bouclier garantissait l'empereur.

Une lance perce le cœur de l'Achille des Byzantins ; mais, avant de mourir, il a porté le coup mortel au capitaine des assaillants, pacha terrible qui succombe percé au cœur par sa lance.

Jean de Dalmatie se fait tuer en criant : « Vive la croix ! » La hache d'armes qui l'atteint ne menaçait plus l'empereur, car, d'un dernier coup de poignard, le chevalier a frappé son bourreau.

Seul Constantin est debout.

Son coursier s'abat. Son sang coule à flots, ses forces s'épuisent. Il chancelle ; ses yeux se voilent. Il n'a plus de compagnons et risque d'être pris. Il tomberait ainsi an pouvoir de Mahomet.

— Mon Dieu ! murmura-t-il, ne se trouvera-t-il pas un chrétien pour m'ôter le peu de vie qui me reste !

Par un effort suprême, il enfonce ses deux éperons dans les flancs de son cheval qui se relève, se cabre et va expirer au plus épais des escadrons ennemis.

D'obscurs soldats frappent l'empereur sans le reconnaître ; il échappera donc à l'ignominie du supplice.

— Dieu soit loué ! dit-il.

Et la cavalerie, lancée au galop, foule aux pieds ses nobles restes.

L'empereur est mort.

Le sultan entre en vainqueur dans Constantinople.

Il se dirige vers la basilique de Sainte-Sophie, où s'est réfugiée une multitude éperdue de femmes, d'enfants, de prêtres, de vieillards.

En vérité, si Mahomet eût pris ce chemin quelques minutes plus tôt, il aurait couru grands risques de ne point jouir de sa victoire ; car, dans la ruelle Prasia, Jean Grant venait d'utiliser à son gré ses petites économies domestiques de sacs verts et de feu grégeois.

Une bande de pillards accourait. Dix pétards fulminants les renversent.

L'explosion attire un peloton de spahis. De derrière la colonnette partent des fusées d'huile enflammée qui s'attachent à leurs vêtements et aux crins de leurs coursiers. Fantômes de feu, les misérables se débattent en hurlant, fuient, bondissent, s'écrasent et périssent pêle-mêle dans les tortures de l'enfer.

Jean Grant lui-même a l'air d'un démon. Sa ceinture, son baudrier, sont des serpentins d'où sort un jet continu d'artifices incendiaires. Son casque a pour aigrette une lance à feu qui transperce les assaillants.

— Je m'étais promis d'être salamandre ! Déménageons avec calme; emmenez la charrette ; marchez, camarades, je vous rejoins.

D'autres bandes de pillards ont le malheur de s'aventurer dans la ruelle.

— A ton tour, Marthe ! commande l'ingénieur.

La jeune fille jette une torche dans le puits, qui vomit aussitôt des langues embrasées. L'incendie s'allume. Des ruisseaux de lave coulent par toutes les rigoles. Les gargouilles font pleuvoir du feu sur les Turcs.

— Mais pillez ! pillez donc ma case ! crie avec une héroïque fierté le vieil artificier qui bat en retraite.

Sa maison saute enfin, les derniers sacs de cuir vert éclatent. La ruelle Prasia est une barricade volcanique dont l'ennemi n'ose approcher.

Mahomet avait défendu, sous peine de mort, de mettre le feu nulle part ; il comptait sans Jeant Grant.

— Mes enfants, disait ce dernier à Marthe et à Flectanella, si les Grecs suivaient notre exemple, dans une heure, il n'y aurait pas plus de Turcs que de Constantinople. Le sultan trouverait ici son bûcher funèbre, le monde serait délivré d'un monstre, et la ruine de l'empire d'Orient serait celle des Ottomans qui menacent toute la chrétienté.

— Le feu donc, le feu partout ! s'écrie Flectanella. Trente limiers sont encore à ses ordres ; il va leur mettre la torche en main ; il embouche son cor d'ivoire. Jean Grant et Marthe le retiennent.

— Mon enfant, dit l'ingénieur, ce n'est pas avec ta poignée d'hommes qu'il est possible de réussir. Ne sacrifie donc pas ces braves gens. Viens avec eux à bord de la *Santa-Fé*.

— Ma sœur, murmure Marthe, viens défendre le navire de Catanio.

Flectanella hésitait à descendre dans la chaloupe. Marthe pénètre ses sombres desseins, fait un signe

à Barile et Scala qui la comprennent, et entraînent de vive force leur jeune officier. Il cède. On pousse. On accoste la galère génoise à l'instant où, lâchées par les Turcs et brisées par les Grecs, les chaînes de l'avant-port s'ouvrent devant les deux flottes.

Celle des Ottomans tente de forcer l'entrée, celle des Grecs tente de sortir. La lutte est engagée entre Galata et la citadelle. Les navires s'abordent, se heurtent, se coulent, craquent et sombrent accrochés les uns aux autres.

Iago, Balaneri, Novarra, combattent en désespérés. Calchondyle périra glorieusement en entraînant avec lui trois magnifiques vaisseaux turcs. Le capitaine du navire français, — héros dont l'histoire a omis le nom, — met le feu à ses poudres et périt vengé par la ruine de vingt felouques acharnées sur ses flancs.

— J'aurais eu tort de rester à terre, murmure Flectanella qui a vu Catanio accueillir avec des transports de joie le brave Jean Grant et sa fille.

— Frère, lui dit le marin génois, soyez le bienvenu.

— Ami, à vous la mer, le retour dans la patrie, l'avenir, le bonheur! répond Flectanella qui se précipite vers la proue à la tête de ses derniers limiers de Morée.

— Veillez sur Marthe, commanda-t-il à Barile et à Scala.

— Elle nous ordonne de rester avec vous, disent les deux vétérans. Elle est à l'abri sous la cataphracte et bien gardée. Par pitié, capitaine, ne nous chassez plus! Grâce pour vos vieux serviteurs!

Flectanella leur prend les mains.

— Vous le voulez ? dit-il.

— Nous le voulons!

— Venez donc avec moi.

— Il va faire comme l'empereur, dit Barile à Scala.

— Eh bien! nous ferons comme lui!

Le cor d'ivoire sonnait.

— C'est le chant du cygne ! dit Scala.

— Non! répliqua Barile, c'est le rugissement du lion.

Jean Grant avait pris le poste de syphonator. Une galère turque s'avance ; il l'inonde de feu grégeois. On est abordé de tous côtés. Catanio et ses gens repoussent l'abordage par la flamme et le fer. Les rames battent les flots. *La Santa-Fé*, comme un sanglier qui s'est dégagé, à coups de boutoir, d'une meute altérée de son sang, vogue triomphante au milieu d'épaves fumantes.

Deux nouveaux vaisseaux turcs l'attaquent à la fois. L'un d'eux sera foudroyé par Jean Grant; mais l'autre a lancé ses grappins sur le pavimentum.

Flectanella, l'épée d'une main, la torche de l'autre, repousse les abordeurs; ses limiers le suivent à bord de l'ennemi. Barile et Scala coupent les grappins d'abordage.

La Santa-Fé a doublé la pointe de la citadelle.

Sur le pont du vaisseau turc, la valeureuse troupe de Flectanella est criblée. Catanio vire de bord. Il n'abandonnera pas les braves Vénitiens qui viennent de le sauver.

— Nous y sommes! dit Barile.

— Merci, capitaine ! ajouta Scala.

— Mourir avec vous, à la bonne heure !...

Une explosion épouvantable a lieu.

Le navire turc a sauté.

Jean Grant porte la main à son cœur.

— Je n'ai plus qu'une fille ! murmura-t-il avec amertume.

Et mettant le feu à son syphon, il fit reculer tous les vaisseaux qui osaient gouverner vers *La Santa-Fé*.

. . . .

Quand le soleil se coucha derrière l'île de Lemnos, la galère de Catanio naviguait sur les flots sereins. Elle longeait Ténédos et les rivages où fut Troie. Une brise favorable gonflait ses voiles.

Marthe pleurait sa sœur Paola.

XII

PREMIERS JOURS DES TEMPS MODERNES

Avec l'empire d'Orient finit le moyen âge et commencent les temps modernes. Sa chute est une des grandes dates de l'histoire : elle eut lieu la septième année du pontificat de Nicolas V, la trente-deuxième du règne de Charles VII, roi de France ; la trente-troisième de celui de Henri VI d'Angleterre, alors que de toutes parts s'ouvrait une ère nouvelle.

L'usage de la poudre à canon transformait l'art terrible de la guerre qui fait et défait ce qu'on nomme les civilisations. Le feu grégeois tomba en oubli. L'invention de l'imprimerie, les grandes navigations des Portugais, qui allaient reprendre, à l'extrême Orient, dans les Indes et les mers de la Chine, la lutte du christianisme contre la barbarie, le paganisme et l'Is-

lam ; les recherches des savants qui devaient bientôt amener la découverte du continent qu'on appela d'abord le Nouveau Monde et plus tard l'Amérique, tels sont les éléments principaux de l'immense mouvement de la Renaissance. Tandis que les Turcs détruisaient l'empire grec, la domination des Sarrasins en Espagne allait s'écrouler devant Grenade. Enfin, circonstance extrêmement remarquable, la prise de Constantinople rendit à l'Occident les sciences et les lettres, mille ans après qu'une autre irruption de barbares les avait, au contraire, chassées de l'Occident et confinées à Constantinople. A l'aspect des Turcs, les savants grecs se réfugièrent en Italie, où les Médicis les accueillirent avec un glorieux empressement. « Ce fut, ajoute Lesage, une séve affaiblie qui, reprenant une vigueur nouvelle sur un sol longtemps reposé, produisit presque aussitôt la plus riche végétation. »

Tels sont les décrets mystérieux de la Providence. Il en est des plus puissants empires comme du moindre brin d'herbe, et les révolutions violentes qui changent de siècle en siècle la face du monde, sont l'un des moyens qu'emploie la Sagesse Éternelle pour régénérer l'humanité.

Le sac de Constantinople par les Turcs est demeuré néanmoins dans la mémoire des peuples comme un épouvantable exemple d'atrocités monstrueuses.

« Alors, s'écrie un écrivain contemporain, fut accomplie cette parole du prophète Amos : « J'étendrai « ma vengeance sur les autels de Béthel, les cornes « de la table des sacrifices seront arrachées et jetées « par terre ; je renverserai le palais d'hiver et le palais

« d'été ; les habitations d'ivoire périront et une mul-
« titude d'autres seront détruites.

« Les cris éclateront dans toutes les places, et l'on
« n'entendra dire que : Malheur ! malheur !

« Otez-moi le bruit tumultueux de vos cantiques ;
« mes jugements fondront sur vous comme l'eau qui
« déborde, et ma justice comme un torrent impé-
« tueux.

« Vos fils et vos filles périront par l'épée ; l'ennemi
« partagera vos terres au cordeau ; vous mourrez
« parmi une nation impure, et Israël sera emmené
« captif hors de son pays. »

Les crimes commis par les vainqueurs, durant trois jours consécutifs de massacres, d'exécutions, de tortures, de pillages, de sacriléges et d'excès sans nom, font frémir d'horreur. On est saisi d'une incomparable pitié au récit des profanations, des débauches cruelles, des meurtres et des mutilations abominables dont les Ottomans se firent un jeu. Il y eut plus de quarante mille personnes tuées ; le sang humain coulait en ruisseaux par toutes les pentes ; le port, l'avant-port et la mer, jusqu'à plus d'une lieue, en furent rougis. Soixante mille jeunes gens des deux sexes, femmes ou enfants, furent chargés de chaînes et vendus comme esclaves.

Les églises où les malheureux habitants s'étaient réfugiés, loin d'être pour eux des lieux d'asile, furent violées avec une fureur cupide et une férocité sans bornes. Nulle part les pillards n'égorgèrent plus de victimes.

Mahomet, arrivé devant Sainte-Sophie, descendit

de cheval pour en prendre possession. La splendeur du monument excita son enthousiasme; aussi, voyant un soldat qui arrachait les dalles du parvis, il le frappa de mort, en s'écriant :

— Ce n'est que le butin que je vous ai abandonné, mais les édifices m'appartiennent.

En entrant dans le palais des empereurs grecs, Mahomet récita ce distique persan :

— L'araignée ourdira sa toile dans le palais impérial, et la chouette fera entendre son chant nocturne sur les tours d'Éfrasiab.

La victoire n'avait pas apaisé le ressentiment du sultan contre les Grecs, dont la longue défense lui avait coûté si cher. Il fit périr tous les princes de la famille impériale, et, pour mettre le comble à sa vengeance, ordonna de rechercher le corps de Constantin. Les blessures que le valeureux empereur avait reçues au visage le rendaient méconnaissable; les aigles d'or brodées sur sa chaussure de pourpre devaient trahir son rang. Mahomet put assouvir sa rage infâme; il fit trancher la tête du cadavre et voulut qu'elle fût exposée publiquement, les uns disent au haut de la colonne de l'Augustéon, les autres sur le piédestal de la statue équestre de Justinien. L'historien Ducas ajoute même que cette tête fut *desséchée* et portée comme un trophée menaçant aux princes des Perses, des Arabes et des Turcs d'Orient pour leur inspirer la crainte de résister aux armes de l'implacable vainqueur de Constantinople.

Non moins avide de trésors que ses forcenés pillards, le sultan, dédaignant les rançons, procédait par

la confiscation et la mort. Ce fut ainsi que le trop fameux duc Notaras, après être parvenu à se cacher, reçut enfin la peine de ses fautes envers l'infortuné Constantin Dracosès. Il avait dit maintes fois qu'il aimerait mieux voir dans Constantinople le turban des Turcs que le chapeau de Rome. Le sultan, sous menace de mort, l'obligea de sortir de sa retraite, se fit reconnaître pour son vainqueur et son souverain, et puis, avec une perfidie railleuse, le condamna au dernier supplice.

Notaras offrait ses trésors et faisait des serments de fidélité.

— Ces trésors m'appartiennent, répondit Mahomet ; tu n'as été qu'un traître envers ton empereur, tu serais traître envers moi ! Tu mourras !

Le lendemain, sur la grande place de la ville, Notaras et ses deux fils eurent la tête tranchée.

Gennadius devait être traité bien différemment.

Lorsque les plus impérieuses nécessités politiques contraignirent le sultan à tolérer le culte chrétien, lorsqu'il s'y résigna pour que sa future capitale ne devînt pas déserte et que son empire ne fût point dépeuplé, il s'estima heureux de rencontrer le schisme grec. Il en fit son levier pour lutter contre l'influence du pape et de l'Église romaine ; il jeta donc les yeux sur le plus zélé des schismatiques, le protégea et le combla d'honneurs.

Mais, avant d'en être amené là par des considérations de force majeure, Mahomet avait tout d'abord pris à tâche de profaner la splendide basilique, dont le premier aspect l'avait ébloui. Comme Julien l'Apostat,

le sultan lettré se reporta au polythéisme, se plut à jouer le rôle de grand prêtre Olympien, et immola sur l'autel un bélier à Apollon et à Bacchus. Ce fut, sans doute, le dernier sacrifice offert à des divinités fort oubliées, si ce n'est par les poëtes. La mythologie dut ainsi un triomphe éphémère au plus odieux des tyrans. On exhuma les apollonies et les bacchanales, les orgies impures du culte païen, les frénésies infernales et les sanglants mystères, avant de traîner dans la boue l'autel du Dieu de paix : prélude étrange à la dédicace du temple au prophète Mahomet et à sa transformation en mosquée, prélude non moins étrange à la nomination solennelle d'un nouveau patriarche.

Le pieux Grégoire Protosyncelle, fuyant à la fois les Musulmans et les schismatiques, s'était retiré à Rome. Mahomet II voulut que Gennadius lui succédât, et, comme faisaient les empereurs grecs, il lui donna solennellement l'investiture.

La cérémonie eut lieu dans la grande salle du palais impérial : le patriarche, conduit par l'un des vizirs, se prosterna devant le trône et reçut le bâton pastoral que Mahomet lui remit en prononçant ces paroles :

« La très-sainte Trinité, qui m'a donné l'empire, te fait, par l'autorité que je lui dois, archevêque de la nouvelle Rome et patriarche œcuménique. »

Cette parodie sacrilége, digne pendant du sacrifice à Bacchus et à Apollon, fut jouée avec une pompe tout orientale. Le sultan reconduisit jusqu'à la porte du palais le nouveau patriarche, qui monta sur un che-

val blanc richement caparaçonné ; les visirs, les pachas et les plus grands dignitaires, tous à pied, formaient le cortége qui l'accompagna jusqu'à l'église des Douze-Apôtres, désignée pour servir d'église patriarchale.

Plus tard, Gennadius obtint la permission de changer d'église, et alla demeurer dans celle de Notre-Dame. Ce fougueux schismatique, fréquemment désigné par les historiens sous le nom de Georges Scholarius, a été confondu avec un autre Georges Scholarius, dit aussi Gennadius, savant théologien qui, au concile de Florence, fut partisan zélé de l'union. La plus grande obscurité règne sur ce point ; toutefois d'éminents critiques, ayant distingué entre deux personnages d'opinions si opposées, il semble très-vraisemblable qu'il y eut deux Gennadius contemporains.

Quoi qu'il en soit, le schisme se perpétua sous la protection du sultan Mahomet, qui prenait les plus énergiques mesures pour repeupler Constantinople.

Cinq navires chrétiens, dit l'histoire, échappèrent au désastre. La *Santa-Fé* fut l'un d'eux.

Elle voguait poussée par une brise favorable, lorsque Jean Grant et sa fille Marthe trouvèrent parmi leurs effets un coffret scellé des armes de Flectanella. Il contenait les bracelets de l'empereur Constantin avec cette inscription : « *A la fiancée de Catanio,* » et un testament ainsi conçu :

« Tous les biens que je possède à Venise, à Candie et en Morée sont partagés en deux lots de même valeur. J'en lègue un à Marthe Grant, ma sœur bien-

aimée, l'autre au capitaine génois Catanio, dit Dardanelles, qui lui a par deux fois sauvé la vie.

« Quand ils seront fixés à Gênes, qu'ils aillent quelquefois au couvent de Notre-Dame-des-Rochers prier pour le repos de mon âme.

« A Jean Grant, qui m'a tenu lieu de père, je lègue mes vœux de bonheur. »

Faut-il peindre l'émotion profonde qui suivit la lecture de ces lignes? Catanio apprenait enfin le secret du jeune capitaine dont il avait noblement accepté l'amitié, mais qu'il ne cessa, jusqu'au dernier instant, de regarder comme un rival. Il comprit alors et sa mélancolie profonde et ses paroles mystérieusement douloureuses.

— Ma sœur Paola, disait Marthe, déplorait souvent la destinée bizarre qui fit d'elle un homme de guerre. Alors qu'on exaltait son courage, elle enviait mon sort. Elle n'avait pas, comme Jeanne d'Arc dont elle me parlait sans cesse, reçu d'en haut sa mission. Elle ne pouvait ni ne voulait reculer; mais sa témérité, son désespoir même s'expliquent, hélas! par le contraste de ses sentiments et de ses actions. Elle nous a tous servis, tous sauvés; elle a péri inconsolable, car elle ne souffrit jamais qu'on essayât de la consoler.

Le secret de Flectanella lui survécut. L'histoire ne parle que du jeune et beau capitaine au cor d'ivoire, qui excitait ses gens au combat *comme braves chiens de vénerie*; elle le peint sous des traits féminins, sans dire que ce fut une amazone guerrière. Quelques indiscrétions pourtant durent être commises; mais d'autres mystères enveloppèrent encore une vérité trop

obscure pour ne pas être reléguée dans le domaine des hypothèses romanesques.

Il faut ajouter maintenant qu'à bord du bateau pilote, qui introduisit la *Santa-Fé* dans le port de Gênes se trouvait un apprenti marinier avide des récits héroïques des compagnons de Catanio. Ce jeune homme, naguère étudiant à l'université de Pavie, avait une physionomie intelligente, ouverte, enthousiaste et d'une remarquable expression. Quand il eut tout écouté, il s'écria avec une énergie pour ainsi dire prophétique :

— *L'histoire moderne commence !*

Or, ce jeune marinier s'appelait Christophe Colomb.

Fils d'un simple cardeur de laine, Giacomo Colombo, il appartenait néanmoins à une famille de marins renommés. L'un de ceux-ci, Colombo le jeune commandait, sous pavillon génois, un vaillant corsaire ; un autre Colombo il Zio (l'oncle), avait été amiral au service du roi de France. Leur jeune parent devrait être un jour amiral de Castille et découvrir le Nouveau Monde.

ÉPILOGUE

LE COR D'IVOIRE

Depuis la chute du bas-empire des bruits singuliers coururent plusieurs fois en Italie sur le compte d'un valeureux aventurier vénitien du nom de Flectanella dit le Capitaine-au-cor-d'ivoire.

Ainsi, l'on raconta qu'à la tête d'une troupe invincible, il avait défendu Trébizonde, comme sept ans auparavant il défendait Constantinople. Mais on ajoutait que, l'empereur David Comnène s'étant rendu au sultan Mahomet, le Capitaine au cor d'ivoire s'était fait sauter avec le fort confié à sa garde.

En 1470, on parla de même des exploits d'un Flectanella qui, sous Scander-bey, n'avait cessé de combattre glorieusement en Albanie. Ces relations vagues se reproduisirent à grands intervalles jusqu'en 1477,

c'est-à-dire jusqu'à la prise de Croie par le sultan Mahomet, qui, après la mort de l'illustre Scander-bey, parvint à s'en rendre maître.

On affirma de même que Flectanella s'était signalé contre les Turcs à Négrepont, et aussi dans l'armée du célèbre Hongrois Jean Huniade; mais, chaque fois, quelque catastrophe héroïque terminait la noble carrière du Capitaine au cor d'ivoire.

Enfin, lorsque, en 1480, les Turcs mirent le siége devant Rhodes, on dit que Pierre d'Aubusson, l'illustre grand maître de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, avait dû les plus grands services à l'intrépide capitaine d'aventuriers vénitiens, Flectanella au cor d'ivoire. Et, comme toujours, on ajoutait que le brave officier avait péri en allant détruire les batteries des infidèles.

En 1481, Mahomet II mourut après trente ans de guerres, de conquêtes, de perfidies et de cruautés. Le monde était délivré de l'Attila mahométan.

L'année suivante, une sorte d'écrin oriental fut apporté par un inconnu au château du haut et puissant seigneur Catanio Dardanelles, comte de Corsiga et Naviagli, qui vivait retiré dans ses terres, non loin du monastère de Notre-Dame-des-Rochers. On y trouva un cor d'ivoire que le vieux Jean Grant, la comtesse Marthe sa fille et le seigneur châtelain, reconnurent avec une stupenr douloureuse.

— Voici donc son dernier legs! dit Jean Grant.

— J'espérais toujours la revoir! murmura Marthe.

Catanio tressaillit, et alors seulement il se demanda si l'héroïne de Morée et de Constantinople n'aurait pas survécu à ses longues et terribles croisades.

Jamais il ne le sut. Et pourtant, chaque fois qu'il assistait, avec sa famille, aux offices célébrés au monastère voisin, une religieuse cloîtrée, couverte d'un voile épais, priait dans la tribune pour les nobles époux et leurs enfants. Elle avait nom Paola.

Cette sainte femme, qui ne voulut jamais remplir dans le couvent que les plus humbles fonctions, mourut le vendredi, 12 octobre 1492, le jour même où Christophe Colomb découvrit l'île de San-Salvador.

La croix était plantée dans les deux Indes.

L'ancien monde prenait possession d'un monde nouveau ; l'histoire moderne venait de conquérir un continent. Vasco Nuñez de Balboa, qui découvrit l'océan Pacifique, Magellan, qui, le premier, fit le tour entier du globe, entraient dans la carrière et s'apprêtaient à compléter la grande conquête.

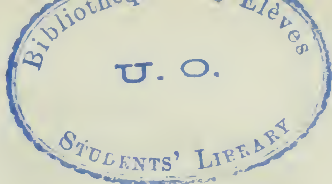
Jean Grant n'était plus. Avec lui se perdit la recette du feu grégeois, minime perte qui eût été un bonheur, si l'on avait dû se faire avec moins d'acharnement la guerre sur la terre et sur les mers.

Mais rien ne fut changé. Loin de là, les champs de bataille s'élargirent. Chrétiens et musulmans, Européens, Américains et Chinois, savants et lettrés, ignorants et sauvages, s'exterminent de pis en pis. Le fléau maudit, le fléau impie se perpétue en se perfectionnant, dit-on, perfectionnement barbare d'une fausse civilisation. Les armées permanentes englobent des millions d'infortunés soldats, condamnés à apprendre par principe le grand art de tuer leurs semblables. Comme au temps du cruel Mahomet II, des hétacombes de victimes sont immolées en dépit de nos inces-

sants progrès industriels et scientifiques, ou peut-être même en vertu de ces progrès.

Ne désespérons pas cependant; un jour doit venir où le mot *civilisation* cessera d'être un contre-sens; les peuples comprendront enfin les lois fraternelles de l'Évangile, et la paix du Seigneur régnera parmi eux.

LES TROIS NAUFRAGES



LES TROIS NAUFRAGES

I

NAUFRAGE DE GUERRE

(21 août 1485)

A l'époque où Gênes et Venise, rivales acharnées, se disputaient la prépondérance navale et le commerce maritime, — peu d'années avant les immenses découvertes transatlantiques qui devaient toutes deux les faire déchoir, — le corsaire génois Colombo le Jeune croisait à la tête d'une escadre sur les côtes du Portugal. Il savait que quatre galères vénitiennes richement chargées étaient parties de Flandre ; il les attendait au passage, non loin du *Promontorio sacro*, connu de nos jorus sous le nom de cap Saint-Vincent.

Digne neveu de l'amiral Colombo l'Ancien, si terrible par ses hauts faits contre les infidèles que les

femmes mauresques menaçaient de son apparition leurs enfants indociles, Colombo le Jeune avait déjà conquis une glorieuse renommée. Mais sa gloire, comme celle de son oncle, disparut effacée par celle d'un simple capitaine alors rangé sous ses ordres, car ce capitaine était l'immortel Christophe Colomb, un de leur parents assez proche.

A jamais illustre comme savant cosmographe, navigateur et découvreur, Christophe Colomb est assez peu connu comme marin de guerre. Il prit cependant une part active à une foule d'expéditions aventureuses.

Il paraît avoir longtemps servi sous la bannière de Jean d'Anjou, duc de Calabre, pour le compte du roi René son père, et, dans une lettre qu'il adressa plus tard à Ferdinand et Isabelle, il parle expressément d'une croisière qu'il entreprit pour capturer devant Tunis la galère la *Fernandine*.

En 1474, il commandait, dit-on, plusieurs bâtiments génois au service du roi de France Louis XI, et capturait deux galères espagnoles, en représailles d'une irruption faite dans le Roussillon par les troupes de Ferdinand (1). A la vérité, cet exploit est attribué aussi, avec plus de vraisemblance, au vieil amiral Colombo.

Quoi qu'il en soit, Christophe Colomb, marin intrépide et manœuvrier habile, dont la réputation comme tel était solidement établie, montait l'un des navires de combat qui, réunis sous Colombo le Jeune, croi-

[1] Supplément à Bayle, par Chauffepié, article *Colomb*.

saient à la hauteur du cap Saint-Vincent, lorsque pendant la nuit les quatre galères vénitiennes furent signalées.

Les Génois gouvernent aussitôt sur elles, et attendent le jour pour engager l'action; les Vénitiens, inférieurs en nombre, essayent en vain de l'éviter; ils ont bientôt l'ennemi dans leurs eaux, et tellement près, — dit Sabellicus dans son *Histoire de Venise*, — que les proues des corsaires touchaient leurs pouppes.

Colombo, qui a sept navires sous ses ordres, somme les Vénitiens de se rendre sans opposer une résistance inutile. Les Vénitiens, malgré leur infériorité, ne répondent qu'en se préparant à la lutte. Barthélemi Minio, leur commandant en chef, les encourage: « La fière Venise peut-elle amener sa bannière devant de misérables corsaires à la solde de la France ! »

Chose remarquable, en effet, dans plusieurs relations, dans celle de Zurita, l'annaliste d'Aragon, comme dans celle du savant historien portugais Garcia de Resende, les Génois de Colombo sont appelés *corsaires français*.

Au point du jour, Colombo donne l'ordre d'attaquer. Ses gens obéisent avec furie. Les Vénitiens se défendent avec une héroïque opiniâtreté. Trois de leurs galères sont prises entre deux feux et assaillies par de valeureux agresseurs ; ils ne faiblissent point, se multiplient par le courage, repoussent les tentatives d'assaut, et soutiennent l'honneur du pavillon jusqu'au coucher du soleil. Plusieurs vaillants capitaines, Giovanni Delfino, Lorenzo Michele, qui commandait l'une des galères, périssent les armes à la main.

Colombo le Jeune, irrité d'une si longue résistance, s'emporte contre ses propres marins; les Génois, à ces reproches, redoublent d'ardeur alors que les Vénitiens ont déjà perdu la meilleure partie de leurs braves. Ils pénètrent enfin à bord de la *Delfina*, et s'écrient, en voyant le pont couvert de cadavres, què les Vénitiens l'ont ainsi voulu. Sur leurs trois galères ceux-ci avaient perdu plus de trois cents hommes.

Après la prise de la *Delfina*, les deux autres se rendirent.

Mais la quatrième, celle que Christophe Colomb avait abordée, n'amena point les couleurs vénitiennes. Nulle part la défense et l'attaque ne s'égalisèrent d'une manière plus terrible. Nulle part le génie de la guerre ne déploya plus de ressources fatales. L'assaut est donné en même temps par les Vénitiens et par les Génois. Abordeurs et abordés s'élancent à l'encontre les uns des autres, se massacrent sur les pavois des deux bords accostés, mais ne peuvent passer de l'un sur l'autre navire. A chaque instant les blessés tombent entre les murailles qui se heurtent, et y sont écrasés sous les yeux des combattants. La lutte à l'arme blanche n'amène d'autre résultat qu'une horrible boucherie. Les deux adversaires s'affaiblissent sans que leurs forces cessent d'être égales.

Désespérant de l'emporter par l'abordage, Colomb donne l'ordre de lancer les pots à feu. Le capitaine vénitien emploie aussi ce moyen formidable. Les matières enflammées pleuvent de toutes parts, un double incendie éclate.

Il faudrait alors séparer les deux navires. Christophe Colomb l'ordonne. Le capitaine ennemi, qui a juré de périr, puisqu'il ne peut vaincre, donne les ordres contraires. Il multiplie les amarres de fer, et, par un dernier choc, fait pénétrer une partie de son propre bord dans les flancs du bâtiment génois. Les grappins tiennent bon. Les chaînes ne cèdent point sous la hache, les deux ennemis ne forment plus qu'un corps, cent fois livré aux flammes. Au milieu de la fournaise on s'égorge encore.

Les flammes se tordent au vent, les cordages goudronnés s'embrasent, une effrayante masse de feu d'où s'échappe un tourbillon d'épaisse fumée occupe seule la place des combattants.

Sur le reste de la ligne, les Vénitiens et les Génois, toujours aux prises, craignent un nouveau péril. Les courants et la brise entraînent vers eux le brasier flottant; mais cette alarme est de courte durée, car l'explosion du double volcan marin a lieu tout à coup. Elle permet de continuer le combat.

Colombo le Jeune, persuadé que le capitaine Christophe Colomb a péri, achève de vaincre et ensuite gouverne au nord avec les trois galères capturées.

Le lendemain, pour se débarrasser de ses prisonniers, il les fit jeter sur le rivage à Cascaes, où ils furent noblement secourus par dona Maria de Meneses, comtesse de Monsanto. Le roi de Portugal Jean II, animé des sentiments les plus favorables aux Vénitiens, les combla de bontés, et leur donna jusqu'à la somme nécessaire pour racheter leurs galères aux croiseurs *français*. Venise, reconnaissante des secours

prodigués aux infortunés équipages de Barthélemi Minio, lui envoya peu de temps après une ambassade.

Cependant le brave capitaine dont la gloire devait un jour éclipser celle de tous les navigateurs et de tous les marins du monde, Christophe Colomb, avait dû son salut à son habileté de nageur. Il s'était saisi d'une rame, et, après de longues heures d'efforts, il toucha la terre, quoiqu'il en fût à deux lieues de distance.

« Dieu lui prêta de la force afin de le réserver à de plus grandes choses, » dit à ce sujet son fils Fernand, qui écrivit l'histoire de sa vie. Malheureusement, il s'est fort peu étendu sur tout ce qui précède la découverte du Nouveau Monde. Aussi, malgré l'autorité d'un tel historien, a-t-on contesté, par des rapprochements de dates, le bel épisode qui vient de nous montrer Chrisphe Colomb survivant par une sorte de miracle au combat et à l'incendie pour aborder en naufragé sur les rives de Portugal.

Les écrivains les plus consciencieux compliquent souvent les difficultés de l'histoire en essayant de jeter la lumière dans ses obscurités.

Les doutes naissent de ce que Fernand ajoute qu'après s'être remis de sa fatigue, Colomb se rendit à Lisbonne, où la rencontre d'un grand nombre de Génois, ses compatriotes, le décida à se fixer. Or il est avéré, d'une part, que Colomb s'établit à Lisbonne vers 1478, et d'autre part, que le combat de Colombo le Jeune n'eut lieu que quinze ans plus tard, le 21 août 1485.

Mais, en 1485 précisément, vers la fin de l'année,

on voit Christophe Colomb, pauvre comme un naufragé, s'arrêter, accablé de fatigue et souffrant de la faim, à la porte du couvent de la Rabida, près de Palos. Ici toutes les dates concordent avec ce que l'on sait de ses démarches en Europe. Et pourquoi la phrase qui donne lieu à controverse ne serait-elle point une maladresse de traducteur, puisque l'original espagnol de la vie de l'amiral par son fils Fernand n'existe plus ? Cet ouvrage fut traduit en italien par Alonzo de Ulloa, et, de l'avis des commentateurs, la traduction est pleine d'erreurs, sur l'orthographe des noms propres, *sur les dates* et sur les distances [1].

Eh quoi ! une contradiction de dates résultant d'un passage emprunté à une traduction remplie d'erreurs de dates ferait rejeter comme apocryphe un des traits les plus intéressants de la vie d'un grand homme, — lorsque ce trait, raconté avec détails par son propre fils, semble être une preuve de sa mission providentielle !

[1] *Histoire de Christoph Colomb,* par Washington Irving, Appendice, n° 5.

II

LE COUVENT DE LA RAGE

Sur un promontoire qui sert de point de reconnaissance aux marins, à une demi-lieue de la pauvre bourgade de Palos, en Andalousie, s'élève le couvent de la Rabida.

Ce n'est aujourd'hui qu'une ruine solitaire qui n'a pas même conservé le cachet de sa haute antiquité, car il a été plusieurs fois gauchement restauré sans respect pour son architecture gothique; la maçonnerie la moins ancienne est loin d'être en bon état, et le tout est badigeonné suivant l'usage du pays, ce qui achève de détruire l'harmonie.

Si, par aventure, un touriste moderne s'engageait dans le sentier sablonneux qui conduit à l'humble monastère, il ne daignerait pas lui accorder un regard.

Les touristes sont parfois les plus ignorants des hommes; ils n'étudient guère, avant de partir, les lieux qu'ils ont résolu d'explorer; il leur faut de rigueur un guide in-18 ou un *cicérone* bavard, sur la foi desquels ils sont prêts à admirer; sinon ils passent sans voir. Leur enthousiasme est à la discrétion du premier lazzarone venu; mais ils se soucient fort peu d'éclaircir un doute, de chercher une vérité; ils reviennent comme ils sont allés, avec leur première édition de préjugés, non revue, non corrigée, et seulement augmentée de fables grossières. Ne leur demandez de renseignements que sur les auberges de la route.

A Palos, il y a bien des *posadas* destinées aux muletiers, mais on n'y trouve ni lit, ni chambre à coucher; aussi peut-on être sans craintes: les voyageurs pour agrément, grands amis du confort, n'y promènent pas leur spleen profane; ils ne rencontreront jamais sur leur chemin les vignobles et le petit bois de pins qui avoisinent le couvent de la Rabida; ils ne passeront pas dédaigneux devant ce lieu à jamais mémorable où un vieux marin, un moine érudit et un médecin de bourgade agitèrent le glorieux projet qui a changé la face et les destinées du monde.

Si la fondation du monastère remonte à des temps bien antérieurs à la conquête de la Péninsule par les Maures, la légende à laquelle il doit son nom date seulement de leur expulsion des bords du Tinto. Ils s'étaient retirés au delà du Guadalété, dans le royaume de Grenade; la religion chrétienne se raffermissait et les couvents se repeuplaient de toutes parts, quand une horrible épidémie de rage dé-

sola le territoire de Palos. Les hommes en étaient atteints aussi bien que les animaux ; la consternation régnait dans la contrée.

A cette époque fut retrouvée une image miraculeuse de la Vierge, vestige pieux demeuré enfoui en terre durant tout le temps de l'occupation du pays par les sectateurs de Mahomet. Elle fut portée processionnellement à travers les campagnes ; le fléau cessa, et, grâce à la puissante protection de la reine du ciel, il n'a plus reparu. La sainte image échut en partage au couvent qui, depuis, est consacré à Notre-Dame de la *Rabia* ou en vieil espagnol *Rabida*, c'est-à-dire de la rage.

« Deux fois par an, dit Washington Irving, le jour de la fête du couvent, sa solitude silencieuse est interrompue par l'arrivée d'une multitude immense, composée des habitants de Moguer, d'Huelva, et des plaines et montagnes voisines. L'esplanade qui est en face de l'édifice ressemble à une foire ; la forêt de pins est remplie d'une foule de personnes de tout âge et de toute condition, et l'image de Notre-Dame de la Rabida est promenée solennellement. »

En 1828, quand l'historien américain visita le monastère, deux religieux, un novice et un frère lai composaient à eux seuls toute la communauté, qui est sans doute dans le même état, à moins que les dernières révolutions de l'Espagne ne les aient bannis de leur retraite.

Mais en 1485, le couvent de la Rabida se trouvait dans une ère de splendeur relative. Son prieur, Juan Perez de Marchena, avait été confesseur de la rein e,

et l'on n'ignorait pas qu'il jouissait à la cour d'un grand crédit, mérité par ses vertus, sa piété et ses profondes connaissances.

La petite ville de Palos était, de même, dans une situation prospère. Le Tino, qui maintenant en est à plus d'un quart de mille, baignait ses murailles ; une population de hardis marins et de pilotes habiles s'y était agglomérée ; son commerce florissait et aucun port d'Espagne n'entretenait autant de relations avec les îles récemment découvertes sur la côte d'Afrique.

III

L'AUMONE

Juan Pérez était un de ces savants religieux que les cloîtres du temps renfermaient en si grand nombre; pénétré des préceptes de la morale évangélique, il vivait dans la retraite pour pratiquer la charité et donner l'exemple de l'humilité unie à la science. Or, il était depuis plusieurs années supérieur du couvent franciscain de la Rabida, lorsqu'y arriva, par une brûlante journée de septembre, un voyageur misérablement vêtu qui conduisait par la main un jeune garçon de dix à douze ans, pâle, défait, accablé de fatigue, mourant de faim et de soif.

— Mon frère, dit-il en s'adressant au portier, donnez, pour l'amour de Dieu, un peu d'eau et de pain à mon pauvre enfant.

A ces mots, l'étranger plaça son fils sur un des bancs du portail, et s'assit lui-même en levant les yeux au ciel; puis comme un homme en lutte avec une douleur profonde, il laissa tomber la tête entre ses mains et demeura plongé dans ses pensées. Cependant le moine prodiguait au jeune Diégo les soins qu'exigeait son état. Il lui adressait avec intérêt des questions sur les lieux d'où il venait, sur le but de son voyage, sur les causes de sa fatigue et de sa faiblesse.

— Nous venons de bien loin, répondit l'enfant, nous sommes partis des bords de l'Odiel à la pointe du jour ; nous allons à Huetra, chez un de nos parents, où nous espérons trouver un asile.

— Mais, reprit le frère, quel est votre pays ?

— Moi, je suis né à Porto-Santo, une île de la grande mer, dont mon oncle était gouverneur pour le Portugal; quant à mon père il n'est ni Portugais, ni Espagnol.

L'étranger entendit cette dernière phrase et se leva gravement :

— Assez, Diego, assez; qu'importe à ce bon moine l'histoire de deux malheureux qui demandent l'aumône ! Dieu vous la rende, frère, poursuivit-il, et qu'il répande ses bénédictions sur votre couvent !

Alors il voulut poursuivre sa route, mais son malheureux enfant était trop fatigué pour se lever du banc de pierre.

En ce moment passa le prieur Juan Pérez de Marchena.

Le pauvre n'a pas seulement besoin d'aumônes, mais encore de consolations et d'encouragements pour

supporter ses misères : l'homme de Dieu le savait. Il s'approcha du voyageur, dont le fils s'était assoupi à l'ombre du porche.

La physionomie et l'attitude de l'inconnu contrastaient singulièrement avec le délabrement d'un costume grossier, couvert de poussière; son extérieur, comme celui d'un homme habitué à commander, révélait une force de volonté supérieure. Quoique ses cheveux fussent entièrement blancs, ses rides profondes et les os de ses joues saillants, il se tenait droit; l'âge n'avait point courbé sa haute stature, il paraissait actif et robuste. Ses yeux gris-clair pétillaient de vivacité.

— Patience, mon frère! dit le prieur, si votre jeune compagnon est hors d'état de continuer le voyage, entrez! passez la nuit dans notre couvent, nous serons heureux de vous y recevoir.

— Mille grâces à Votre Révérence, répondit l'inconnu, le terme de notre voyage n'est plus éloigné.

— Je reconnais à votre accent, dit le moine, que vous n'êtes pas Espagnol; mais ne craignez point des questions indiscrètes. Si le récit de vos infortunes peut en alléger le fardeau, il sera pieusement écouté. Si vous voulez taire votre nom et votre patrie, vous n'en serez pas moins bien venu dans notre sainte maison.

Après un moment de silence, le voyageur reprit :

— Le Seigneur m'a conduit par le sentier de l'adversité jusqu'à cette dernière épreuve : je me suis présenté comme un mendiant à la porte de votre monastère, et j'en ai eu honte. Une pensée d'orgueil a eu

accès dans mon esprit, je le confesse et m'en repens. Vous me rappelez à moi, mon père; vous m'invitez à placer en vous ma confiance : qu'il en soit ainsi! Pauvre, je ne rougirai pas de ma pauvreté; mes actions sont à l'abri de tout reproche, pourquoi vous en ferais-je mystère? Si ma conviction vient de Dieu, s'il m'a réellement choisi pour accomplir ses grands desseins, sa toute-puissance me fera triompher des obstacles; j'atteindrai enfin le but de mes longs travaux.

En achevant ces paroles, qui avaient augmente l'intérêt de Juan Pérez, le voyageur pénétra dans le couvent où de nouveaux soins furent prodigués au jeune Diégo.

Quelques instants après, dans une salle réservée aux visiteurs étrangers, le prieur écoutait son hôte qui commença en ces termes :

— Oui, mon père, je me crois appelé par la volonté de Dieu à ouvrir une nouvelle route à sa sainte religion; je crois qu'il a choisi son indigne serviteur pour porter le flambeau de sa foi dans les terres et les îles de la mer Océane, jusque dans l'empire du grand khan de Tartarie et sur les côtes de Mangi et du Cathay, décrites par Março Polo. J'ai découvert le moyen le plus facile d'aller à ces contrées infidèles dont vous avez peut-être ouï parler.

— J'ai lu, répondit le prieur, le précieux ouvrage de Marco Polo sur les régions des Indes que son père, son oncle ou lui-même ont visitées. Il y a dans ce livre bien des passages qui m'inspirent du doute, mais j'ai toujours aimé à m'éclairer sur le sujet dont il traite. Je ne suis pas sans notions dans la cosmographie, la

connaissance des astres et la navigation. Depuis que le prince Henri de Portugal, dont Dieu ait l'âme en sa sainte garde! a donné tant d'éclat aux sciences nautiques, elles sont répandues en ce pays plus qu'en aucun autre du monde, sans même en excepter Gênes et Venise. Les pilotes de notre port vont sans cesse aux îles nouvelles; j'ai souvent interrogé nos marins sur leurs navigations, et je me réjouirai de vous entendre parler de vos études.

Encouragé par la bienveillance du prieur :

— Avant tout, reprit l'étranger, je dois vous apprendre qui je suis. Mon histoire vous expliquera l'origine de mes idées, et ma confiance en vous augmentera, j'espère, celle que vous daignez accorder à un malheureux inconnu.

Juan Pérez s'inclina.

— Je m'appelle Christophe Colomb; je suis né à Gênes de parents pauvres et réduits à vivre du travail de leurs mains à l'époque de ma naissance. Ma famille, toutefois, n'a point manqué d'éclat. Si jamais je deviens amiral, *je ne serai pas le premier de mon nom.*

— Quoi! s'écria le prieur, seriez-vous le parent de ces Colombo qui ont servi la France sur des bâtiments génois, et dont le plus jeune commande encore une escadre? J'ai souvent entendu raconter les exploits de ces deux marins, dont l'un, *el Tio* [1], prit à son bord, pour le conduire à Marseille, le roi de Portugal Alphonse l'Africain. Tout le pays s'entretient à cette heure de la victoire que l'autre, *Colombo el mozo* vient

[1] *El tio*, espagnol, l'oncle, l'ancien, correspond à l'italien *il zio.*

de remporter en vue du *Sacro-Promontorio* sur quatre galères de Venise.

— Oui, Seigneur, répondit Christophe Colomb, je descends des mêmes aieux que ces deux vaillants hommes de mer. J'ai successivement servi sous leurs ordres à l'un et à l'autre ; j'ai fait avec le premier la guerre contre le roi de Naples, en faveur de Jean d'Anjou, duc de Calabre ; j'étais avec le second au combat du 21 août.

— Mais puisque votre parent a eu le dessus dans cette affaire, comment se fait-il que vous soyez ici avec votre fils, au lieu d'être resté avec l'escadre victorieuse ?

— Je commandais une galère qui a péri bord à bord d'un énorme navire vénitien ; les deux bâtiments sont devenus la proie des flammes. Le combat durait depuis la pointe du jour ; la flotte française s'est éloignée, emmenant prisonnières les trois autres galères ennemies ; nous n'avions d'autre parti à prendre que de gagner la terre, où j'ai eu le bonheur d'arriver sain et sauf avec mon fils Diégo. Dans une circonstance analogue, je me rendis à Lisbonne, il y a une quinzaine d'années. Aujourd'hui je fuis le Portugal, où l'on a méconnu mes longs services, et où l'on a tenté de me dépouiller du fruit de mes veilles.

Dès 1474, Christophe Colomb avait conçu le dessein de se rendre aux Indes en naviguant droit à l'ouest. On en trouve la preuve dans sa correspondance avec le savant cosmographe Toscanelli, de Florence [1].

[1] Cette correspondance de 1474 et la certitude que Colomb avait alors son domicile à Lisbonne tendent à démontrer, sans le prouver absolument, qu'il ne pouvait guère commander alors des navires équipés, dans les ports de France, par Louis XI.

Confirmé de plus en plus dans sa pensée par ses navigations et par ses études, il s'adressa au roi de Portugal Jean II, fut trahi, et, le cœur rempli de colère, partit secrètement pour Gênes, où, pour la seconde fois, ses propositions devaient être repoussées. Et c'est par ce motif sans doute qu'il fut contraint à solliciter un commandement de navire sous les ordres de Colombo le jeune.

— Avec l'escadre de Gênes et la protection du roi de France, en qualité de capitaine, poursuivit-il, je n'aurais pas craint d'entrer dans les eaux du Tage ; simple voyageur, pauvre et dénué de tout par suite de mon naufrage, je me garderai bien de retourner auprès du roi Jean II, qui est entouré de mes ennemis. Je formais du reste le projet de me rendre en Espagne après cette dernière croisière, pour y proposer mes services à la reine de Castille. La Providence me jette sur ce rivage, j'accepte sa volonté ; j'aurais voulu ne paraître à la cour qu'avec une fortune et un rang convenables, je tenterai de m'y présenter en dépit de ma détresse. Quand nous arrivâmes à terre à l'aide de quelques débris, Diégo tomba malade ; j'ai changé mes vêtements contre ceux que vous me voyez, afin de pourvoir à ses besoins ; j'ai même vendu une carte géographique dessinée de ma main ; bientôt mes dernières ressources se sont épuisées. Il a fallu partir cependant ; nous avons quitté Lagos depuis huit jours. En côtoyant la mer nous sommes arrivés jusqu'à l'embouchure de l'Odiel et du Tinto, d'où nous sommes venus à Palos dans un bateau de pêche. A présent, nous nous rendons à Huetra, où vit retiré Pedro

Correa, mon beau-frère, vieux marin comme moi, qui était, il y a douze ans, gouverneur de Porto-Santo, auprès de Madère.

La franchise de Colomb toucha Juan Pérez, qui ne tarda point à lui adresser de nouvelles questions sur sa vie.

— Mon éducation première, répondit-il, a été bien supérieure à la condition de mes parents. Malgré leur indigence, ils me firent apprendre à lire, à écrire, à dessiner; j'aurais pu vivre, je crois, de mon talent pour la peinture, mais j'aimai mieux m'adonner aux sciences qui ont rapport à la navigation. A l'Université de Pavie, où je fus envoyé, je m'appliquai surtout à la géométrie et à l'*astrologie* [1], sans négliger cependant la grammaire et la langue latine. A quatorze ans, je m'embarquai pour la première fois à bord d'un bâtiment de la République; depuis j'ai successivement navigué sur toutes les mers connues, — d'abord dans la Méditerranée, soit comme marchand, soit comme corsaire, soit sur les vaisseaux du roi René, pour lequel j'ai eu à remplir des missions périlleuses, soit pour la France, alors alliée de Gênes. Plus tard j'ai passé le détroit de Gibraltar et suis entré dans la mer Atlantique. En 1470, j'avais alors trente-cinq ans, je me suis établi à Lisbonne et m'y suis marié, sans cesser de fréquenter la mer. En 1477, j'ai navigué cent lieues par delà Thulé, dont la partie méridionale est à soixante-treize degrés de distance

[1] L'*astrologie*, c'est ainsi qu'on désignait à cette époque l'astronomie elle-même.

de l'équateur, et non à soixante-trois, comme quelques-uns le prétendent.

Thulé est ici l'Islande, située bien à l'ouest des îles Shetland (l'*Ultima Thule*, des anciens, telle qu'elle est placée dans la carte de Ptolémée). L'opinion de Colomb sur la latitude est erronée, mais elle est historique : on la trouve dans une lettre écrite par lui-même à son fils Fernando.

Devenu sujet portugais par suite de mon union avec dona Felipa de Palestrella, je pus aussi visiter sans obstacles les nouveaux établissements dans lesquels j'ai résidé plusieurs années. C'est là qu'est né mon fils Diégo. Durant mon séjour à Lisbonne, je vivais du produit des cartes géographiques que je vendais aux princes et aux navigateurs. Je me suis particulièrement appliqué à étudier la forme du monde; j'ai lu tous les livres des anciens et des modernes sur ce sujet, et je suis convaincu qu'en naviguant droit à l'ouest, on rencontrera d'abord l'île de Cipango[1], et *à quinze cents milles plus loin* les côtes de Mangi et l'empire du Cathay, visités par Marco Polo. J'ai résolu d'aller à la découverte de ces magnifiques contrées par le chemin qui y mène directement, et c'est pourquoi j'ai passé plusieurs années en Portugal après la naissance de Diégo. Le roi Jean a fini par adopter mon opinion; mais, par le conseil de courtisans jaloux, il a expédié secrètement une caravelle

[1] La largeur de l'île de Cipango, restant indéterminée, les calculs de Christophe Colomb sont beaucoup moins erronés que ne le disent certains auteurs modernes qui n'ont pas suffisamment approfondi son histoire.

dans la direction que j'indiquais. Les pilotes n'ont pas eu le courage de poursuivre l'entreprise ; ils sont revenus à Lisbonne et ont tâché de faire rejaillir sur moi la honte de leur insuccès.

Juan Pérez fit un geste qui trahissait son indignation.

— Seigneur prieur, continua Colomb avec enthousiasme, le ciel n'a pas permis qu'ils me ravissent mon triomphe ! Votre reine, si renommée par sa sagesse, m'accordera ce que le roi de Portugal m'a refusé ; j'aborderai le premier aux rives orientales de l'Asie. Le roi Jean a voulu, depuis, renouer des relations avec moi : je m'y suis refusé en m'enfuyant de Lisbonne. Gênes, ma patrie, a deux fois refusé mes offres ; Venise, sa rivale, les a dédaignées ; Henri VIII d'Angleterre a repoussé de même mon frère, qui est allé le trouver de ma part. Puisse la reine Isabelle m'écouter enfin !

— J'ai été confesseur de notre vertueuse souveraine, interrompit Juan Pérez ; je pourrai peut-être vous être utile. Mais d'abord il faut me convaincre de la vérité de vos théories.

— Vous serez convaincu ! s'écria Colomb.

— Je l'espère, dit le prieur ; malheureusement mon jugement et mon savoir étant bien loin d'être infaillibles, vous me permettrez de m'adjoindre un médecin de Palos, nommé Garcia Fernandez, qui prendra part à nos conférences.

Tandis que le prieur envoyait prévenir le docteur son ami, Christophe Colomb s'agenouilla devant un crucifix placé dans la salle et remercia Dieu de l'avoir amené, par une suite de désastres, naufragé, ruiné, mendiant un peu d'eau et de pain, à la porte hospitalière du couvent de la Rabida.

IV

TRIUMVIRAT.

Entre les grandes figures historiques qui surgissent de toutes parts en Europe, durant le siècle de renaissance qui est le début des temps modernes, il n'en est point de supérieure, ni peut-être même d'égale à celle de Christophe Colomb. En étudiant sa vie, on est saisi d'une vénération profonde pour ce héros pieux, qui unit la prudence à l'enthousiasme, la science au courage, l'imagination la plus vive à la plus étonnante persévérance. La noblesse de son courage se révèle dans tous ses actes, sa générosité égale sa gloire. N'est-il pas merveilleux que cet homme, au déclin de la vie, ne désespère jamais, et qu'à l'âge du repos il ose entreprendre la plus audacieuse des tentatives.

Le récit qu'il vient de faire à Juan Pérez montre à

quelle rude école se forma sa jeunesse, et comment il poursuivit ses travaux scientifiques, au milieu des spéculations hasardeuses du commerce maritime, des courses et des combats.

La Méditerranée était alors le théâtre de guerres incessantes; elle était couverte d'escadres légères équipées par les rois et les princes riverains, ou même par de simples seigneurs, qui s'y livraient des batailles acharnées. Les discordes des républiques et des royaumes chrétiens, leurs rivalités, leurs haines, leurs luttes, les expéditions contre les mahométans, les représailles de ceux-ci, la piraterie des uns et des autres faisaient de cette mer ensanglantée une arène où les aventuriers commençaient à se trouver à l'étroit. Colomb, vivant au milieu de cette brûlante atmosphère, ne se laisse pas enivrer par la fumée, étourdir par le bruit, dominer par la puissance des faits ; il ambitionne une autre gloire. Il médite la découverte et la conversion d'un empire, qu'on n'a pu visiter qu'après des voyages par terre d'une incroyable difficulté. — Les Polo y ont pénétré et en sont revenus. — Il y a deux cents ans, le souverain de ces contrées avait fait demander au pape des missionnaires pour lui enseigner la religion chrétienne, mais les guerres qui désolent l'intérieur de l'Asie empêchent les religieux d'arriver dans ses États. — Depuis, il ne s'y est hasardé qu'un seul voyageur digne de foi : — « Il faut trouver une route plus directe ! » s'est dit Colomb. — Son génie résout le problème.

Dès lors, il entretient une correspondance suivie avec Paolo Toscanelli de Florence, un des premiers savants

de l'Europe ; celui-ci l'approuve et trace, d'après Ptolémée et Marco Polo le Vénitien, une carte qui place l'extrémité orientale de l'Asie en regard des côtes occidentales de l'Afrique et de l'Europe. Colomb ne doute plus. Bientôt l'invention de l'astrolabe rend plus facile l'exécution de son projet ; il commence ses infructueuses démarches auprès de Jean II de Portugal.

Colomb était pauvre; la fortune lui avait été contraire, il était forcé de vivre avec la plus stricte économie, et cependant il remplit toujours ses devoirs de fils avec une exactitude scrupuleuse ; il ne cessa de s'occuper de sa famille pendant le cours de sa vie agitée. Il consacrait une partie de son modique revenu à secourir son vieux père, à Gênes, et à pourvoir aux frais de l'éducation de ses frères. Il se conduisit de même envers sa mère patrie, à laquelle il offrit tout d'abord ses services, avant de réclamer l'appui d'aucune autre puissance.

Tel était le vieux marin que les hasards de la guerre avaient jeté sur le rivage des Algarves et que Juan Pérez venait de rencontrer à la porte de son couvent.

La nuit était descendue sur les eaux de l'Odiel et du Tinto; un pâle rayon de lune argentait la cime des montagnes, frontières du Portugal, et scintillait sur la mer jusqu'à l'horizon dans la direction du sud; l'ombre et le silence enveloppaient le promontoire de la Rabida, quand la cloche du couvent se fit entendre.

— Enfin! s'écria le prieur, voici notre ami Garcia Fernandez.

Le médecin de Palos n'avait pu se rendre plus tôt à l'invitation de Pérez; il déposa son long manteau et entra dans la salle où Colomb l'attendait avec impatience.

Sa mise était d'une extrême simplicité ; il portait une large collerette blanche, un justaucorps tailladé à bouffettes selon la mode du temps, des bottines de voyage et des éperons, car sa profession l'obligeait souvent à se rendre à cheval dans les villes et les bourgades voisines. Quoiqu'il ne fût point *hidalgo*, il avait, par le même motif, une longue rapière pendue à la ceinture; cette arme n'était pas un vain ornement; plusieurs fois il avait eu l'occasion d'en faire usage dans les gorges de la Sierra Albalegra, qu'infestaient des troupes de gitanos et de vagabonds. La figure de Garcia Fernandez était sévère comme son costume, mais on y lisait la bienveillance; son front dégarni de cheveux dénotait d'ailleurs une intelligence supérieure. Colomb en fit la remarque : ce fut donc avec confiance qu'il prit la parole, après l'échange des premières civilités.

— Au nom de Dieu, que je prends ici à témoin de ma sincérité, dit-il, daignez m'accorder votre attention et juger impartialement les pensées qui résultent de mes travaux cosmographiques. Je vais vous montrer d'abord la carte de la terre telle que je la crois faite, et telle que l'a représentée le sage Toscanelli de Florence, mon ami.

A ces mots, le vieux marin déploya sur une massive table de chêne un planisphère devant lequel il avait dû passer bien des nuits sans sommeil. Le prieur et le

médecin s'approchèrent pour examiner ce plan, que Colomb leur expliquait en détail :

— La terre, je n'en doute pas, dit-il, est un globe dont il est possible de faire le tour d'Orient en Occident, en naviguant d'ici jusqu'à l'extrémité de l'Inde, où est située la Tartarie, et ensuite en suivant la même route qu'ont prise les Polo de Venise, en l'an 1269 de Notre-Seigneur, pour retourner en Europe. Cette opinion a été partagée par les plus savants d'entre les anciens ; j'ai fini par l'adopter; je la rendrai certaine, s'il plaît à Dieu, en courant droit à l'ouest jusqu'à la rencontre du continent.

Après avoir énuméré toutes les causes qui plaidaient en sa faveur, cité l'autorité des auteurs les plus instruits, les rapports des divers voyageurs qui avaient pénétré en Asie, et particulièrement sir John Mandeville, qui en revint en 1365 ; après avoir développé son système géographique, merveilleuse conception eu égard à l'époque où il vivait, Colomb garda le silence et attendit les objections de ses auditeurs.

Garcia Fernandez, un compas à la main, mesurait l'espace réservé à l'Océan sur le planisphère ; le prieur attendait qu'il portât un jugement.

— Votre pensée est grande, seigneur Colomb, dit enfin le docteur ; mais cette mer est-elle navigable?

— Je le verrai, dit le vieux marin.

— Les tempêtes n'y seront-elles pas trop fortes pour que vous puissiez les braver?

— Je l'espère. Celui qui m'a inspiré mon dessein me protégera.

— Et s'il n'y a point de terre aux lieux que vous dé-

signez, si les côtes des Indes sont beaucoup plus éloignées?

— J'irai aussi avant qu'il le faudra.

Le prieur s'étonnait de la nature des questions de Fernandez, qui, après avoir mûrement examiné la carte, se prononçait favorablement pour Colomb.

— Je pensais, dit-il, que vous alliez vous refuser à admettre la rotondité de la terre. C'est là mon plus grand embarras. En effet, si elle est ronde, il s'y trouve un point opposé au nôtre, où il doit être impossible de se tenir. Le navire qui en approchera devra glisser hors de la mer, et tomber dans l'espace.

Colomb se prit à sourire.

— Non, non, dit-il, le ciel qui enveloppe la terre comme une écorce nous maintiendra toujours à sa surface. La marche du soleil prouve que notre monde est une sphère ; c'est, du reste, l'opinion des savants depuis les temps les plus reculés. Or, on connaît déjà une assez grande partie de ce globe pour être sûr qu'on ne risque nulle part d'en tomber comme si l'on glissait du toit d'un édifice. Les pieds de tous ses habitants reposent sur un de ses rayons et correspondent à son centre. Quand nous marchons, nous sommes semblables à ces insectes qui se promènent sur une orange, et qui en font le tour s'ils ne s'écartent pas de la ligne droite.

Le génie du grand navigateur lui faisait entrevoir la solution du problème qui ne devait être complétement résolu que deux cents ans plus tard, par l'illustre Newton.

Colomb avait affaire cette fois à des hommes éclai-

rés et sincères, il fit tomber l'une après l'autre toutes leurs objections : si bien qu'il convertit successivement à sa pensée le médecin et le prieur.

De nouvelles conférences suivirent cette première nuit d'études ; des témoignages recueillis à Palos par le docteur Fernandez accrurent la confiance de Juan Pérez dans les théories de Colomb.

Ainsi, un vieux pilote qui comparut à l'une des réunions, affirma qu'ayant été entraîné par les vents contraires bien au delà du cap Clear, en Irlande, il avait rencontré au milieu de l'Atlantique une mer unie, dans laquelle il se serait avancé sans craintes si l'hiver n'avait pas été si rapproché.

Les traditions de l'antiquité furent évoquées : on parla de l'Atlantide de Platon, d'Ophir et de Tarsis, où se rendaient les flottes de Salomon, en passant par les colonnes d'Hercule, et l'on se demanda si ces villes n'étaient point situées précisément dans l'empire du Grand-Khan ou dans l'île de Cipango. Les récentes navigations des Portugais au delà de l'Équateur prouvaient que l'on pouvait traverser la zone torride sans dangers, et que ce n'était pas une région de feu où les vagues mêmes étaient bouillantes, ainsi que l'avaient affirmé quelques anciens philosophes. Colomb, du reste, était allé lui-même jusqu'à Saint-Georges-la-Mina, en Guinée, presque sous la ligne équinoxiale.

Juan Pérez, à partir de ce moment, prit à cœur de faire réussir les projets de son hôte. Garcia Fernandez promit de s'employer pour lui procurer un équipage et des compagnons de navigation.

La science et la foi venaient de donner au vieux

marin deux amis prudents et désintéressés qui l'aidèrent de tout leur pouvoir et ne lui manquèrent jamais.

Le prieur avait envoyé un messager à Huetra; Pedro Correa, le beau-frère de Colomb, était mort: ainsi le grand navigateur se trouvait privé de sa dernière espérance et sans aucune ressource dans ce pays étranger.

Le couvent de la Rabida devint la demeure du jeune Diégo, tandis que son père, grâce à la générosité de Juan Pérez, achetait un costume de voyage et se mettait en état de paraître à la cour de Castille. Il était en outre porteur d'une lettre, par laquelle le prieur le recommandait à Fernando de Talavera, confesseur de la reine.

Cependant, les événements qui agitaient la Péninsule ne permirent pas à Christophe Colomb de partir avant la fin de 1486.

Alors, laissant à la garde de Juan Pérez son fils Diégo, dont les religieux franciscains promirent de diriger l'éducation, il prit enfin congé de ses hôtes, et, plein d'espérance, il sortit du couvent de la Rabida pour se rendre à Cordoue, où venaient d'arriver Ferdinand et Isabelle.

La monarchie espagnole, à cette brillante période de son histoire, se trouvait réunie, par le mariage du roi d'Aragon et de la reine de Castille, sous l'autorité du couple royal le plus habile qui peut-être ait jamais régné.

Une lutte acharnée durait depuis plus de huit siècles entre l'Espagne chrétienne et l'Espagne musulmane.

L'invasion arabe avait triomphé aisément d'un empire composé des éléments les plus divers, où les haines réciproques des populations celtiques, romaines, vandales, suèves et gothiques s'étaient constamment opposées à la fusion nécessaire pour donner de la force à l'État. Mais les derniers descendants de tous ces peuples, rivaux naguère, s'étaient refugiés dans les montagnes des Asturies ; ligués par le malheur contre l'ennemi de leur foi, ils formèrent enfin un tout et reprirent l'offensive à la faveur des dissensions qui ne tardèrent pas à diviser les nouveaux conquérants.

Moins de cent ans après la bataille de Xérès, tandis que le royaume d'Oviedo se constituait sur les bords de la mer de Biscaye, Charlemagne repoussait l'islamisme au delà de l'Ebre.

Après Charlemagne, les nouveaux États chrétiens, malgré leurs querelles, continuèrent la guerre contre les califes.

Le Portugal conquit le territoire dans lequel il est enfermé depuis ; le reste de la Péninsule se trouva enfin partagé entre les trois couronnes de Navarre, d'Aragon et de Castille et Léon d'une part, et le royaume de Grenade de l'autre. Enfin, lorsque Jean II d'Aragon laissa par sa mort le sceptre à Ferdinand, son fils, et qu'Isabelle triomphante s'assit sur le trône de Castille et Léon, la puissance espagnole se vit maîtresse de tous les pays qu'elle occupe aujourd'hui en Europe, — à l'exception de la haute Navarre et des possessions mahométanes, où les Maures étaient cruellement resserrés, surtout depuis qu'ils avaient

perdu Gibraltar, sous Henri IV de Castille, prédécesseur d'Isabelle.

La Navarre était trop faible pour être à craindre, le Portugal venait d'être vaincu à Toro, la France ne pouvait donner aucune inquiétude, les affaires y étant dans une affreuse confusion ; ainsi, forts de leur union qui fut toujours admirable, malgré l'indépendance de leurs couronnes respectives, le roi et la reine purent tourner contre les Maures tous les efforts de l'Espagne chrétienne.

C'était une véritable croisade : des chevaliers et des volontaires affluaient de toutes les parties de l'Europe, le désespoir régnait parmi les sujets des Boabdil. Les prédictions musulmanes, répétées avec effroi, annonçaient que la domination des mahométans en Espagne touchait à sa dernière heure.

Toutefois on se préparait dans Grenade à une résistance héroïque.

Jaloux de leur propre gloire, Ferdinand et Isabelle ne voulaient pas la compromettre dans une attaque qui n'aurait pas présenté toutes les chances possibles de succès ; aussi rassemblaient-ils une armée formidable pour aller porter la guerre aux derniers successeurs des califes, lorsque Christophe Colomb arriva à Cordoue.

V

ANNÉES DOULOUREUSES

Isabelle et Ferdinand venaient d'apprendre que les Boabdil, faisant trêve à leurs discordes intestines, avaient formé une coalition. — Il était temps de commencer les hostilités. Or, c'était au milieu de ces ardentes préoccupations qu'un étranger, pauvre et n'ayant d'autre recommandation que la lettre d'un moine franciscain, voulait essayer de se faire entendre.

Juan Pérez, relégué maintenant dans un couvent d'Andalousie, était presque oublié à la cour. Celui qui lui avait succédé auprès de la reine, Fernando de Talavera, ne daigna guère écouter le solliciteur inconnu qui lui arrivait ; il le prit pour un aventurier, traita d'extravagance et de tromperie le projet d'aller aux

Indes par l'Atlantique, et refusa son concours en termes qui anéantissaient toutes les espérances de Colomb.

L'infortuné Génois dut s'industrier. Il utilisa ses connaissances géographiques, et vécut du produit des cartes qu'il vendait aux seigneurs espagnols.

Dans la vie d'un grand homme tel que Christophe Colomb, il n'est point d'épisode si obscur qui n'offre un puissant intérêt. La vente de cartes le mit en rapports avec le précepteur des princes du sang royal, frère du nonce du pape. Le précepteur parla de son cosmographe ; bientôt après. Colomb était noblement accueilli par l'archevêque de Tolède, don Pedro Gonzalez de Mendoza.

Les illustres prélats qui s'intéressaient maintenant à lui lurent la lettre de Juan Pérez, écoutèrent attentivement les arguments du vieux marin et voulurent faire parvenir sa voix jusqu'au trône.

Un an après son arrivée à Cordoue, il était introduit devant Ferdinand et Isabelle par le cardinal de Mendoza, qu'un historien a appelé *le troisième roi d'Espagne*, pour faire allusion à son grand pouvoir auprès des monarques de Castille et d'Aragon.

Malgré sa modestie naturelle et son évidente pauvreté, Colomb n'éprouva point d'embarras. La noblesse de ses desseins lui inspira de grandes paroles : il dit qu'il était un instrument du ciel et développa son admirable théorie, de manière à faire une vive impression sur l'esprit de la reine. Mais Isabelle crut devoir laisser décider la question par son royal époux.

Ferdinand, enflammé d'abord par l'espoir de découvertes plus importantes que celles des Portugais, se tint pourtant sur ses gardes ; il ne fit aucune promesse et voulut qu'une assemblée des savants les plus renommés du royaume appréciât les motifs que faisait valoir le solliciteur. Colomb fut renvoyé devant un conseil que devait présider Fernando de Talavera. Il avait espéré dans la reine, la reine ne l'avait pas voulu protéger seule ; il retombait entre les mains d'un homme qui déjà une fois avait dû être son protecteur et qui l'avait repoussé. Il ne se laissa point abattre.

Devant l'assemblée de Salamanque, il répondit victorieusement à toutes les objections, souvent puériles, qui lui furent faites; mais, hélas ! le génie ne triompha point des préjugés du plus grand nombre. La plupart des membres du conseil trouvaient les doctrines de Colomb inconciliables avec le système de Ptolémée ; quelques-uns, allant plus loin, prononcèrent les mots d'hérésie et d'impiété. Peu s'en fallut que ce savant profondément pieux, qui voulait par-dessus tout propager le christianisme dans des contrées inconnues, ne fût accusé de soutenir des erreurs blasphématoires.

Les affaires politiques interrompirent les conférences de la docte assemblée de Salamanque. Colomb fut oublié. Il suivit cependant la cour avec persévérance pendant cinq années consécutives, prenant part aux combats, afin d'attirer sur lui l'attention royale, faisant preuve de sagesse et d'habileté dans la guerre des Maures, et pour prix de ses travaux ne demandant

que la faveur de donner un nouvel empire à l'Espagne et à la chrétienté.

Pendant le siége de la ville de Baza, auquel il assistait, eut lieu un incident qui mérite d'être rapporté, car son influence étrange, et presque ignorée, sur les projets de l'illustre navigateur, transforme la découverte du Nouveau-Monde en une sorte de croisade ayant pour but la conquête de la Terre-Sainte.

L'alliance des rois rivaux de Grenade était rompue : Muley-Boabdil occupait la ville de Baza, tandis que Mohammed, son neveu, faisait face à l'orage dans la capitale des Maures.

Profitant de discordes si favorables les Espagnols dirigeaient tous leurs efforts contre la première de ces places, lorsque deux moines de Jérusalem arrivèrent dans leur camp.

Isabelle présidait elle-même aux opérations du siége. Les religieux lui remirent un message du soudan d'Égypte, qui menaçait de faire périr tous les chrétiens de ses États et de détruire le Saint-Sépulcre, si le roi et la reine ne renonçaient pas à la conquête de Grenade. Les moines parlèrent ensuite des souffrances de leurs frères parmi les musulmans, des persécutions auxquelles ils étaient en butte et de la pauvreté des lieux saints.

Isabelle, vivement touchée de leurs récits, accorda aux gardiens du Saint-Sépulcre une rente perpétuelle de mille ducats d'or; elle leur fit présent d'un voile brodé de sa propre main pour suspendre à la châsse ; mais la guerre ne continua qu'avec plus d'ardeur. Les Espagnols, remplis d'une pieuse indignation par les

menaces du soudan, brûlaient de venger les chrétiens orientaux et faisaient des prodiges.

Colomb, profondément ému par les rapports des religieux, eut avec eux plusieurs entretiens qui l'exaltèrent au point qu'un jour il s'écria :

« Je jure de consacrer à la délivrance de la Terre-Sainte tous les bénéfices que je retirerai de mes découvertes ! »

Cette exclamation d'un pauvre volontaire de l'armée catholique dut paraître au moins bizarre.

On regardait alors Colomb comme une sorte d'aventurier dont l'esprit était égaré par de longs travaux scientifiques. Que de fois le vieux marin fut tourné en ridicule par les jeunes *hidalgos* de la cour, malgré sa bravoure et ses connaissances militaires! Les religieux de Jérusalem poursuivirent leurs discours et dépeignirent les calamités qui accablaient les chrétiens dans le Levant. Colomb répéta sans doute intérieurement le serment qu'il avait proféré, serment qu'il n'oublia jamais et dont il fut préoccupé jusqu'à l'heure de sa mort.

Grâce à la sagesse d'Isabelle, les travaux du siége furent si habilement conduits, que Baza ne tarda pas à se rendre. Muley-Boabdil fit l'abandon de ses droits à la couronne en faveur du roi et de la reine. La cour rentra en triomphe à Séville. Colomb espérait que l'heure était venue d'obtenir une réponse décisive; mais les fêtes l'éloignèrent de la reine encore plus que les combats. Il passa ainsi deux années entières dans la misère la plus profonde et l'attente d'une audience.

En 1490, quand il fut enfin parvenu à se faire entendre, il ne reçut qu'une vague promesse. Fernando de Talavera lui dit qu'on ne pouvait prendre aucun engagement envers lui avant la fin de la guerre.

Accablé de douleur, mais non découragé, le cœur rempli d'amertume, mais toujours convaincu de l'excellence de ses projets, Colomb part de Cordoue pour faire ses propositions aux ducs de Médina-Sidonia et Médina-Cœli, grands d'Espagne qui possédaient des principautés florissantes, avaient des vaisseaux et entretenaient des troupes indépendantes de la couronne.

Tous deux sont ébranlés; tous deux finissent par refuser leur concours.

Alors le vieux marin se décide à quitter l'Espagne, et se rend au couvent de la Rabida pour y chercher son fils Diégo.

VI

DERNIERS EFFORTS.

Rien ne lasse plus vite les protecteurs que les démarches infructueuses : ceux de Colomb auprès de la cour étaient fatigués ; la conférence de Salamanque et les conseils d'enquête qui avaient eu lieu plus tard, tout semblait oublié par les seigneurs espagnols.

Mais il n'en était pas ainsi au monastère isolé des environs de Palos. Là, le souvenir de Colomb vivait dans tous les cœurs ; là, son fils, élevé par les moines franciscains, était leur frère et leur ami commun. Dans le fond de ce cloître tranquille, on se rappelait, comme un grand événement, le jour où le pauvre navigateur naufragé avait, pour la première fois, frappé a la porte du monastère. Ses desseins intéressaient tout le monde ; on savait sa belle conduite à l'armée

chrétienne; on se réjouissait si ses lettres donnaient quelque espoir de succès, on s'affligeait s'il rencon trait de nouveaux obstacles. Presque tous les soirs, le médecin Garcia Fernandez, au retour de ses excursions, venait causer avec son ami le prieur Juan Pérez, et souvent alors ils reparlaient de ce planisphère qu'ils avaient mesuré sur la massive table de chêne. Les voyages de Marco-Polo étaient lus et commentés au point de vue de Colomb. Diégo, admis à ces conférences, écoutait avec une naïve admiration.

C'était un enfant grave et pieux, dont les premières années s'étaient passées dans les colonies lointaines ou sur la mer, et dont la jeunesse se formait au milieu du cloître. La vie extérieure était pour lui un poëme héroïque, il ne se rappelait que combats et navigations périlleuses; la vie intérieure était à ses yeux sainte et austère, il ne voyait que l'image de la religion et de la vertu. Son intelligence était merveilleusement développée, il promettait d'être, comme il le fut en effet, un digne fils de Christophe Colomb. A la prière commune, on prononçait le nom de son père; chaque jour, il entendait faire des vœux pour la réussite des projets du vieux marin; l'on conçoit quelle ardente attention il devait prêter aux conversations que suscitaient les nouvelles reçues de Cordoue, de Salamanque, de Séville, de Médine, de tous les lieux enfin où l'infatigable solliciteur s'était rendu tour à tour.

Diégo avait déjà dix-sept ans, et il était capable de comprendre la portée des vues de son père, lorsque Juan Pérez reçut de Colomb une lettre pleine d'espé-

rance : il s'agissait du duc de Medina-Cœli, qui paraissait disposé à lui confier des vaisseaux pour son voyage de découvertes. A en juger par la joie qu'ils éprouvaient, tous les religieux semblaient avoir une part directe dans le succès de l'entreprise; ils parlaient déjà de la conversion du grand-khan de Tartarie et de ses sujets infidèles, quand on apprit que Christophe Colomb lui-même venait d'entrer dans le couvent.

Juan Pérez s'empresse de courir à sa rencontre et de lui amener son fils. Le vieux navigateur serre tristement Diégo entre ses bras; il ne rapporte, hélas! que mauvaises nouvelles. Après de si longues années de traverses, il revient au couvent de la Rabida, tel qu'il en était parti, pauvre, sans ressources, n'ayant plus d'espérance en Espagne.

— Quoi! seigneur, le duc de Medina-Cœli vous a aussi repoussé? s'écria le prieur; vous nous écriviez cependant qu'il avait parfaitement saisi votre pensée.

— Oui, dit Colomb, il est convaincu comme moi-même, mais il craint de mécontenter la cour; il trouve l'entreprise trop grande pour un sujet; et s'est borné à me promettre son appui auprès du roi et de la reine.

— Espérez donc encore! s'écria Juan Pérez.

— Non! non! mon père, je n'ai déjà perdu que trop de temps en Espagne; je touche à ma cinquante-cinquième année, j'ai déjà consumé dix-huit ans en vaines sollicitations tant en Portugal qu'en Castille. La France m'accueillera mieux peut-être : je veux aller en France.

Le prieur à ces mots ne peut cacher sa douleur :

— Attendez ! s'écrie-t-il, vous tenez à l'Espagne, je le sais ; vous avez une nouvelle famille à Cordoue : une femme, un second fils vous y retiennent. N'allez pas essuyer d'autres refus auprès d'une autre cour, mieux vaudrait renoncer à vos desseins.

— Jamais ! dit Colomb. L'Espagne me repousse, je vais en France ; je parcourrai l'Europe jusqu'à ce qu'un souverain ou un grand seigneur m'accorde son concours. J'ai mes affections à Cordoue, il est vrai, je veux même y conduire mon fils Diégo, et j'y reviendrai après mes voyages. Mais, je vous le répète, il est plus que temps d'aller trouver des rois moins insoucieux de leur gloire et plus désireux du bien de notre sainte religion.

— Isabelle ne vous connaît pas, répliqua le moine avec une expression de tristesse ; mais vous, mon ami, vous ne connaissez pas Isabelle, si vous croyez trouver dans le monde entier roi ou prince plus digne de vous protéger.

L'arrivée de Garcia Fernandez interrompit le prieur ; il fallut que Colomb répétât au docteur ce que Juan Pérez savait déjà.

Le vieux médecin, non moins jaloux de la gloire de l'Espagne que le supérieur de la Rabida, s'unit à lui pour dissuader Colomb de porter ailleurs ses offres de services.

— S'il ne s'agissait que de Ferdinand, dit-il, je n'oserais insister ; mais Isabelle est sur le trône de Castille. C'est un grand esprit et un noble cœur ; dès

qu'elle sera bien pénétrée de l'importance de vos projets, croyez-moi, elle osera tout prendre sur elle; vous voulez une flotte, vous l'aurez.

Colomb secoue la tête en signe de doute, et s'adressant à Diégo :

— Demain matin, mon fils, sois prêt à me suivre. Il faut abandonner ta paisible retraite, quitter tes vertueux protecteurs et leur faire tes adieux.

Les yeux du jeune homme se levèrent péniblement vers Juan Pérez, qui s'écria tout à coup :

— Non ! non ! mon enfant, tu ne partiras pas encore. Je vous adjure, seigneur Colomb, de m'accorder au moins quelques jours. Je vais écrire à la reine, et s'il le faut, j'irai moi-même la solliciter en votre faveur.

— Que votre désir soit rempli, répliqua le vieux marin, et que la volonté de Dieu soit faite !

Le moine écrit une lettre chaleureuse. Garcia Fernandez propose de la faire porter par un pilote adroit, très-dévoué à ses intérêts. Colomb resta donc au couvent jusqu'à ce qu'on eût reçu une réponse. Elle ne se fit pas attendre.

Quatorze jours après le départ du messager, la reine priait Juan Pérez de venir la trouver lui-même, et le chargeait de dire à Colomb de ne plus désespérer.

A la réception de cette royale dépêche, tous les hôtes du couvent rendirent grâces à Dieu d'avoir ainsi manifesté sa volonté. Quoiqu'il fût déjà minuit, le zélé Juan Pérez voulut partir sur l'heure, fit seller sa mule et se mit en route, accompagné seulement par deux serviteurs bien armés.

Colomb, Diégo, Garcia Fernandez, et tous les frères franciscains assemblés dans le *patio* ou grande cour du couvent, assistèrent à ce départ, accompagnant le prieur de leurs vœux. Mais celui qui était le plus directement intéressé au succès de la démarche en doutait encore ; il avait déjà tant de fois vainement espéré dans des protecteurs puissants, tant de fois il avait cru que tous les obstacles étaient surmontés ! Pénétré d'une profonde reconnaissance envers Juan Pérez, il priait, et, soutenu par sa foi, il attendait la décision du ciel. « C'est peut-être une nouvelle épreuve, » pensait-il ; car, bien convaincu de la grandeur de sa mission, il croyait que son énergie devait être accrue par l'adversité. Son âme se réjouissait à cette pensée que les instruments les plus faibles étaient les plus agréables à Dieu, et il se disait que là où avaient échoué le nonce du pape et le *troisième roi d'Espagne*, là réussirait peut-être son humble ami Juan Pérez.

Alors, quand il voyait en perspective les rivages immenses d'un empire merveilleux ; quand il se figurait que ses vaisseaux avaient franchi l'Océan, et qu'il abordait aux régions décrites par Marco Polo, il tombait dans une extase pieuse.

Christophe Colomb présente, en effet, cela de remarquable qu'il réunissait à un esprit spéculatif et mathématiquement exact une imagination enthousiaste, où prédominaient toujours les croyances religieuses. Il avait calculé le compas à la main, et puis il s'était écrié : *Dieu le veut !* Ce fut cette confiance inaltérable dans la volonté divine qui le soutint du-

rant près de vingt années de traverses, de refus et d'humiliations, et qui, plus tard, après le succès, lui permit d'allier à la fierté de son noble caractère, à sa dignité personnelle, cette sincère modestie dont on trouve si peu d'exemples.

Il rapporta toujours à Dieu les découvertes de son génie, et s'il fut indigné de l'ingratitude des hommes, il ne cessa jamais d'être humble de cœur, comme un véritable serviteur de Jésus-Christ. L'histoire du grand navigateur présente à chaque page ces grands enseignements.

Juan Pérez, fort de ses anciennes relations avec la cour, s'y rendait rempli de confiance ; il traversa le pays récemment conquis sur les Maures, et fit si grande hâte, qu'il arriva quatre jours après à Santa-Fé, où se trouvait la reine Isabelle.

Durant le siége de Grenade, le camp espagnol, ayant été incendié, avait été remplacé par une forteresse. Pour mieux faire le blocus de la capitale musulmane, les chrétiens avaient élevé en face de ses murs une cité guerrière peuplée par une armée, et où s'était transporté le siége du gouvernement. Telle était Santa-Fé, qui dut ainsi sa naissance à la lutte mémorable de l'islamisme contre l'Espagne catholique. La guerre, qui détruit les villes, en fonda une cette fois.

Juan Pérez trouva la reine déjà bien disposée en faveur de Colomb par les rapports du duc de Médina-Cœli ; il parla chaleureusement, d'après ses propres convictions, et stimula tous les autres protecteurs du vieux marin, auquel les plus éminents personnages de la cour parurent s'intéresser.

Isabelle voulut le voir, et songeant à son extrême pauvreté, lui fit envoyer, par le prieur, 20,000 maravédis pour qu'il pût se présenter convenablement devant elle. Garcia Fernandez reçut cette somme à Palos et la remit à Colomb, qui s'équipa en conséquence, et, plein d'un nouvel espoir, rejoignit, à Santa-Fé, son généreux ami Juan Pérez.

Diégo accompagna son père sur la route de Séville; le docteur les suivit aussi, et quand le moment de la séparation fut arrivé, il promit de s'occuper activement des préparatifs de l'expédition maritime, dont plusieurs pilotes et habitants de Palos, entre autres les Pinzon, avaient déjà connaissance.

Ainsi, nul ne doutait que Christophe Colomb n'obtînt le commandement qu'il sollicitait. La promesse évasive qu'on lui avait faite peu de mois auparavant acquérait d'ailleurs une importance réelle, car le bruit se répandait dans le pays que Grenade était réduite aux dernières extrémités.

Lorsqu'il arriva devant Santa-Fé, l'armée chrétienne en sortait en ordre de bataille, une immense multitude de toutes les nations espagnoles et musulmanes couvrait les campagnes : il allait se passer un de ces événements qui datent à jamais dans les annales d'une nation.

Le voyageur pressa le pas de sa mule et entra dans la place forte, où l'attendait impatiemment le prieur de la Rabida.

VII

ISABELLE DE CASTILLE

Ferdinand et Isabelle, entourés de la cour, des capitaines les plus renommés et du clergé espagnol, se dirigeaient pompeusement vers Grenade qui leur ouvrit ses portes.

L'air retentissait du son des fanfares et des cris de triomphe, auxquels se mêlaient des cantiques d'actions de grâce.

Après une lutte qui avait duré huit siècles, la croix triomphait du croissant.

Les musulmans de la Vega, consternés et muets, restaient groupés sur les collines, d'où ils assistaient à la chute de leur empire ; ceux de Grenade s'étaient renfermés dans leurs demeures, tandis que les rues se remplissaient de guerriers, de chevaliers de toutes les

nations, de grands d'Espagne et de prélats, tous fiers et ivres de joie, tous enthousiasmés par la glorieuse conquête que venaient de faire la Castille et l'Aragon pour l'Europe chrétienne.

Dans cette foule étaient confondus un simple moine franciscain et un solliciteur obscur que d'autres pensées agitaient; Christophe Colomb et Juan Pérez s'entretenaient de leurs projets de découvertes.

— Encore quelques jours, mon ami, disait le prieur, le royaume de Grenade sera paisiblement rentré dans les domaines de la couronne, et la reine vous écoutera avec bienveillance.

Ce ne fut pas sans quelque amertume que le marin répondit :

— Quand je vois, dit-il, le grand fracas qu'on fait de la conquête d'une province ruinée, et l'indifférence avec laquelle on accueille un dessein qui doit donner à la chrétienté un empire sans bornes, je ne puis m'empêcher de prendre en pitié les jugements des hommes. Il est beau d'expulser les Maures de l'Europe; mais combien ne serait-il pas plus beau de porter le flambeau de la foi chez des peuples nouveaux, aux extrémités de la terre, d'étendre les limites du monde connu, et de donner à la Castille catholique plus de royaumes infidèles qu'il n'y a de bourgades dans ce territoire si péniblement conquis! Je vois froidement les succès d'aujourd'hui, tant il sont au-dessous de ce que je médite. Et cependant on me repousse depuis six années, on me traite en aventurier, en intrigant, en insensé! Si ma confiance en Dieu ne me soutenait, si je ne croyais que sa sainte volonté est de permettre

la réalisation de mes vœux, si je ne regardais la reddition de Grenade comme un des moyens secrets de la Providence, en vérité, je n'aurais que dédain pour toutes ces magnificences triomphales !

En parlant ainsi, Christophe Colomb et Juan Pérez arrivèrent, avec le cortége royal, aux pieds de l'Alhambra.

Une acclamation de la multitude, suivie d'un profond silence, attira leur attention. La grille du splendide palais des rois maures s'ouvrait. L'on en vit sortir le dernier des Boabdil, accompagné de ses serviteurs ; il s'avança vers le roi et la reine, s'inclina devant eux et leur remit lui-même les clefs de l'opulente forteresse de Grenade, de cette demeure sacrée, chef-d'œuvre de l'architecture orientale, qu'il abandonnait à jamais.

Un instant après, la bannière espagnole flottait sur la plus haute tour de l'Alhambra.

C'en était fait de la puissance mahométane dans la Péninsule, et l'heure était venue où Christophe Colomb pouvait enfin réclamer d'être entendu.

Après avoir servi d'introducteur à son ami, Juan Pérez, croyant tous les obstacles aplanis, partit modestement pour le couvent de la Rabida.

Les monarques de Castille et d'Aragon voulurent qu'on s'occupât, sans plus de retard, des propositions de Colomb ; un conseil s'assembla pour les examiner, et n'eut qu'à discuter les prétentions de l'illustre navigateur. Mais, pénétré de la grandeur de son entreprise, cet homme pauvre qui venait d'user dix-huit

années en vaines sollicitations, posa des conditions vraiment royales. Il voulait, avant tout être investi des titres d'amiral et de vice-roi des pays qu'il découvrirait, et avoir un dixième de tous les bénéfices.

Colomb avait résolu d'employer, selon son vœu, les richesses qu'il amasserait à la délivrance du Saint-Sépulcre ; il devait les consacrer à lever une armée de cinquante mille hommes de pied et de cinq mille cavaliers, comme en font foi les mémoires qu'il présenta, huit ans après, à la cour d'Espagne, au retour de son troisième voyage de découvertes.

A peine avait-il déclaré à quel prix il mettait ses services que les courtisans l'accablèrent de railleries ; l'on répéta de toutes parts que ce n'était qu'un adroit intrigant, qui demandait un grade éminent avant d'avoir rendu aucun service, un aventurier dont les songes creux entraîneraient inutilement dans d'énormes dépenses, et la reine céda au mécontentement général.

L'on essaya pourtant d'obtenir des concessions de la part du vieux marin, mais avec une fierté qu'on admire, car elle est la preuve de son inébranlable constance et de la fermeté de son caractère, il déclara en avoir assez fait pour le royaume d'Espagne.

Bien déterminé à partir le jour même pour se rendre en France, il va prendre congé de ses amis, entre lesquels se trouvaient Alonzo de Quintanilla, contrôleur général des finances, et Luiz de Saint-Angel, receveur des revenus ecclésiastiques d'Aragon ; il les charge d'une lettre pour le prieur de la Rabida, et

sort aussitôt de Santa-Fé, dans l'intention de recommencer ses démarches auprès du roi Charles VIII.

Quintanilla et Saint-Angel avaient été mis en rapport avec Colomb par le vénérable Juan Pérez; ils ne professaient pas moins d'estime que le moine franciscain lui-même pour le savant navigateur ; pendant les jours qui suivirent la reddition de Grenade, ils s'étaient pénétrés de l'excellence de son système. En le voyant s'éloigner ainsi pour toujours, ils voulurent tenter un moyen désespéré. Leurs charges leur donnaient un facile accès auprès de la reine, ils insistent pour obtenir d'elle une audience immédiate : — il s'agit, disent-ils, d'une affaire d'État qui intéresse l'honneur de la couronne.

Cependant Colomb, en proie à la plus poignante douleur, se dirigeait vers Cordoue, réfléchissant aux moyens qu'il emploierait pour se faire appuyer à la cour de France, et fondant peut-être son nouvel espoir sur la reine Anne de Bretagne, comme il avait si longtemps compté sur Isabelle de Castille.

En ce moment même, Luiz de Saint-Angel plaidait sa cause avec exaltation :

— Que Votre Majesté daigne me pardonner, disait-il, d'appeler son attention sur un objet d'urgence qui lui échappe ; mais, en loyal serviteur de sa couronne, je dois lui dire qu'elle laisse échapper une occasion de servir la cause sacrée du christianisme. Aveuglée par les ennemis d'un homme de génie méconnu, Votre Majesté, — que mes intentions excusent mon audace! — manque à sa gloire et à l'intérêt bien entendu de ses sujets.

Saint-Angel, comme transporté hors de lui, mêlait les reproches aux prières ; Isabelle n'osait l'interrompre.

— Christophe Colomb abandonne l'Espagne, poursuivit-il ; votre conseil a rejeté ses propositions ; il va les faire à la France ; il va offrir à une puissance rivale ses magnanimes services. Souffrez que je supplie Votre Majesté de l'arrêter dans sa fuite par une parole digne d'elle ! Souffrez que j'exprime mon étonnement en voyant Votre gracieuse Majesté, toujours si favorable aux grandes et nobles entreprises, refuser son concours à un homme dont elle a pu apprécier la valeur pendant la dernière guerre. Colomb est un habile astronome, un cosmographe érudit, tous vos officiers ont été forcés de le reconnaître ; ses connaissances en navigation sont incontestables; on ne peut lui refuser les qualités d'un capitaine brave et prudent. Naguère encore on était sur le point de lui accorder ses demandes, et pour de misérables difficultés dans lesquelles il s'est montré à la hauteur de ses desseins, on le repousse, on l'outrage, on le force à abandonner l'Espagne, dont il eût fait la gloire.

Quintanilla prit la parole à son tour :

— Le Portugal, dit-il, étend ses conquêtes sur les côtes africaines, la chrétienté retentit de ses succès : et cependant les galères de Castille et d'Aragon restent enfermées dans la Méditerranée, nos caravelles ne dépassent pas les îles Canaries ; auprès de nous un peuple chétif grandit par ses expéditions d'outremer quand nous perdons le seul moyen de l'emporter sur lui.

— La tentative de Colomb, reprit Saint-Angel, serait encore honorable pour votre couronne, lors même qu'elle n'aurait d'autre résultat que d'éclaircir un doute qui intéresse le monde entier.

Isabelle écoutait avec attention.

Les paroles énergiques des défenseurs de Colomb font impression sur son grand esprit. Elle semble entrevoir pour la première fois les avantages que le christianisme retirerait des futures découvertes. Quintanilla et Saint-Angel insistent sur la douleur qu'elle éprouverait si quelque autre puissance accomplissait l'entreprise ; ils font valoir le peu que Colomb avait demandé : deux navires et environ 300,000 couronnes.

Ayant ainsi développé tous les arguments favorables à leur protégé, les deux hidalgos attendaient dans un respectueux silence. Une dame de la cour, la marquise de Moya, qui se trouvait auprès de la reine, plaida aussi la cause de Colomb. Isabelle pourtant était encore indécise ; elle savait que la guerre avait épuisé les finances, et que le roi avait cessé de prendre intérêt à tout projet de découvertes.

Alonzo de Quintanilla, Saint-Angel, la marquise de Moya tournaient vers la reine des regards suppliants. Elle réfléchit longtemps comme pour peser la valeur de leurs discours ; enfin, convaincue par son propre jugement, elle dit avec enthousiasme :

— « Je me charge de l'entreprise pour ma pro-
« pre couronne de Castille, et je mettrai mes bijoux
« en gage pour lever les fonds nécessaires. »

Un historien a écrit à ce sujet : « Ce fut le plus beau moment de la vie d'Isabelle ; il attachait pour jamais

à son nom la gloire d'avoir protégé la découverte du Nouveau-Monde. »

Luiz de Saint-Angel s'empressa de promettre d'avancer les fonds nécessaires sur les revenus d'Aragon, et un courrier fut envoyé pour rappeler Colomb, qui déjà se trouvait à plusieurs lieues de Grenade, au pont de Pinos, défilé célèbre par les nombreuses rencontres des Maures et des Chrétiens.

La cause du génie était gagnée ; la reine renouvela sa promesse au vieux marin lui-même, et fut son avocat auprès du roi Ferdinand. En présence des souverains de Castille et d'Aragon, Colomb, sûr désormais de réussir, s'exprimait avec une éloquence entraînante, et, terminant le tableau pompeux des succès qu'il obtiendrait avec la protection de Dieu, il ajouta qu'il avait fait vœu de consacrer toutes ses richesses à la délivrance du Saint-Sépulcre.

Ferdinand et Isabelle ne s'attendaient pas à cette singulière péroraison, qui leur arracha un sourire, et répondirent que, même sans les trésors des Indes, Leurs Majestés seraient fort portées à tenter cette sainte conquête dès que l'état des finances le permettrait.

Un acte signé par les augustes époux confirma les priviléges de Colomb, qui, oubliant ses longues traverses et tout entier à la reconnaissance, jura de se rendre digne des faveurs qu'il recevait. Isabelle, avec une noble prévenance, remit à l'amiral une lettre patente par laquelle elle nommait son fils Diégo page du roi Jean, héritier présomptif de la couronne.

Peu de jours après, Colomb entra encore une fois

au couvent de la Rabida. Les franciscains, qui si longtemps s'étaient entretenus de ses espérances et de ses démarches, écoutaient son récit avec un profond intérêt. Quoiqu'ils le sussent arrivé au terme de sa plus chère ambition, ils furent agités de crainte et vivement touchés en l'entendant raconter son départ de Santa-Fé pour Cordoue. Juan Pérez s'écria :

— Et moi, je vous avais déjà quitté, seigneur, vous croyant certain de réussir !

Lorsque Colomb remis à son fils l'*albala* qui l'appelait à la cour, des bénédictions sans nombre se ré-pandirent sur Isabelle de Castille.

VIII

LE DÉPART

Garcia Fernandez, les frères Pinzon et tous les principaux de Palos accoururent bientôt au couvent, d'où l'illustre navigateur régla les détails de son entreprise.

Quelques mois s'écoulèrent avant qu'on fût prêt ; les marins du pays, remplis de terreur par la nature de l'expédition projetée, refusaient d'y prendre part.

Peu s'en fallut encore que Christophe Colomb n'échouât devant ces difficultés matérielles.

Enfin, le vendredi 3 août 1492, trois petits navires se balançaient sur le Tinto.

Le pavillon d'amiral flottait à la poupe de *la Santa-Maria* montée par Christophe Colomb.

Le crépuscule ne blanchissait pas encore le ciel,

quand la population, assemblée sur le rivage, vit les moines franciscains du couvent de la Rabida se rendre à bord de la caravelle pavoisée des plus brillantes couleurs. Un autel était dressé sur le château de poupe : Juan Pérez y célébra l'office divin ; Christophe Colomb, ses officiers et ses matelots communièrent et furent bénis solennellement par le vénérable prieur. La flottille fut placée sous la protection spéciale de Dieu et de la sainte Vierge ; les plus touchantes cérémonies religieuses précédèrent ainsi le départ.

Colomb confia ensuite son fils Diégo à un prêtre de Palos, qui devait lui donner quelque connaissance du monde avant de l'envoyer à la cour ; puis il rendit grâces à Garcia Fernandez et au prieur de la part qu'ils avaient prise à ses démarches et à ses travaux.

Enfin, quand son fils et tous ses amis furent descendus à terre, il fit le signal de mettre sous voiles.

L'escadrille appareilla une demi-heure avant le lever du soleil.

Tandis que les pilotes conduisaient les navires hors de la rivière de Palos, Christophe Colomb avait les yeux fixés sur le monastère, où il savait que ses plus dignes amis invoqueraient le ciel pour la réussite de sa noble entreprise.

Peu à peu le promontoire de la Rabida fut éclipsé par d'autres terres élevées qni s'effacèrent à leur tour.

Les trois frêles bâtiments s'élançaient dans l'immensité des mers en gouvernant sur les îles Canaries, d'où ils devaient ensuite voguer droit à l'ouest à travers un océan inconnu.

Christophe Colomb avait alors environ cinquante-six ans.

A l'âge où la carrière de la plupart des marins est achevée, il commence sa carrière de grand navigateur, et part du lieu même où les hasards de la guerre navale le firent arriver en naufragé mendiant à la porte du couvent de don Pérez de Marchena.

Supposez-le victorieux de la galère vénitienne qui l'enveloppa dans son incendie, il ne fait pas naufrage, il ne frappe point à la porte hospitalière de la Rabida, l'aide et le secours du confesseur de la reine lui manquent, et peut-être, malgré les infatigables efforts de son génie, il n'aurait point la gloire d'avoir découvert le Nouveau-Monde.

Plusieurs années plus tard, quand, à la cour de Castille, les grands se disputaient l'honneur de lui avoir prêté leur concours, il rendit justice au zèle de Quintanilla et de Saint-Angel; mais il raconta comment il avait trouvé au couvent de la Rabida plus de secours et de consolations que dans tout le reste de l'Espagne.

Les noms du moine Juan Pérez de Marchena et de son vieil ami Garcia Fernandez, le médecin de Palos, se lient étroitement à la conquête de l'Occident. Un moine modeste, qui avait abandonné les pompes de la terre pour une pieuse solitude, devint le véritable protecteur du héros. C'est ainsi que le ciel choisit les instruments de sa gloire parmi les plus humbles de ses serviteurs.

IX

NAUFRAGE PAR DÉSOBÉISSANCE

(24 décembre 1492.)

Les historiens ont donné mille relations du plus célèbre et du plus aventureux des voyageurs de mer, les poëtes l'ont chanté mille fois. Tout le monde sait comment, après une traversée rendue pénible par les terreurs de ses compagnons, l'illustre Génois découvrit enfin la terre et aborda dans l'île de San Salvador (Guanahani), le vendredi 12 octobre, deux mois et neuf jours après son départ de Palos.

Les trois navires de Colomb, — la *Santa-Maria*, qui portait son pavillon d'amiral, la *Pinta* et la *Nina*, montées par les trois frères Pinzon, Martin-Alonzo, Francisco-Martin et Vincent-Yanez, — étaient de fort

petite dimension, car il regarda comme plus propres à un voyage de découvertes des bâtiments d'un faible tirant d'eau, pouvant côtoyer avec moins de dangers des rivages inconnus, pénétrer dans les fleuves et sonder les baies. C'étaient des caravelles (*carabelas*), — dénomination assez obscure, puisque les musulmans l'appliquaient à leurs plus grands vaisseaux de guerre, tandis que les Espagnols et les Portugais ne la donnaient qu'à des navires à voiles du port de cent à cent vingt tonneaux. Colomb désigne même ainsi des barques n'en ayant que quarante, et nos plus vieux auteurs français disent que les caravelles sont : « vaisseaux portugais ronds, de médiocre calibre, comme de cent ou deux cents tonneaux, à voiles latines ou à oreilles de lièvre, qui sont d'ordinaire légers à la voile[1] ; » — « ayant quatre mâts et quatre voiles latines, fort légers et vites à la voile[2]. »

Il est positif que la *Santa-Maria* seule était pontée. La *Pinta* et la *Nina* n'en portaient pas moins comme elle, en avant et en arrière, des élévations appelées châteaux de proue et de pouppe, aujourd'hui complétement supprimées de la construction navale. En résumé, les navires avec lesquels Christophe Colomb entreprit ses longs et périlleux voyages n'étaient guère plus gros que les caboteurs de notre littoral. Et, certes, ce n'est pas un médiocre sujet d'admiration que de voir le grand navigateur explorant avec de pareilles barques l'archipel dangereux du canal de Ba

[1] Le P. Georges Fournier, *Hydrographie*.
[2] Estienne Cleirac, *Us et Coutumes de la mer*.

hama. Le ciel, qui le protégeait, ne permit point qu'il éclatât alors aucun des coups de vent formidables qui font redouter ces parages aux plus habiles marins modernes.

Il avait successivement découvert la Conception, Fernandine (aujourd'hui Exuma), Saometo, qu'il nomma Isabelle (aujourd'hui *isla Larga* ou Exumeta); la grande Cuba, qu'il prit pour l'extrémité du continent, et le groupe de charmantes petites îles connues sous le nom de Jardin du Roi, quand tout à coup il fut abandonné en pleine mer par la *Pinta*. Martin-Alonzo Pinzon, ayant pour pilote Francisco-Martin, son frère, désertait malgré les signaux de l'amiral.

Heureusement Vincent-Yanez, avec la *Nina*, lui resta fidèle, sans quoi l'honneur de la découverte lui aurait encore échappé, car, un mois plus tard, la *Santa-Maria* fit naufrage.

Poursuivant le cours de ses recherches, Colomb côtoyait au nord l'île d'Haïti, qu'il avait appelée Hispaniola, et gouvernait vers l'est pour aller mouiller dans le havre du cacique Guacanagari, dont il avait reçu les offres de service.

Une faible brise de terre gonflait à peine les voiles. La mer était calme, le ciel clair; les côtes avaient déjà été explorées par les chaloupes de l'expédition; le vigilant amiral, accablé de fatigue, crut pouvoir prendre quelques instants de repos, et après avoir expressément recommandé de faire bonne veille, il se retira.

Mais à peine était-il couché que tous les gens de service abandonnèrent successivement leurs postes,

laissant à un jeune mousse le soin du gouvernail, et violant ainsi jusqu'aux vieilles lois de la mer, selon lesquelles « le gouvernail est pièce sacrée qui ne doit être maniée par les garçons ou gourmettes[1]. » Ils manquaient au premier devoir du marin, c'est-à-dire au quart de nuit, et donnaient un exemple frappant de cette désobéissance imprévoyante, de cette incurie stupide qui paralysa sans cesse la sagesse de Christophe Colomb.

Aucun amiral n'eut des subalternes plus indignes, aucun navigateur ne fut plus mal secondé que lui; aussi, dans tout le cours de sa grande et cruelle histoire, voit-on cet homme de génie réduit à ménager de méprisables aventuriers dont les fautes firent trop souvent avorter ses plus hautes conceptions.

Cette fois, dans des parages à peine entrevus, la paresse l'emporte sur le sentiment de la sécurité, sur la simple prudence, sur les ordres réitérés du chef. Un novice inhabile reste seul à la garde du navire, que de rapides courants entraînent vers un banc de sable.

Il n'est pas, en navigation, de danger dont on doive se défier avec plus de soin que des courants, car ils agissent sans bruit, et généralement sans qu'aucun indice marin révèle leur action. La surface de la mer se déplace, entraînant les corps flottants avec une vitesse que l'homme ne peut apprécier. Que le calme soit plat ou que la tempête gronde, le résultat est le même.

Au large, les observations astronomiques seules font

[1] Jugements d'Oleron (1152), lois navales qui servirent de modèle aux règlements et ordonnances d'Espagne.

connaître la puissance avec laquelle les courants ont emporté le bâtiment, et, si le temps est couvert, on sera jeté parfois à de très-grandes distances du point où l'on croit être. Auprès des côtes, quand les terres sont voilées par les brouillards ou par une obscurité profonde, le péril est immédiat, et l'on ne saurait manœuvrer avec assez de précautions. Il faut alors avoir ses ancres en mouillage, sonder fréquemment, et, par un vent frais, diminuer de voiles. Mais la *Santa-Maria* ne se trouve ni dans l'un ni dans l'autre cas. La nuit est belle, le temps serein, le rivage visible ; le moindre navigateur serait capable de juger de l'effet du courant sur le navire. L'on entend déjà la mer qui se brise à la côte. Malheureusement, l'enfant laissé au gouvernail ne se doute point du péril. Le rivage qui grandit, les flots qui grondent sur les brisants, ne l'émeuvent ni ne l'effrayent. Avec l'insouciante ignorance de son âge, il voit, il entend sans comprendre. Et tout à coup le bâtiment talonne, et la mer entre à bord par une large voie d'eau.

Christophe Colomb est le premier sur le pont.

Le maître de quart et ses hommes, éveillés en sursaut, accourent trop tard. L'amiral leur ordonne de prendre la chaloupe et de mouiller à l'arrière une ancre à jet sur laquelle on se halera pour dégager le navire échoué. Saisis d'une terreur panique, les lâches dont la paresse a causé la catastrophe, prennent la fuite et vont chercher asile à bord de la *Nina*, distante d'une demi-lieue.

L'histoire de la découverte du Nouveau-Monde n'est qu'un tissu de révoltes, de trahisons et de désertions

infâmes. Si Vincent Pinzon ne s'était alors montré plus digne que ses frères de servir sous Christophe Colomb, c'en était fait : la *Santa-Maria* et tous ceux qui la montaient encore étaient perdus sans ressource. Mais, aux signaux de détresse de l'amiral, Vincent Pinzon repousse les misérables qui l'ont abandonné, se jette lui-même dans une autre chaloupe, et va au secours du bâtiment échoué. Malheureusement, une heure entière s'est écoulée sur les entrefaites.

En vain l'amiral avait coupé les mâts et allégé la caravelle, la voie d'eau fit des progrès tels, qu'on ne put la remettre à flot. Ainsi la *Santa-Maria*, que Colomb avait pieusement placée sous le patronage de la Reine des cieux, la *Santa-Maria*, bénie par le prieur de la Rabida, le navire bien-aimé qui aborda le premier au Nouveau-Monde, périt fracassée sur ses écueils. De même, vaincu par l'infortune, brisé aux écueils de l'ingratitude humaine, devait périr, après une héroïque agonie, l'illustre navigateur qui la commandait.

Le temps calme permit d'effectuer le sauvetage complet des débris et de la cargaison du bâtiment naufragé. Le cacique Guacanagari et ses Indiens secondèrent les deux équipages avec un dévouement admirable qui, plus tard, fut payé d'ingratitude par les cruels successeurs de Colomb.

Des restes de la *Santa-Maria* fut construit un fort qui reçut le nom de la Nativité, en mémoire du jour de Noël, lendemain du naufrage. Trente-neuf Espagnols y demeurèrent sous le commandement de Diégo de Arana, natif de Cordoue, premier juge de l'armement.

Mais, onze mois plus tard, le 22 novembre 1493, quand, à son second voyage, Colomb atterrit aux mêmes lieux, le fort de la Nativité n'était plus qu'un amas de ruines. Ses trente-neuf gardiens, victimes de leurs dissensions, avaient péri sous les coups du fier Caonabo, grand chef des Caraïbes.

Il ne restait plus de vestiges de la glorieuse *Santa-Maria*, doublement détruite par la faute des conquérants, après avoir été le berceau de leurs conquêtes.

La grande histoire du découvreur a pour début le naufrage qui le conduit devant la porte du couvent de la Rabida; — son premier voyage de découvertes finit en quelque sorte par un naufrage, car, après ses adieux aux Espagnols du fort de la Nativité, il fait directement voiles pour l'Europe; — un dernier et cruel naufrage terminera son quatrième voyage et sa carrière de navigateur.

X

NAUFRAGE VOLONTAIRE

(Juin 1503.)

Le premier des trois naufrages de Christophe Colomb est un superbe épisode de guerre, — le second un accident causé par la plus honteuse négligence et la désobéissance la plus lâche, — le troisième est la ressource d'un habile marin qui s'échoue volontairement et se retranche dans les carcasses délabrées de ses navires.

C'était vers la fin du mois de juin 1503, après l'exploration des trois cents lieues de côtes qui s'étendent de la hauteur de Truxillo, dans le Honduras (Amérique centrale), jusqu'à l'ouvert du golfe de Darien.

Colomb avait alors près de soixante-sept ans. L'âge,

les adversités, les infirmités contractées à la mer, rien n'avait pu abattre son courage, lasser son ardeur énergique, ni affaiblir sa haute intelligence. Une lutte prolongée contre les éléments, et surtout contre les hommes, était réservée à ce noble vieillard, déjà mis à tant d'épreuves,

L'Espagne, après l'avoir reçu comme un triomphateur à la suite de son premier voyage, l'avait accueilli avec une froide indifférence lorsqu'il revint du second pour se justifier des accusations calomnieuses portées contre lui.

L'histoire a enregistré dans ses pages les plus douloureuses le troisième retour du héros, ramené dans les fers de ce monde nouveau qu'avait découvert son génie. Un immense cri d'indignation retentit dans Cadix, dans Séville, dans l'Espagne, dans l'Europe entière. La reine Isabelle fut touchée jusqu'aux larmes du traitement odieux infligé au vice-roi des Indes occidentales; le roi Ferdinand sembla partager les sentiments de la reine.

Mais ce fut en vain que l'innocence de Colomb fut hautement reconnue, en vain qu'il reçut la promesse royale d'être réintégré dans ses charges, dignités et priviléges, — deux cruelles années furent perdues pour lui dans l'attente.

Et des rivaux sans nombre, entrant dans la lice, marchaient sur ses traces; et les découvertes succédaient aux découvertes, et le grand découvreur, réduit à l'inaction, gémissait enchaîné au rivage par des promesses trompeuses. Ojéda, Pedro-Alonzo Niño, Vincent Pinzon, Rodrigo de Bastides, parcouraient

les mers nouvelles. Sébastien Cabot, parti d'Angleterre, découvrait le continent septentrional de l'Amérique, et, en la même année, 1497, Vasco de Gama, doublant le cap de Bonne-Espérance, ouvrait au Portugal la véritable route des Indes. Enfin, le 14 avril 1500, le Portugais Cabral abordait, par hasard au Brésil.

Enflammé d'une généreuse émulation, celui qui avait frayé la voie à tant de concurrents jaloux de sa gloire, sollicite comme une grâce suprême de rentrer dans la carrière. Il cesse de réclamer sa vice-royauté, — bien qu'en réservant tous ses droits, — il ne demande que des navires,

Par un nouveau trait de génie, il suppose qu'un détroit conduisant aux mers de l'Inde doit exister au sud de Cuba, qu'il considéra toujours comme l'extrémité orientale du continent. C'est à la recherche de ce détroit qu'il veut aller. Il trouvera ainsi la route la plus directe, et surpassera Vasco de Gama, le guide des Portugais.

Or Christophe Colomb arriva exactement au point où ce détroit aurait existé, et où il existera sans doute un jour par le percement de l'isthme de Panama. « Et s'il fut trompé dans son attente, a dit Washington Irving, c'est parce que la nature elle-même avait été trompée dans ses efforts, car on dirait qu'elle a tenté d'en creuser un, mais qu'elle n'a pu y réussir. »

Le 9 mai 1502, l'amiral partit de Cadix avec quatre caravelles, dont les équipages réunis ne montaient qu'à cent cinquante hommes. — Il avait à son propre bord son jeune fils Fernand, qui fut depuis son histo-

rien. L'un de ses navires était commandé par son frère, Barthélemi Colomb, l'*Adelantado*, homme du plus grand mérite, qui avait déjà partagé sa fortune durant les précédentes campagnes.

Après s'être vu refuser par son successeur Ovando, non-seulement l'entrée du port de Saint-Domingue, qu'il avait fondé, mais encore l'échange d'un de ses navires, déjà fort avarié, contre un bâtiment en meilleur état, Colomb commença ses explorations nouvelles. Le 14 août, il découvrit le cap qu'on nomme aujourd'hui Honduras, et côtoya ensuite le continent, du nord au sud, à la recherche de son détroit imaginaire. Les plus gros temps l'assaillirent. Cent fois ses frêles bâtiments, dont le plus grand était du port de soixante-dix tonneaux, faillirent être engloutis. Colomb poursuit néanmoins jusqu'à l'ouvert du golfe de Darien; mais enfin, le 5 décembre, les avaries de ses caravelles, rongées par les vers, et qu'on est obligé de réparer sans cesse sous peine de couler bas, le forcent à changer de plan de campagne.

Avec une douleur profonde, il ajourne la découverte du détroit des Indes, alors même qu'il se trouve par le travers de la partie la plus étroite de l'isthme. Ah! s'il avait pu être renseigné par les indigènes, comme le fut, dix ans plus tard, Vasco Nuñez de Balboa, il aurait, en gravissant les montagnes, aperçu à l'occident le vaste Océan Pacifique, et peut-être aurait-il reconnu ainsi que, loin d'avoir atteint aux confins de l'ancien monde, il avait réellement découvert un monde nouveau. Mais il devait à jamais ignorer lui-même et la grandeur de sa propre découverte et l'étendue de sa gloire.

Colomb, attristé, revint donc sur ses pas.

Au mois de janvier 1503, il essaya de fonder un établissement aux bords de la rivière de Belen. Un double désastre mit fin à cette tentative. Les indigènes soulevés réduisirent les Espagnols à se retirer en abandonnant un de leurs navires, qui ne put sortir de la rivière.

Peu de jours après (avril 1503), Colomb est obligé de laisser à Porto-Bello une autre de ses caravelles, trop vermoulue pour tenir à flot. Les deux dernières n'étaient guère en meilleur état, et l'on se trouvait à deux cent cinquante lieues de Saint-Domingue, où force était de se rendre directement.

On part, on lutte en pompant jour et nuit; mais, déception affreuse, on est jeté à deux cents lieues dans l'ouest par les vents, les courants, la tempête. Colomb se voit au sud de Cuba et y mouille dans l'une des Cayes. Un ouragan éclate la nuit suivante. Les caravelles, dont les ancres chassent, sont emportées en dérive, s'abordent et se font mutuellement d'affreuses avaries. L'une d'elles a la proue fracassée, l'autre la pouppe entamée profondément. Peu s'en fallut que l'amiral ne fût jeté sur les récifs, tant son dernier câble était usé.

Au bout de six jours péniblement employés à des réparations presque impossibles, on fit voile avec vents et courants contraires. « Mes gens étaient abattus et sans courage, a écrit à ce sujet Christophe Colomb lui-même, mes ancres perdues et mes vaisseaux percés d'autant de trous qu'un rayon de miel. »

Enfin, après des efforts prolongés jusqu'à la dernière

extrémité, le vent et le courant contrariant toujours la marche des navires, Colomb, qui se trouvait au nord de la Jamaïque, gagna un mouillage qui s'appelle encore aujourd'hui la baie de Don Christophe, en mémoire du long séjour qu'il fut condamné à y faire.

Là, il choisit un lieu propre à échouer ses caravelles qu'on attacha fortement l'une à l'autre et qu'on laissa couler sur le fond, à une portée d'arc du rivage. Elles furent bientôt remplies d'eau, solidement accorées et en position de servir de pilotis pour la construction de cabanes dans lesquelles on se fortifia en cas d'attaque de la part des naturels.

Tel fut le dernier et savant naufrage du grand navigateur.

L'on était à deux cents lieues environ du port de Saint-Domingue, sans aucun moyen de communication avec la colonie d'Hispaniola, et dans une position qui devenait de plus en plus menaçante, car la famine et les maladies épidémiques étaient également à craindre. Ces pensées jetaient les naufragés dans un sombre découragement, présage ordinaire de la révolte.

Dès les premiers jours, les indigènes ayant apporté des vivres, Colomb prit les mesures les plus sages pour qu'on ne les indisposât point. Il importait, en effet, de ne pas irriter des populations nombreuses qui, du rivage, auraient aisément pu incendier un misérable fortin de bois recouvert en chaume. Mais bientôt les naturels du voisinage sont eux-mêmes à court de provisions. Parmi les Espagnols la disette devient imminente. Les murmures des équipages redoublent, le

nom de l'amiral est maudit par ses ingrats compagnons d'infortune.

Un brave et fidèle marin, nommé Diégo Mendez, conjura cette première crise. Il se proposa pour parcourir l'île et conclure des traités d'approvisionnement avec les caciques des cantons éloignés. Grâce à son adresse et surtout à sa joyeuse humeur, il réussit à merveille.

Mendez fit plus encore en acceptant d'essayer d'aller en simple canot jusqu'à l'île d'Hispaniola, pour y demander aide et secours au gouverneur Ovando. Seulement il pria l'amiral d'assembler d'abord tous ses gens et de leur demander si quelqu'un d'entre eux voulait se charger de la même mission. Tous les marins se récrient, disant que ce serait le comble de la témérité. Aussitôt Diégo Mendez, se voyant à l'abri de leur jalousie, s'avance vaillamment.

— Seigneur amiral, dit-il, je n'ai qu'une vie à perdre, mais je suis prêt à l'exposer pour votre service et pour le bien de tous ceux qui sont ici, mettant ma confiance en Dieu, qui m'a déjà tant de fois protégé.

Colomb embrassa ce loyal serviteur, dont un autre marin de l'expédition se complut à imiter l'exemple. Mendez hale son canot à terre, y ajuste une quille, cloue des planches à l'avant et à l'arrière, goudronne le tout, y met un mât et une voile, et se munit de provisions pour six rameurs indiens, son camarade espagnol et lui. Le lendemain, il partit avec les dépêches de l'amiral.

Cette généreuse tentative devait avorter. Quinze jours après son départ, Mendez revint seul.

Poursuivi à plusieurs reprises par des Indiens ennemis, il avait réussi d'abord à les gagner en vitesse; mais, arrivé en côtoyant jusqu'à la pointe orientale de la Jamaïque, où il attendait un temps calme avant de s'élancer en ploine mer, il fut entouré par une troupe nombreuse de sauvages, fait prisonnier et menacé de mort. Une querelle qui s'éleva entre les Indiens pour le partage de ses dépouilles lui permit de s'évader. Il avait retrouvé son canot, et, grâce aux courants qui facilitèrent son retour, il pouvait maintenant se mettre de nouveau à la disposition de l'amiral.

L'énergie du brave Mendez fut admirée et trouva des imitateurs. Deux grands canots armés chacun par six Espagnols et dix Indiens partirent alors sous la protection de l'Adelantado, qui, à la tête d'une troupe bien armée, les escorta par terre jusqu'à l'extrémité de l'île. Les sauvages, cette fois, n'osèrent inquiéter les Espagnols; mais c'était peu que d'avoir atteint pour la seconde fois la pointe de l'île. Mendez et Barthélemi Fiesco, son compagnon, n'étaient encore qu'à leur point de départ; ils avaient à franchir maintenant les trente lieues qui séparent la Jamaïque du cap Tiburon, le plus occidental d'Haïti.

La mer était calme et le ciel sans nuages quand ils prirent courageusement le large, en invoquant la protection du ciel. Dix fois l'Adelantado et ses gens armés leur crièrent du rivage :

—Allez avec Dieu ! Que la Sainte Vierge Marie et que les anges vous gardent!

Des prières ardentes s'élevaient de tous les cœurs. Le valeureux frère de Colomb ne se remit en marche

qu'après avoir perdu de vue les deux frêles embarcations, où déjà se ralentissaient les rameurs indiens, épuisés par l'excès d'une chaleur torride. Pour se rafraîchir un peu, les pauvres gens se plongeaient alternativement dans les flots avant de reprendre la pagaye. Au coucher du soleil, on cessa de voir les côtes de la Jamaïque. Le lendemain, l'eau douce manqua. Les rameurs, exténués, abandonnèrent les avirons.

Mendez et Fiesco, feignant alors de retrouver deux barils d'eau douce sagement réservés pour cette extrémité, promirent à leurs compagnons la rencontre prochaine de la petite île de Navasa, située à environ huit lieues du cap Tiburon. Mais le soleil s'éteignit pour la seconde fois sans qu'on l'eût aperçue. Mendez craignait que pendant la nuit cette terre, très-basse, n'échappât à ses regards; au lever de la lune, il l'entrevit enfin, et, au cri de joie qu'il poussa, Espagnols et indigènes retrouvèrent la force de peser sur les pagayes.

A Navasa, dans le creux des rochers, on eut le bonheur de pouvoir puiser de l'eau de pluie, dont quelques Indiens burent avec tant d'excès, qu'ils en moururent sur-le-champ. On se nourrit de coquillages cuits à un feu de broussailles et assaisonnés par l'aspect consolateur des montagnes d'Hispaniola. Après une journée de repos, quand revint la fraîcheur du soir, on arma les rames, et enfin, le quatrième jour, on prit terre au cap Tiburon, où l'on reçut des indigènes l'accueil le plus hospitalier.

Au bout de quarante-huit heures, Barthélemi Fiesco voulut, selon la promesse qu'il en avait faite à l'amiral,

retourner à la Jamaïque; tous ses compagnons refusèrent avec horreur de s'exposer aux périls de la traversée, en sorte que Colomb, resté sans nouvelles de son message, ne tarda pas à se voir en butte à de nouveaux malheurs.

Tandis qu'une épidémie sévit à bord des caravelles échouées, Francisco et Diégo de Porras, deux des principaux officiers de l'expédition, soulèvent l'équipage et finissent par déserter avec cinquante hommes et dix grandes pirogues achetées aux naturels.

L'amiral, gravement malade, et son fils Fernand, viennent d'être menacés dans leurs vies; l'Adelantado, prompt à opposer une vaillante résistance, a couru le risque d'être massacré. Les révoltés s'éloignent; ce sera pour répandre la terreur parmi les indigènes, qui se refusent désormais à fournir des vivres à aucun Espagnol.

La rébellion a réduit l'amiral à n'avoir plus sous ses ordres que des gens décimés par l'épidémie; la famine va faire périr le reste. Une seconde révolte est imminente. La consternation règne à bord des pontons naufragés, où chacun se défie des intentions de ses camarades. De jour en jour la situation devient plus horrible.

Francisco de Porras et son frère commettent tous les crimes; leur bande pille les villages, incendie et massacre, réduit en esclavage les indigènes inoffensifs, s'empare de leurs pirogues et les contraint à y ramer pour se faire conduire à l'île d'Hispaniola.

Deux fois le bras de mer franchi avec tant de périls par Mendez et Fiesco est le théâtre des scènes les plus

exécrables; deux fois la tempête éclate, disperse, coule ou chavire la flottille des pirogues de Porras; et les Espagnols égorgent leurs infortunés rameurs quand ils essayent de s'accrocher aux canots. On coupe leurs mains à coup de hache; on jette à l'eau ceux qui chargent les rares pirogues flottantes encore. Et puis on retourne à terre, où recommencent les dévastations.

Colomb apprend en frémissant ces nouvelles sinistres, au moment même où les indigènes lui refusent toute espèce de provisions.

Ce fut alors que le grand navigateur eut recours à son stratagème le plus célèbre. Il sait qu'une éclipse totale de lune doit avoir lieu dans peu de nuits; pour cette nuit-là même il convoque une nombreuse réunion de chefs indigènes. Dès qu'ils furent assemblés, il leur tint un discours menaçant, que traduisit un Indien d'Hispaniola, son interprète :

— Le Dieu que nous adorons habite le ciel, s'écrie-t-il, et sa justice éclaire le monde entier. Il bénit et récompense les hommes de bien, il châtie les méchants. Il a protégé le voyage du fidèle Diégo Mendez, parti par les ordres de son amiral; il a envoyé des vents contraires et des tempêtes au rebelle Porras. Ce Dieu juste et tout-puissant est irrité contre les Indiens, qui, au mépris des traités, refusent des vivres à ses adorateurs. Il va les en punir par une famine et une mortalité qui rendront l'île déserte. Il va faire fondre sur eux tous les fléaux de sa colère; et, pour leur en donner un signe visible, il éteindra, cette nuit même, la lune, qui changera de couleur et disparaîtra peu à peu

jusqu'à ce que la terre soit plongée dans les ténèbres. Cette marque infaillible de sa malédiction sera suivie par les plus effroyables châtiments.

A ces mots, un grand nombre d'Indiens prennent l'alarme; d'autres sourient avec incrédulité; tous cependant observent le ciel. Et une ombre épaisse s'avance sur le disque de la lune, qui pâlit, prend des teintes verdâtres, diminue, échancrée par l'éclipse, et finit par cesser d'être visible.

Le miracle annoncé se réalise donc, la prédiction du sage chef des hommes blancs n'est pas douteuse. Des cris d'épouvante retentissent de toutes parts; la terreur ne cesse de s'accroître; l'obscurité qui s'épaissit glace d'effroi les indigènes, dont les chefs supplient à genoux Christophe Colomb de demander grâce à son Dieu vengeur. Déjà les provisions abondent, les caciques s'engagent par de nouveaux serments à ne plus en laisser manquer les compagnons de l'amiral.

Colomb consent alors à conjurer le courroux de son Dieu. Il se retire dans sa cabane, sur la pouppe des caravelles, et s'y tient jusqu'à l'instant où l'éclipse doit décroître.

A cet instant précis, il reparaît et annonce solennellement que son Dieu daigne pardonner pour cette fois, à la condition que les Indiens ne violeront plus aucune de leurs promesses. La famine fut ainsi conjurée, et l'épidémie diminua en même temps que les privations.

Cependant Porras et sa bande continuaient à se livrer à tous les excès; et huit mois s'étaient écoulés

sans nouvelles depuis le départ de Diégo Mendez, dont le zèle pourtant ne s'était pas démenti.

Au cap Tiburon, il était courageusement remonté en canot pour côtoyer Hispaniola jusqu'à Saint-Domingue, situé à cent trente lieues. Lorsqu'il en eut fait quatre-vingts, il apprit, dans une des anses où il relâchait, que le gouverneur Ovando se trouvait à Xaragua. Mendez n'hésite point, abandonne son canot, et part seul, à pied, à la recherche du gouverneur. A travers monts et forêts, il fait cinquante lieues au risque de tomber au pouvoir des Indiens, et arrive enfin au quartier général, où Ovando lui-même lui témoigna sa vive admiration. Jamais peut-être serviteur dévoué n'affronta plus de périls pour le salut de son chef. Mais, hélas! l'admiration d'Ovando devait être stérile, ou, pour mieux dire, perfide, car, sous divers prétextes, il le retint à Xaragua sans envoyer aucun secours direct à l'amiral et sans lui laisser la possibilité d'en envoyer lui-même.

L'attente toujours déçue des compagnons de Colomb les avait aigris. Une nouvelle conspiration était fomentée par Bernardo de Valence, Alonzo de Zamora, Pedro de Villatoro et plusieurs autres. Ils se proposaient de faire comme Porras, de s'emparer des pirogues que Colomb s'était procurées à grand'peine, et d'essayer à leur tour d'atteindre Hispaniola.

La sédition allait éclater, quand, au coucher du soleil, une voile fut signalée. Des transports de joie font retentir les pontons. Tous les projets de rébellion sont oubliés. L'espérance renaît. Et pourtant ce ne fut pas sans douleur que Colomb, son frère, son fils et leurs

plus sincères amis reçurent l'étrange messager envoyé par Ovando.

C'était un certain Escobar, jadis condamné à mort comme rebelle par Christophe Colomb, et gracié par Bobadilla, l'infâme qui lui fit mettre les fers en s'emparant d'Hispaniola.

Le choix d'un tel émissaire n'est que trop significatif. Escobar ne vient point apporter du secours, il vient en espion s'assurer de la position de l'amiral. Et, en effet, son entrevue avec Colomb ne dure que quelques minutes ; il se borne à prendre ses dépêches et repart avec une promptitude cruelle.

L'amiral, navré, cache sa propre douleur, et, pour calmer l'impatience de ses compagnons, il leur annonce qu'Ovando lui a fait promettre l'envoi prochain d'un navire assez grand pour les transporter à Saint-Domingue. — Hélas ! il n'ose croire lui-même aux promesses d'Ovando. Et les mois succèdent aux mois, et de nouvelles catastrophes sont inévitables.

On vit, en effet, les Espagnols se livrer un combat fratricide.

Porras, au mépris des offres de pardon de Christophe Colomb, ose venir l'attaquer.

L'Adelantado remporte sur lui une victoire chèrement achetée, et ensuite l'amiral, toujours magnanime, accorde leur grâce à tous les autres rebelles.

Ce sanglant combat mit un terme aux troubles et aux catastrophes. La discipline reprit son empire. Les indigènes, qui vénéraient Colomb comme un homme divin, cessèrent d'être attaqués et molestés. Personne n'osait plus enfreindre les ordres de l'amiral. Et ses

compagnons finirent par être forcés de lui vouer une admiration qui se convertit chez la plupart en un attachement inébranlable.

Le génie et la grandeur d'âme l'emportaient à la dernière heure sur les passions grossières, sur les haines aveugles.

Mais, à Saint-Domingue, le successeur de Bobadilla, Ovando, temporisait toujours. Par bonheur, l'infatigable Diégo Mendez se trouvait en mesure d'agir ; il fit rentrer des sommes considérables dues à son amiral, et fréta un navire pour l'envoyer à son secours.

Loin de s'y opposer, Ovando se hâta d'imiter son exemple, car l'opinion publique s'était émue enfin. Les honnêtes gens murmuraient hautement, et ces murmures risquaient d'augmenter l'influence déjà redoutable de l'amiral dans cette île qu'il avait découverte et gouvernée comme vice-roi des Indes.

Les deux navires arrivèrent le même jour à la Jamaïque, et Colomb, le 28 juin 1504, après un naufrage qui s'était prolongé durant une année entière, abandonna ses pontons vermoulus pour retourner à Saint-Domingue et de là en Espagne.

La mort de la reine Isabelle, sa protectrice, fut sa dernière grande douleur et la ruine de ses espérances. Sans avoir obtenu d'être réintégré dans ses droits, accablé de tristesse, pauvre et presque abandonné, il mourut à Valladolid, le 20 mai 1506, à l'âge de soixante-dix ans.

Ses restes, transférés avec pompe à Saint-Domingue, y reposèrent jusqu'en 1795 ; — alors toutes les

possessions espagnoles de l'île d'Hispaniola ayant été cédées à la France, ils furent exhumés, solennellement transportés à la Havane et déposés dans le mur à droite du grand autel de la cathédrale ; — honneurs tardifs décernés à la dépouille mortelle de l'homme à qui, de son vivant, justice ne fut jamais rendue et dont le monde nouveau, découverte de son génie, porte le nom d'Amérique.

Christophe Colomb fit naufrage trois fois, trois fois dans des circonstances diverses et sans qu'il ait eu à se reprocher la moindre faute comme marin ou comme capitaine.

Ces naufrages méritent à tous les titres de fixer l'attention, Le premier, peu connu, offre un puissant intérêt de curiosité, en montrant Colomb comme officier de guerre. — Le second a cela de très-remarquable que le navire perdu était l'instrument de la grande découverte. — Le troisième, par ses péripéties, est un des plus mémorables drames de la mer. — Enfin, à eux trois, ils encadrent en quelque sorte l'histoire du plus illustre des navigateurs et d'un des plus grands génies qui aient éclairé et honoré l'humanité.

LA MER DU COUCHANT

LA MER DU COUCHANT

I

L'ASTROLOGUE

Si l'on étudie l'histoire des conquérants espagnols du Nouveau-Monde, l'on ne remarque pas sans étonnement que, peu de temps après les premières découvertes, une foule d'expéditions importantes furent dirigées par des hommes étrangers au métier de la mer. Rodrigo de Bastides, qui explora avec succès le nord de l'Amérique méridionale était un simple notaire de Triana; Ponce de Léon, qui rencontra les bords riants de la Floride en cherchant une fontaine de Jouvence imaginaire, avait vieilli sous l'armure du soldat; Ojéda, l'ancien page du duc de Médina-Cœli, s'était fait admirer au siége de Grenade, comme un élégant cavalier, avant de devenir un célèbre navigateur. Tout homme doué d'un esprit en-

treprenant se croyait alors capable d'imiter Christophe Colomb, de se frayer, comme lui, une route à travers des régions inconnues, et de jeter les fondements d'une colonie nouvelle. La crédulité remplaçait le scepticisme avec lequel furent d'abord repoussées les spéculations de l'immortel Génois, et le succès avait tellement popularisé les campagnes lointaines, qu'on trouvait toujours assez d'aventuriers de second ordre pour entreprendre les plus téméraires tentatives. Aussi, malgré ses antécédents pacifiques, le bachelier Martin Fernandez de Enciso enrôla facilement de nombreux volontaires qui le suivirent à bord d'une caravelle équipée à ses frais; il donna au navire le nom de *Notre-Dame-d'Antigua*, dont l'image est honorée à Séville, et mit sous voiles, vers le milieu de l'an 1510, pour aller ravitailler la ville naissante de Saint-Sébastien, gouvernée par son ami Alonzo de Ojéda.

Les hautes terres d'Hispaniola, d'où l'on avait appareillé disparaissaient à l'horizon, une brise favorable gonflait les voiles, et les compagnons d'Enciso achevaient de se caserner dans l'intérieur du bâtiment, lorsqu'un homme, que personne n'avait encore vu, sortit de la cale et monta sur le pont. Une foule de passagers et de matelots le suivaient en l'accablant de questions; il ne répondait pas et se dirigeait d'un air dégagé vers le château d'arrière où se tenait le bachelier. Celui-ci ne l'eut pas plus tôt aperçu qu'il entra dans une violente colère.

— Quel est ce misérable ? s'écria-t-il ; qui lui a permis d'embarquer? Je lui apprendrai à méconnaître les ordres de l'amiral-gouverneur et les miens!

— Je m'appelle Vasco Nuñez de Balboa, seigneur commandant ; mon nom n'est pas sans quelque célébrité parmi ces braves gens. Votre lieutenant Garabito m'a rencontré dans des temps meilleurs, il pourra vous dire qui je suis. Vos menaces, d'ailleurs, sont déplacées vis-à-vis d'un cavalier de cœur et de résolution, dont les connaissances et les services vous seront plus utiles peut-être que vous ne pensez. Je voulais prendre part à cette campagne, et me serais enrôlé régulièrement, si l'amiral Diégo Colomb n'avait défendu aux débiteurs malheureux de partir d'Hispaniola. Il fallait donc user de ruse, je l'ai fait.

Ce discours n'était pas propre à calmer le fougueux bachelier, tout enivré de son autorité nouvelle ; mais l'impression produite sur les assistants fut bien différente. Les marins se rappelèrent que, huit ans auparavant, Nuñez avait navigué sous les ordres de Rodrigo de Bastides, et qu'il connaissait les parages dans lesquels on se rendait; plusieurs des volontaires racontaient de lui des traits d'audace faits pour éveiller l'intérêt : les cavaliers de la troupe lui tenaient compte d'être d'origine noble.

Réduit à la dernière misère, poursuivi par ses créanciers, à la veille d'être jeté en prison, le colon fugitif s'était fait porter à bord dans un tonneau, e avait attendu pour se montrer qu'on eût perdu les côtes de vue. Le stratagème prédisposait encore les aventuriers en sa faveur, et tendait à prouver qu'il y avait des intelligences dans la garnison du navire. Son extérieur était tel qu'il le fallait pour plaire à des soldats de fortune ; sa physionomie ouverte et préve-

nante ne manquait pas de dignité, bien qu'elle portât les traces d'une vie irrégulière ; il était grand, bien fait, robuste, et paraissait avoir environ trente-cinq ans.

Le bachelier Enciso, en véritable homme de loi, jaloux de ses moindres prérogatives, loin d'accepter avec plaisir une recrue qu'auraient convoitée des chefs plus expérimentés, ordonna de mettre Vasco Nuñez aux fers, en jurant de le jeter sur la première île déserte qu'on rencontrerait. A ces paroles, un murmure désapprobateur se fait entendre.

— Il restera, nous le voulons! Vive Vasco Nuñez! crièrent les plus hardis.

Le bachelier, transporté de rage, saisit une arquebuse et les met en joue.

— Je fais feu, dit-il, sur quiconque ajoute un mot. Lieutenant, qu'on exécute mes ordres!

Cette énergique démonstration dissipa le rassemblement.

— Triste présage! seigneur commandant, dit en s'approchant d'Enciso un vieillard d'une figure austère qui s'était tenu à l'écart pendant le tumulte.

— Pourquoi, Micer Codro? Vous voyez bien qu'un geste a suffi pour les faire rentrer dans le devoir.

— Vous ne connaissez pas assez les hommes : la colère est un mauvais conseiller ; modérez-vous, ou vous ne ramènerez jamais votre caravelle à Hispaniola.

Cependant Garabito conduisait aux fers Vasco Nuñez, qui s'y rendit sans opposer de résistance et se contenta de jeter un regard de haine méprisante sur

le capitaine. Ce regard n'échappa point à l'œil observateur de Micer Codro :

— Quelques heures à peine se sont écoulées depuis notre départ, ajouta-t-il, et vous avez déjà un ennemi.

— Je le débarquerai.

— Non, commandant, c'est impossible : Vasco Nuñez, avec qui j'ai déjà navigué autrefois, est un excellent pilote ; il connaît mieux que moi-même les côtes sur lesquelles nous gouvernons. Du reste, je vous le dis, il est à jamais lié aux destinées de la *Santa-Maria de la Antigua.*

Enciso aurait volontiers repoussé les conseils de son interlocuteur; mais le vieillard lui inspirait une crainte respectueuse. Micer Codro était un savant italien, protégé par la famille de Colomb ; il ne s'embarquait pas pour acquérir des richesses; l'amour seul des sciences naturelles l'avait déterminé à faire campagne ; depuis longtemps ses connaissances astronomiques, sa prudence et la justesse de ses prévisions lui avaient valu le surnom d'Astrologue parmi les Espagnols. L'éloge sentencieux qu'il faisait de Vasco Nuñez augmentait encore le dépit secret du bachelier, qu'une circonstance aggravante ne tarda pas à raffermir dans ses résolutions. Le lieutenant Garabito remonté de la cale, rendait compte de la mise aux fers de l'arrogant fugitif.

— Commandant, dit-il, tandis qu'on lui rivait les menottes, il s'est mis à siffler une note aiguë, et nous avons vu bondir à ses côtés un chien caché jusque-là derrière les câbles. Cet animal allait s'élancer sur nous si son maître ne l'eût apaisé, en ajoutant : —

Il me suffirait de faire un signe pour que mon fidèle Léoncico vous déchirât à belles dents; il me suffirait de dire un mot pour soulever les soldats passagers; mais je ne veux pas être un sujet de discorde. Sachez seulement que j'ai résolu de rester à bord et que j'y resterai.

— Ah! on brave mon autorité, s'écria le fougueux Enciso. On ose parler de révolte! Garabito, découvrez avant tout qui a prêté son concours à ces ruses, qui a embarqué le chien dont vous me parlez, qui a aidé Nuñez dans son évasion, et malheur aux coupables!

— Si je vous disais, seigneur commandant, que je suis l'un d'entre eux, dit l'Astrologue en s'avançant; si j'ajoutais que le sergent Zamudio, le plus brave de vos gens de guerre, a concouru à cet innocent stratagème, que feriez-vous? Vasco Nuñez, je vous le répète, est un homme vaillant dont l'acquisition nous est précieuse. Éluder les ordres du gouverneur sans vous en instruire, c'était, selon moi, vous rendre un service. Quant à vous, Garabito, vous avez tort de chercher à noircir un cavalier dans l'esprit du capitaine.

Le lieutenant reprit d'un ton obséquieux : — Je n'ai dit que la vérité, docteur, j'ai ponctuellement exécuté les ordres qu'on m'a donnés; mais Vasco Nuñez lui-même n'a pas à se plaindre de mes traitements.

Micer Codro leva les yeux sur l'officier, et, comme s'il eût pénétré le fond de ses pensées :

— Le juste marche dans des voies droites, dit-il, et sa langue n'est jamais fourchue. L'iniquité de chacun retombera sur sa tête.

Après cette citation biblique, il se retira lentement,

laissant le lieutenant déconcerté et le bachelier dans une muette indécision.

Sur l'avant de la caravelle se passait une autre scène ; le sergent Zamudio engageait sa cohorte militaire à rester soumise aux volontés de Fernandez de Enciso :

— Vasco Nuñez est notre ami, disait-il ; on lui inflige un injuste châtiment, mais nous ne devons pas nous soulever pour de vaines menaces.

— Et si on les exécute ? demandèrent plusieurs voix.

— Si on les exécute? répéta le sergent en regardant autour de lui avec défiance, eh bien ! alors, il sera temps de nous entendre.

— C'est-à-dire, s'écria un vétéran, que nous repousserons la force par la force.

— Silence ! séparons-nous, interrompit Zamudio en voyant Garabito se diriger vers lui.

Le lieutenant connaissait trop bien le caractère des aventuriers pour essayer de lutter davantage ; la présence de Vasco Nuñez détruisait tous ses calculs, car il avait compté sur les fautes du bachelier pour s'emparer un jour du commandement ; mais déjà les sympathies de la masse étaient acquises à un rival plus heureux. Micer Codro, vénéré à cause de la mystérieuse prescience qu'on lui attribuait, Zamudio aimé de la soldatesque, et la plupart des matelots semblaient dévoués au prisonnier ; l'officier comprit avec douleur que c'en était fait de ses espérances, et résolut de ménager adroitement les mécontents pour le cas où la révolte éclaterait. Il déclara donc au sergent

qu'il prenait, lui aussi, un vif intérêt au sort d'un ancien camarade, et promit de s'employer activement à le faire sortir des fers. Ébranlé par les paroles de l'Astrologue, Enciso céda aux insinuations du lieutenant ; Vasco Nuñez fut rendu à la liberté peu de jours avant d'arriver en vue de Saint-Sébastien.

Cette mesure, prise pour le maintien du bon ordre, tourna cependant au détriment du chef de l'expédition ; personne n'admit qu'il en eût usé librement. Sa sévérité lui avait d'abord attiré des reproches d'injustice ; son indulgence fut taxée de faiblesse. Garabito sut se faire un mérite auprès de Nuñez et de ses partisans d'avoir arraché un consentement donné de mauvaise grâce ; l'on commençait à blâmer ouvertement tous les actes de Fernandez de Enciso. Micer Codro seul ne prenait aucune part à ces intrigues ; son estime pour le favori des volontaires ne l'empêchait pas de prodiguer au bachelier les plus utiles conseils ; mais l'étoile d'Alonzo de Ojéda avait pâli, et celui qui arrivait à son aide devait être entraîné dans sa ruine.

Lorsque la caravelle mouilla devant Saint-Sébastien, la colonie était réduite aux plus tristes extrémités ; son fondateur, parti pour aller chercher du secours, n'avait pas reparu ; la population, décimée par les flèches empoisonnées des sauvages et par les maladies épidémiques, était entièrement démoralisée. Le petit nombre d'Européens qui survivaient aux désastres s'étaient réfugiés à bord de l'unique brigantin qui leur restât ; ils se rangèrent sous les ordres d'Enciso, et l'on s'éloigna du théâtre de ces récentes calamités.

Les aventuriers s'étaient attendus à faire un riche butin dès la première relâche, des cris séditieux se firent entendre de nouveau ; les uns demandaient à retourner à Hispaniola, d'autres voulaient piller les rivages avoisinants et s'en aller directement en Europe ; les plus violents proposaient de jeter le bachelier à la mer et de s'emparer du navire pour faire la piraterie.

— Compagnons, s'écria Vasco Nuñez, que le capitaine m'y autorise et je me charge de conduire la caravelle sur les bords d'une rivière où nous trouverons des vivres et de l'or en abondance.

Enciso ralliait à lui le peu d'hommes sur lesquels il pouvait compter ; il voulait reconquérir le pouvoir absolu les armes à la main ; mais les soldats de Zamudio entouraient Nuñez, aux pieds duquel grondait le farouche Léoncico.

Le combat allait s'engager, et cette fois force ne serait point restée au chef légitime, si Micer Codro, brusquement arraché à ses méditations, ne se fût avancé en réclamant l'attention. Le respect qu'on professait pour le vieil Italien modéra les révoltés ; ils déclarèrent à l'unanimité que le commandant suivrait les indications de Vasco Nuñez et qu'on irait s'établir sur les rives du Darien. Cette décision affaiblit encore la chancelante autorité du bachelier, en augmentant l'influence de son rival. Garabito sentant que les factieux l'emporteraient tôt ou tard, se fit admettre dans leurs rangs, sans toutefois abandonner ouvertement la cause du capitaine.

Micer Codro s'efforçait vainement de calmer le res-

sentiment de son protégé ; celui-ci se souvenait de la manière brutale dont il avait été reçu à bord.

— Docteur, dit-il, je ne soulèverai pas les Espagnols en ma faveur, mais j'ai de trop justes griefs contre Enciso pour prendre jamais sa défense.

— Mon fils, reprit l'astrologue, ne te fie pas aux caprices de cette populace turbulente, ou je t'annoncerai aussi des malheurs qu'il plaise à Dieu de détourner de ta tête.

Les prudentes remontrances d'une amitié paternelle ne purent dissuader Vasco Nuñez, qui resta inébranlable dans ses projets d'hostile neutralité.

A peine la ville de Santa-Maria de la Antigua était-elle fondée, qu'une dernière émeute éclata. Conformément aux volontés du roi, le bachelier avait interdit le trafic de l'or pour le compte des particuliers. Un pareil édit s'attaquait à la plus violente passion des volontaires qui s'étaient enrôlés afin d'amasser des trésors et de jouir d'une entière liberté de commerce. La plupart courent aux armes, et tandis que les autres restent dans une coupable inaction, ils s'emparent du commandant, le mettent anx fers et le condamnent à quitter la colonie sous le plus bref délai.

Enciso avait eu beau se distinguer par sa bravoure, on ne lui en tint aucun compte. Vasco Nuñez et Zamudio furent choisis pour le remplacer et gouverner de concert.

Le nouvel établissement, bouleversé au dedans par les factions, n'était pas moins menacé à l'extérieur : les Indiens, maltraités par les Espagnols, leur

faisaient une terrible guerre de représailles; de sanglants combats interrompaient les travaux de construction, les vivres commençaient à manquer. La rébellion grondait encore, mais Vasco Nuñez semblait avoir grandi avec les événements. Il faisait face à tous les dangers, apaisait les mécontents, repoussait les sauvages et prenait de salutaires mesures pour l'avenir. Enfin, sous le prétexte de plaider à la cour la cause commune des aventuriers, il détermina son collègue à partir à bord du brigantin qui ramenait en Espagne l'infortuné Fernandez de Enciso. Il sentait bien que le bachelier, plus habile dans l'étude de la chicane que dans l'art de diriger une expédition, aurait d'immenses avantages sur le sergent; toutefois il acceptait volontiers les chances d'un procès éloigné en se voyant parvenu à la dictature du Darien.

D'une éminence située au bord du fleuve, Vasco Nuñez et Micer Codro suivaient les mouvements du petit navire qui appareillait.

— Moins d'une année s'est écoulée depuis la fuite d'Hispaniola, disait l'Astrologue, et te voici maître d'une troupe dont tu ne devrais pas faire partie. Tu as usé de ruse et de violence, tu as repoussé mes conseils; des malheurs sans nombre te menacent; cette voile qui s'éloigne t'en prépare de nouveaux.

— Je triompherai de tout, docteur; sans moi, cette colonie périssait au berceau, et si j'avais refusé le commandement, un autre moins digne s'en serait emparé.

Le vieillard ne pouvait approuver l'usurpation de

son ami, et cependant il aurait voulu le préserver d'un sort semblable à celui du bachelier. En ce moment un canot accosta, un officier armé de toutes pièces s'avança vers le nouveau gouverneur.

— Vos ordres sont exécutés, dit-il; don Fernandez est parti sous l'escorte du sergent alcade; la colonie se réjouit d'obéir uniquement au noble Vasco Nuñez de Balboa.

L'Astrologue ne put réprimer un sourire méprisant qui échappa aux deux interlocuteurs.

— C'est bien, Garabito, dit le commandant; retournons ensemble à ville.

Le second de la caravelle, au milieu des mouvements séditieux, s'était habilement maintenu dans ses fonctions primitives ; insinuant et adroit, il avait même conquis une certaine popularité et ne perdait aucune occasion de l'accroître. Il encensait maintenant le soldat de fortune par de grossières flatteries; tout à l'heure encore, il s'efforçait de prouver à l'ancien capitaine qu'il avait toujours agi avec loyauté. Le vieil Italien seul devina ce caractère double et servile; il tenta plusieurs fois de faire partager son opinion à Vasco Nuñez, mais celui-ci n'en accordait pas moins au lieutenant une aveugle confiance.

Quand les trois personnages arrivèrent aux portes de Santa-Maria, la foule ameutée criait famine, et demandait du pain avec menaces. Le gouverneur lui imposa silence :

— Vous en aurez ! s'écria-t-il, qu'on délivre double ration à tout le monde, et que cent trente hommes de bonne volonté soient prêts à me suivre ce soir, pour

une course qui remettra la colonie dans un état florissant.

Cette promesse calma subitement les esprits.

Lorsque le soleil eut disparu derrière les hauteurs de Zémaco, la population pleine d'espérance vit s'éloigner la petite armée qui, sous la conduite de Nuñez et de Garabito, se dirigeait vers le territoire de Coyba. Chacun s'attendait à la voir revenir chargée de riches dépouilles et de provisions de toute espèce ; les aventuriers passant d'un extrême à l'autre, faisaient un pompeux éloge de leur commandant, et n'avaient pas besoin des encouragements de Micer Codro pour se préparer à défendre vaillamment la place pendant l'absence des chefs principaux.

Cependant l'alarme s'était répandue dans l'intérieur des terres, où n'avait jamais pénétré une aussi puissante troupe d'Européens. Ce fut inutilement que les plus belliqueuses peuplades s'efforcèrent de lui barrer le passage. Foudroyés par les armes à feu, impuissants avec leurs flèches contre des gens cuirassés de fer, frappés de terreur par les chevaux, déchirés par les chiens, les naturels prenaient la fuite à travers les forêts.

Au centre des huttes de Coyba, sur une petite place ombragée de palmiers, la tribu des Guacanas était réunie en conseil; Careta, le vieux cacique, présidait l'assemblée avec la majestueuse gravité des Indiens; à ses pieds était couchée une caressante jeune fille, qui recueillait respectueusement chacune des paroles de son père. Seule de toutes les femmes, elle n'était

pas reléguée dans les cabanes; mais elle gardait un profond silence; elle savait qu'il n'appartenait qu'aux anciens et aux guerriers d'émettre leur avis. D'instant en instant, des messagers entraient dans l'enceinte et rendaient compte des mouvements des Espagnols.

— Trois portées de flèche nous séparent des hommes barbus, s'écria tout à coup un sauvage qui arrivait en courant; ils ont passé la rivière Jaune et prennent le chemin de notre camp.

Le cacique fit un mouvement, tous les naturels prêtèrent une oreille attentive :

— Chefs Guacanas, dit-il, armez-vous; suivez-moi à la rencontre des hôtes célestes qui descendent à Coyba.

A ces mots il se leva, et posant la main sur la tête de sa fille :

— Guaémi rentrera dans les kijémés, et dira à ses sœurs d'apprêter le festin.

La jeune Indienne ne répondit que par un signe de soumission, elle courut vers les cases en bondissant. Careta jeta sur ses épaules la peau de jaguar qui lui servait de manteau; puis les guerriers sortirent silencieusement du village pour aller au-devant de Nuñez et de ses compagnons.

II

LA FILLE DU CACIQUE

Après avoir traversé la rivière Jaune, les aventuriers se trouvèrent dans une savane marécageuse, couverte de hautes herbes, de mangliers et de plantes rampantes. Du côté de l'est, ils apercevaient à l'horizon les eaux calmes de l'Océan Atlantique ; au sud, derrière eux, s'étendaient trente lieues de terrains accidentés et d'épaisses forêts qu'ils avaient parcourues en moins de six jours : de l'ouest au nord se dressaient, comme des barrières menaçantes, les crêtes majestueuses des Cordillères. Depuis le départ de Santa-Maria de la Antigua, la petite armée s'était grossie de prisonniers indiens qui lui servaient de guides ; on savait d'eux qu'au versant d'un côteau voisin on découvrirait le village de Coyba ; les Espa-

gnols devaient s'attendre à de nouvelles attaques. Avant de s'engager dans une affaire décisive, il était prudent de prendre quelques heures de repos; Vasco Nuñez dirigea donc sa troupe vers un plateau garanti des ardeurs du soleil par un massif touffu, et ordonna de faire halte. Les environs paraissaient déserts; on se contenta de poser des sentinelles et de lâcher les chiens pour faire bonne garde autour du campement.

Tout à coup des aboiements retentissent à la lisière des bois, les joncs se courbent, les vedettes crient : Alerte! en se repliant sur le corps expéditionnaire. Léoncico, le poil hérissé, tombe en arrêt aux pieds de son maître. Les soldats, brusquement arrachés aux douceurs de la sieste, s'arment à la hâte et se forment en ordre de marche, les captifs sont placés au centre sous la surveillance des arquebusiers. La colonne s'ébranle, puis contournant les hauteurs, elle se rend au lieu d'où les premiers coups de gorge sont partis.

Les aventuriers virent alors s'avancer à leur rencontre les Guacanas, précédés du vieux cacique qui tenait à la main une branche de palmier.

— Castille et Léon! Saint-Jacques! crient les Espagnols.

— Silence! commanda Vasco Nuñez.

A ces mots, il sort des rangs et s'approche de Careta en faisant caracoler son cheval. Dès qu'il fut à portée de voix, il prit la parole, et s'adressant aux Indiens dont la langue lui était familière :

— La tribu de Coyba est sage, dit-il, elle demande

la paix à mon peuple, elle vient au-devant des hommes blancs pour leur proposer son alliance.

— La paix est une brise caressante, répond le cacique, la paix est un fruit parfumé; que tes guerriers soient les frères des Guacanas!

— Mes guerriers, reprend le cavalier, sont fidèles à ceux qui les aiment et puissants pour les défendre. Ils ont le tonnerre entre les mains, ils sont invincibles dans les combats; mon peuple est un torrent de feu pour ses ennemis!

— Que nos frères descendent à Coyba, nous partagerons nos biens avec eux, ils s'asseoiront au conseil et les chefs guacanas les écouteront.

Vasco Nuñez mit pied à terre et présenta la main à Careta. Aussitôt les sauvages manifestèrent leur joie par des cris et des bonds désordonnés; ils chantaient en dansant autour de la troupe des aventuriers et les conduisaient en triomphe à la clairière où les femmes avaient préparé le repas.

Les Espagnols avaient cru marcher à la conquête d'un Eldorado; en s'apercevant que Coyba n'était qu'un misérable amas de cases couvertes en lataniers, ils commencèrent à murmurer sourdement. Loin de se féliciter du bon accueil qu'on leur faisait, ils regrettaient de s'être laissé prendre aux promesses du gouverneur, et en effet rien ne prouvait qu'on dût retirer le moindre avantage d'une expédition aussi périlleuse. Careta venait de déclarer que sa province ne produisait pas d'or, et quand Nuñez lui demanda des provisions pour la colonie du Darien, il répondit que son territoire ayant été récemment dévasté par la

tribu de Ponca, il se trouvait réduit lui-même à la plus grande disette.

— Seigneur, demanda Garabito, que faut-il faire de nos prisonniers?

Vasco Nuñez répondit en disant au cacique :

— Je rendrai la liberté à ceux pour qui tu la demanderas.

Le chef indien examina le groupe des captifs. Bientôt reconnaissant dans leur nombre un ennemi redouté de sa peuplade, il poussa le cri de guerre et jeta l'alarme. Les Guacanas saisissent leurs javelines, les Espagnols se mettent sur la défensive, les femmes sortent en foule des cases. Guaémi accourut auprès de son père.

— Eh bien? fit Nuñez calme au milieu du tumulte.

— Qu'il meure ! vociféraient les sauvages.

— J'affranchirai tes amis, s'écria l'Espagnol, mais tu ne disposeras pas de la vie de celui-ci ; elle m'appartient.

L'indigène de Ponca, cause du différend, regardait dédaigneusement les guerriers guacanas ; enfin s'adressant à Nuñez :

— Livre-moi, dit-il, tu verras qu'un Piagué ne craint pas la tribu de Coyba tout entière.

Cette proposition, qui pouvait terminer le débat, était contraire au point d'honneur du Castillan.

— Seigneur, proposa le lieutenant, si vous voulez, nous l'emmènerons à deux portées d'arquebuse, et là nous le laisserons libre de s'enfuir.

Careta et le prisonnier approuvant, Nuñez consent.

Dès que le Piagué fut livré à lui-même, il se retourna d'un air de défi, hurla un chant sauvage et se jeta au plus épais des bois. Les jeunes gueriers de Coyba s'élancent à sa poursuite ; les alentours retentissent de clameurs barbares, puis le bruit s'éloigna, les femmes rentrent dans les kijémés; Guaémi ellemême, que Garabito avait contemplée avec admiration, abandonna son père et se retira. Alors les Espagnols et les anciens de la tribu s'assirent en cercle, et le repas d'alliance commença.

Les chefs guacanas revinrent successivement la tristesse sur le front, ils déposaient leurs arcs et prenaient place autour du cacique, l'audacieux Piagué avait échappé à leur vengeance. Cependant Nuñez accablait Careta de questions sur les ressources du pays ; il n'obtenait aucune réponse favorable.

L'Indien s'ingéniait à démontrer que les aventuriers ne trouveraient rien de ce qu'ils cherchaient, et que leur plus sage parti était de retourner au delà des mers dans la patrie des hommes blancs. Malgré l'adroite éloquence dont usait le vieux chef, le commandant pénétra ses mauvaises dispositions ; aussi, au lieu d'accepter l'hospitalité pour la nuit, campa-t-il une seconde fois sur le plateau de la rivière Jaune.

Les volontaires, qui jusque-là avaient dissimulé leur mécontentement, ne tardèrent pas à le laisser éclater.

— A quoi nous ont menés nos marches et nos combats ? demandaient-ils, rentrons-nous à Santa-Maria les mains vides ? Vasco Nuñez semble craindre les Indiens. Il faut piller Coyba, et emmener tous les Guacanas en esclavage.

Garabito se taisait non sans se réjouir des nouveaux embarras qui surgissaient autour du gouverneur. Heureusement un nouvel incident captiva l'attention des aventuriers.

Un Indien poursuivi par Léoncico, se réfugiait dans le camp; il était tremblant et harassé de fatigue. Au moment où le chien allait l'atteindre, il se jeta aux genoux de Nuñez. Les soldats reconnurent avec étonnement le même Piagué, qui quelques heures auparavant s'était si merveilleusement soustrait à la fureur des Guacanas. En se voyant enfin au milieu des Espagnols, il sourit et s'écria :

— Mes ennemis t'ont menti, cacique blanc, ordonne à tes guerriers de me suivre, je leur montrerai où Careta cache ses trésors.

Vasco Nuñez n'avait plus l'air de céder à la violence.

— Ah ! ils nous ont trompés, fit-il; en ce cas notre colère est légitime, partons !

La petite armée, guidée par l'Indien de la tribu de Ponca, s'enfonça bientôt dans les forêts qu'enveloppait la plus profonde obscurité.

Le jour suivant éclaira une scène de désolation. Pour prix de leur hospitalité, les Guacanas surpris pendant leur sommeil étaient au pouvoir des aventuriers; le cacique et les guerriers chargés de fers gardaient un morne silence, le Piagué triomphant se vantait de sa ruse avec emphase. Cependant, après avoir vomi un torrent de malédictions, il profita de l'inattention des vainqueurs et disparut. Les Espagnols qui avaient trouvé un immense amas de provisions,

forçaient leurs prisonniers de s'en charger; Vasco Nuñez organisait un convoi pour retourner au Darien, et surveillait les préparatifs de départ.

Les femmes, confiées à la garde de quelques soldats, pleuraient et se lamentaient. Guaémi surtout se livrait au plus violent désespoir. Garabito tâchait de l'apaiser, elle le repoussait avec une fierté dédaigneuse; enfin, se dégageant de son étreinte par un mouvement rapide, elle courut se jeter au pieds de Vasco Nuñez.

— Cette jeune fille est ma prisonnière, dit le lieutenant.

— Votre prisonnière ! repartit le commandant avec vivacité, a-t-on fait les partages? et qui a le droit de choisir avant moi?

— Je l'ai arrachée de sa case, je l'ai gardée jusqu'à cette heure, elle m'appartient.

— Non! Si je la veux, elle sera à moi, et à nul autre. Je la donnerai à qui bon me semblera.

Cette querelle des deux chefs avait attiré les aventuriers, que le succès rendait désormais favorables à leur capitaine. Garabito étouffa sa colère jalouse et s'éloigna, tandis que Nuñez relevait la jeune Indienne.

Guaémi était belle parmi les filles de Coyba, son pagne étroit déguisait mal la perfection de ses formes; svelte et légère comme Atalante, elle eût défié à la course tous les guerriers de la tribu; ses cheveux lisses flottaient au gré de la brise; les deux mains jointes dans l'attitude de la prière, tremblante, consternée, elle levait sur le cavalier espagnol ses grands yeux noirs baignés de larmes :

— Puissant cacique des hommes blancs, détourne ta colère, dit-elle; prends pitié de Careta et de son peuple. Ne nous emmène pas loin de nos cabanes, ne laisse pas à la merci des Piagués le territoire de Coyba. Quand tu es venu, les Guacanas n'ont pas poussé le cri de guerre, ils n'ont pas marché contre toi, la javeline à la main; tu t'es assis dans le conseil, tu as bu et mangé avec les chefs. Rends la liberté à mon père et à sa tribu, ses fils seront tes serviteurs, ils te suivront au combat, ils t'aideront dans tes travaux.

Les aventuriers remarquaient que leur capitaine était vivement ému; enfin il s'approcha du cacique :

— Pourquoi nous as-tu accueillis par des mensonges ? Lorsque je t'ai interrogé, ta langue a été double; comment croirais-je ta fille maintenant ?

— Les hommes barbus sont invincibles, dit Careta. Si tu nous laisses dans notre province, nous te fournirons des provisions en abondance, nous serons pour toujours tes sujets; tes compagnons s'en retourneront chargés d'or, et je t'apprendrai des contrées où ce métal, si précieux pour les guerriers de ta nation, est aussi commun que les feuilles de nos forêts.

Vasco Nuñez ordonna de faire sortir des fers le vieux chef indien, qui découvrit bientôt une vaste fosse où se trouvait cachée une grande quantité d'ornements en or artistement travaillés.

— Au delà de ces montagnes, dit-il, il existe une mer immense; tous les fleuves qui s'y jettent sont remplis d'or; l'or se trouve à la surface de la terre, et plus on descend vers le couchant, plus on rencontre de mines d'or. Le peu que je t'offre provient de ces

régions. Accepte nos présents, et ne sois pas sans pitié pour mon peuple. Mes fils t'accompagneront jusqu'à ta ville ; mes guerriers y porteront ton butin, et si tu doutes de ma bonne foi, regarde ma fille, reçois-la en otage, prends-la pour ta femme, sois le fils de mon sang.

Guaémi croisa les mains sur sa poitrine et baissa les yeux. Nuñez s'avançait vers elle non plus avec l'assurance d'un maître, mais avec une certaine défiance.

— La fille de Careta, dit-il, veut-elle suivre le cacique blanc dans sa maison ? Le cœur de Guaémi est-il attaché à Coyba ?

Un silence de quelques secondes suivit cette question : puis la jeune Indienne, relevant la tête, répondit timidement :

— Guaémi est soumise aux volontés de son père.

— Qu'on rende la liberté à tous les Guacanas, commanda Nuñez sans hésiter.

Alors ramassant l'or que Careta avait déposé à ses pieds, il le distribua par portions égales entre ses compagnons, et ajouta :

— Je vous promets une récolte de richesses telle qu'Européen n'en a jamais imaginé de semblable.

La plupart des volontaires n'avaient rien compris aux négociations faites en langue indienne ; mais se voyant suivis par une troupe de sauvages chargés de provisions, ils s'abandonnèrent entièrement à la volonté de leur capitaine.

Cinq jours après, l'expédition triomphante rentrait à Santa-Maria de la Antigua. Le gouverneur expédiait sa caravelle à Coyba pour achever d'y prendre

des vivres. Quelques troupes furent aussi envoyées à Careta pour aider à subjuguer les Piagués, et le naturel qui avait servi de guide aux Espagnols devint une de leurs premières victimes.

Guaémi, vivement éprise de Vasco Nuñez, renonça pour lui à sa famille et à son pays : elle l'initiait aux coutumes des Indiens, et lui apprenait à gagner leur amitié. La paix vint ainsi consolider sur ses bases la colonie naissante ; les soldats avaient pris leur chef en vénération, et comme pour raffermir son pouvoir, il ne tarda pas à recevoir d'Hispaniola l'autorisation de conserver le commandement du Darien.

Micer Codro seul concevait encore des craintes, il redoutait les rapports d'Enciso à la cour de Castille.

— Avant peu, la gloire de Nuñez égalera celle du grand Christophe Colomb, répondit l'aventurier.

— Colomb revint chargé de fers des contrées qu'il avait découvertes, répliqua l'Astrologue, Colomb est mort pauvre et dédaigné.

Cependant Garabito, jaloux des succès et de l'autorité du gouverneur, ne devait jamais lui pardonner la scène de Coyba.

III

LA DÉCOUVERTE

Les pensées de Vasco Nuñez le reportaient sans cesse vers cette mer inconnue dont Careta lui avait révélé l'existence. Guaémi lui apprenait les traditions des naturels, relatives aux contrées situées au delà des montagnes. Micer Codro, toujours son ami, l'engageait à tenter une entreprise qui pût couvrir sa double usurpation, car la déchéance du bachelier Enciso n'était pas le seul acte de rebellion des aventuriers, ils s'étaient également refusés à reconnaître Diégo de Nicuesa, gouverneur légitime de la province.

La colonie sagement administrée acquérait chaque jour de l'importance; déjà de nombreux navires abordaient dans son port; des relations fréquentes étaient

établies avec les îles espagnoles, et même avec l'Europe. Nuñez organisait une expédition digne du but qu'il se proposait, et attendait des troupes d'Hispaniola, quand il apprit, par une lettre de Zamudio, que les plaintes du bachelier avaient eu du retentissement à la cour de Castille : « Le roi, enflammé de colère, destinait une forte escadre à prendre possession du Darien. Don Pedrarias Davila était nommé gouverneur, et devait partir sous peu de jours pour s'emparer de gré ou de force de Santa-Maria de la Antigua. »

A ces nouvelles, Vasco Nuñez ne diffère plus : renonçant à tout secours extérieur, il choisit deux cents soldats parmi les plus dévoués à sa personne, les embarque sur un brigantin et sur quelques grandes pirogues, nomme au commandement provisoire de la ville un de ses officiers de confiance, et, aux acclamations de la multitude, met sous voile pour Coyba. Le lieutenant Garabito l'accompagne encore; Micer Codro, malgré son âge, n'a pas voulu rester dans l'inaction.

La flottille, poussée par une brise favorable, aborde bientôt aux rivages amis des Guacanas; Guaémi, qui ne quittait jamais le gouverneur, se jeta dans les bras du vieux cacique, heureux de la revoir et fier d'être uni par les liens du sang avec le chef des Espagnols, à qui fut offerte la plus franche hospitalité ; ils n'en profitèrent pas longtemps ; guidés par les Indiens, ils s'engageaient dans les montagnes.

Dès lors commença pour eux une série non interrompue de dangers, de difficultés, de fatigues infi-

nies; forcés de se frayer un chemin à travers d'inextricables forêts, ils n'avançaient qu'à coups de hache; les torrents débordés les obligeaient à dévier de leur route; les caïmans et les reptiles leur faisaient éprouver des pertes; souvent ils voyaient disparaître dans les fondrières et rouler dans les précipices quelques braves de leur troupe. Les populations indigènes se levaient en masse à leur passage. Pendant vingt jours consécutifs leur marche ne fut qu'un combat; mais soutenus par une inconcevable énergie, ils triomphaient de tous les obstacles. Bravant la chaleur du soleil intertropical, la froidure des nuits, la faim, la soif, les maladies, ils gravissaient les mornes sans perdre courage. Ce fut ainsi qu'ils arrivèrent dans une région dégarnie de bois et aérée, où le commandant ordonna de faire halte.

Les guides montraient de la main un rocher nu qui se dressait au-dessus de leurs têtes :

— De là, dirent-ils à Nuñez, de là tu apercevras la mer au couchant.

Le cœur de l'intrépide capitaine bondit de joie. Il fait signe à ses frères d'armes de ne point bouger, et s'élance seul sur l'aspérité la plus élevée. On le vit rester en extase pendant quelques secondes, puis s'agenouiller et remercier Dieu d'avoir couronné ses efforts.

— Castille! Castille! s'écria-t-il enfin, accourez tous, venez contempler le glorieux aspect qui vous était réservé.

Les aventuriers se hâtent de le rejoindre, et alors, dit l'historien, un prêtre, nommé Andrès Vara, qui les

avait suivis dans leur périlleuse expédition, éleva la voix et entonna le *Te Deum,* antienne ordinaire des navigateurs espagnols. Tous s'unirent à lui avec un pieux enthousiasme, en versant des larmes de joie. Ils embrassèrent leur commandant, et jurèrent de le suivre jusqu'à la mort.

— Seigneur, vous venez d'acquérir aujourd'hui une immortelle renommée, dit Garabito, le roi vous récompensera, et vous aurez la plus grande part à ses bonnes grâces. Permettez-moi, pour compléter votre triomphe, de retourner au Darien apporter la nouvelle de votre découverte.

— Je n'osais te proposer une mission si dangereuse, répond chaleureusement Vasco Nuñez ; choisis vingt hommes, emmène avec toi la moitié des Guacanas, et que le ciel te conduise !

Guaémi conservait toujours une invincible antipathie pour le lieutenant, elle se réjouit de son départ ; Micer Codro en déduisit au contraire les plus fâcheux pronostics ; mais Vasco Nuñez ne fit aucune attention aux paroles de l'Astrologue. Stimulant sa poignée de braves par de nobles exhortations, il abandonna la cime des Cordillères, et descendit vers l'Océan Pacifique. D'autres combats attendaient les Espagnols au delà des montagnes ; chaque jour de nouvelles tribus venaient les assaillir, chaque jour était marqué par une nouvelle victoire. Les peuplades effrayées ne résistaient pas longtemps à la supériorité des armes à feu. Nuñez, habile à profiter de ses avantages, ménageait les vaincus et s'en faisait d'utiles auxiliaires. Quand les Espagnols arrivèrent au bord de la mer, ils

étaient réduits au nombre de soixante-sept, et cependant en moins de trois mois ils se rendirent entièrement maîtres du pays.

D'après les rapports des indigènes, de riches contrées s'étendaient sur les rivages de leur Océan ; dans le sud se trouvaient des peuples puissants, obéissant à des rois, habitant des villes immenses et des palais somptueux, semblables aux Européens par leurs sciences et leur industrie. L'or et les perles étaient tellement communs chez eux, qu'ils les employaient aux plus vils usages.

Il n'en fallut pas davantage pour enflammer l'esprit aventureux de Nuñez, mais sa troupe n'était plus en état de s'engager dans une pareille tentative; il manquait en outre de bâtiments, d'ouvriers, de bois de construction. Prompt à adopter les plus extraordinaires résolutions, il reprend le chemin de Coyba avec le dessein arrêté de transporter pièce à pièce des navires avec tout leur matériel à travers l'isthme montagneux qui sépare les deux Océans. La sagesse et la générosité du capitaine espagnol lui avaient acquis l'affection des nations indigènes ; les caciques lui faisaient leurs adieux en pleurant ; les naturels s'empressaient à la suite des Espagnols pour porter les munitions et le butin. Guaémi, révérée comme une reine, avait grandement contribué aux bonnes dispositions des Indiens qui s'enorgueillissaient de voir une de leurs femmes aimée du grand chef des hommes blancs.

Cependant Vasco Nuñez ne tarda pas à apprendre que don Pedrarias s'était emparé du pouvoir dans le

Darien; il reçut même l'injonction de se rendre à Acla, où son successeur avait transporté le siége du gouvernement; mais jaloux de consommer la conquête des mers du sud, il ne tint aucun compte de cet ordre, recruta facilement des troupes fraîches et des ouvriers habiles, pressa les travaux, et avec le concours des Guacanas, ses alliés, parvint à réaliser l'un des plus étranges projets que l'imagination humaine ait jamais enfantés.

Quelques mois plus tard, quatre brigantins, leurs ancres, leurs agrès et leur artillerie avaient franchi les Cordillères; Nuñez était déjà revenu du riche archipel des îles des Perles, qu'il avait découvert dans ces mers nouvelles, et se disposait enfin à partir pour sa grande campagne si péniblement préparée.

Dans une petite case construite au bord de la baie Saint-Michel, Micer Codro, Guaémi et son époux, étaient rassemblés et parlaient avec enthousiasme de la future expédition. Le fidèle Léoncico, couché aux pieds de son maître, levait la tête par moments, comme s'il eût été inquiété par quelque bruit inusité; bientôt il se dresse, aboie avec force, et l'on entend les fers d'un cheval résonner sur les galets du rivage. Un officier armé de toutes pièces descend devant la porte et entre, Léoncico le flaire en grondant, Guaémi pousse un cri de terreur, Micer Codro fronce les sourcils et soupire.

— C'est toi, lieutenant Garabito, fit cordialement Vasco Nuñez; tu viens sans doute me proposer tes services pour notre prochaine campagne, je les accepte.

— Seigneur commandant, je serai toujours fier de

marcher sous vos ordres, mais d'autres devoirs m'amènent aujourd'hui.

— Cependant il serait temps de te décider; mes brigs sont prêts à mettre sous voiles.

—Je suis envoyé par don Pedrarias Davila, gouverneur général de la Castille-d'Or et du Darien, au nom de nos hauts et puissants monarques don Ferdinand et dona Juana, souverains de Castille, de Léon et d'Aragon.

Vasco Nuñez s'incline avec respect :

— Instruits des éminents services que vous avez rendus à la couronne, le roi et la reine vous ont nommé adelantado de la province. Le gouverneur, heureux de vous savoir rentré en faveur auprès de la cour, vous invite à différer votre expédition, à vous rendre auprès de lui pour l'aider de vos conseils, et à concourir ainsi au service de Leurs Majestés Catholiques. Il m'a chargé, en outre, de vous proposer son amitié; enfin son estime pour vous est telle, qu'il a l'intention de vous offrir la main de sa fille dona Mariquita Bobadilla y Pedrarias.

— Mille grâces, lieutenant, tu ne pouvais m'apporter de meilleures nouvelles.

Guaémi, en écoutant la dernière partie du message, avait frémi; mais fière comme la fille d'un Cacique, elle gardait le silence et retenait ses pleurs.

Nuñez s'en aperçut.

— Pourquoi cette tristesse subite? dit-il; ne crains rien, Guaémi, je ne renoncerais pas à ton amour pour celui d'une infante de Castille.

La jeune Indienne, qui avait su lutter stoïquement

contre l'approche du malheur, ne put contenir sa joie; sa figure était baignée de larmes; elle embrassait et bénissait son époux.

— Tu le vois, Garabito, il est une des faveurs de Pedrarias que je refuse, quoiqu'elle m'honore; demain je serai prêt à partir pour Acla.

L'impassible lieutenant salua et sortit.

— Non! non! s'écria l'Astrologue, tu n'iras pas de gaîté de cœur te livrer à tes ennemis jurés. Don Pedrarias est le protecteur de Garabito qui t'abhorre, et d'Enciso que tu as dépouillé de son commandement; il est de la famille de Nicuesa, dont tu as causé la ruine.

— Craintes puériles! Qui oserait outrager celui qui a découvert l'Océan Indien? Parmi les colons du Darien, qui ne prendrait la défense de Vasco Nuñez?

Le vieil Italien serrait les mains de son ami, le priait, le conjurait de renoncer à sa funeste résolution; Guaémi, à genoux, suppliait.

Un matelot entra pour annoncer que les bons vents commençaient à souffler.

— C'est un avis du ciel, s'écria Micer Codro; en mer! en mer! Dans un an tu seras protégé par une gloire inattaquable; mais si tu cèdes aux perfides insinuations du lieutenant, tu es perdu!

IV

LA HACHE ET LE BUCHER

Don Pedrarias Davila n'avait pas marché sur les traces de Vasco Nuñez; peu soucieux de ménager les tribus indiennes, il ne régnait que par la terreur. Sur la place d'Acla, un bûcher était dressé en permanence; les prisonniers de guerre, traités de païens rebelles, périssaient chaque jour dans les flammes. Ces cruautés, en rendant le nom du gouverneur terrible parmi les naturels, contribuaient puissamment à faire trembler les Espagnols eux-mêmes. Nul n'osait parler à haute voix; les conquérants du Nouveau-Monde, ces aventuriers indisciplinés qui ne pouvaient naguère se soumettre aux chefs les plus généreux, restaient muets maintenant, courbés qu'ils étaient sous un joug de fer.

La ville, morne et triste comme un tombeau, sembla cependant se réveiller en sursaut, quand Garabito rentra dans ses murs, ramenant l'ancien commandant du Darien. Quelques-uns de ses serviteurs, Micer Codro, Careta et une nombreuse troupe de Guacanas lui servaient de cortége. On présageait les plus heureux résultats du retour inespéré du brave fondateur de Santa-Maria ; on parlait avec admiration de son habileté à mener à fin toutes ses entreprises et à se concilier les peuplades indigènes. Don Pedrarias, de la fenêtre du palais, ne vit pas sans un vif déplaisir le peuple se porter au-devant de son rival, et, se tournant vers l'alcade mayor de la colonie :

— Bachelier Enciso, dit-il, voyez-vous comme cette vile populace le reçoit et le fête ! Ne dirait-on pas qu'il est leur souverain bien-aimé ?

— Seigneur Davila, répondit l'homme de loi, tout est à craindre de la part de ce misérable ; il sait depuis longtemps organiser la rébellion, l'émeute a fait sa fortune.

Vasco Nuñez se trouvait sous le balcon du gouverneur ; il salua avec dignité, descendit de cheval, congédia du geste son escorte, en désignant à Micer Codro et à Guaémi la maison où ils devaient l'attendre, et entra, toujours accompagné par le lieutenant Garabito.

L'Indienne et l'Astrologue s'éloignèrent ; ils étaient suivis de Léoncico, que les gardes avaient repoussé.

— Jour néfaste ! murmurait le vieillard ; malgré tous nos efforts, il est venu se rendre à ses ennemis. Malheur !

Les compagnons de Nuñez faisaient ouvertement

l'éloge de leur capitaine, et la population, animée de la plus vive curiosité, se pressait autour de la demeure du gouverneur. A chaque instant, des pelotons d'arquebusiers et de cavaliers se rangeaient sur la place en ordre de bataille, armés comme pour le combat. Les colons disaient : « On va proclamer Vasco Nuñez adelantado du général. » Les soldats formaient une triple haie ; les habitants couvraient les terrasses voisines ; sur l'une d'elles on remarquait Micer Codro, Careta et Guaémi au milieu d'un groupe d'Indiens et de vétérans. Plusieurs heures se passèrent dans l'attente. Deux fois Garabito vint donner des instructions à voix basse aux principaux officiers, les rangs se serrèrent, et le peuple battait des mains en criant : — « Vive Vasco Nuñez ! vive l'adelantado de la Castille-d'Or. »

Deux fois Garabito rentra dans le palais, le silence se rétablit. Tout à coup les yeux se portent vers la mer, une voile paraissait à l'horizon. A cette époque, l'arrivée d'un navire était toujours un grand événement pour les Espagnols; mais la brise était faible; on fut longtemps avant de reconnaître pour une caravelle le bâtiment aperçu. Quelques marins répandus dans la foule dirent alors : « C'est bien certainement *la Carmencita*, commandée par Zamudio, qui appareilla de Palos peu de jours avant nous ; elle aura sans doute relâché à Hispaniola avant de venir ici. » Ces paroles n'échappent pas à l'Astrologue qui les recueille avec empressement.

Don Pedrarias s'était mis à son balcon ; il examinait aussi le navire signalé. Enfin, comme si cette circons-

tance eût influé ur sa détermination, il donna l'ordre de faire aligner les troupes; les trompettes sonnèrent une fanfare; les portes du palais s'ouvrirent à deux battants. Personne ne prit plus garde à la caravelle, quoique le vent devenu plus sensible lui permît d'avancer rapidement. On vit paraître d'abord un peloton des gardes du gouverneur, puis marchait Garabito, l'épée nue à la main; à sa droite était le bachelier Enciso, à sa gauche un crieur public ; Vasco Nuñez, chargé de fers, et le bourreau, la hache sur l'épaule, suivaient de près.

Alors on entendit la voix du héraut qui annonçait la condamnàtion à mort de l'ancien gouverneur :

— Par ordre du roi et de son lieutenant don Pedrarias Davila, cet homme sera décapité comme traître et usurpateur des territoires de la couronne.

Un double cri de détresse et de menace retentit de toutes parts :

— Grâce! grâce! vive Vasco Nuñez! à bas les bourreaux !

Mais les arquebusiers mettent les assistants en joue; le silence se rétablit; le condamné dit solennellement :

— J'ai toujours servi le roi avec fidélité et loyauté; je n'ai cherché qu'à accroître ses domaines.

Le crieur public répétait la fatale proclamation, et le cortége continuait à se diriger vers le lieu du supplice. Cependant le soleil avait disparu derrière les montagnes; un sombre crépuscule éclairait seul cette scène de désolation. Careta et Guaémi échangent un regard et poussent le cri de guerre des Guacanas. Les

Indiens et les serviteurs de Nuñez se précipitent en masse sur les troupes; les colons, profitant de ce mouvement spontané, se soulèvent aussi; un combat désespéré s'engage. Le lieutenant et le bachelier veillaient à la garde de leur ennemi commun, les arquebusiers décimaient les assaillants par un feu nourri, un tumulte effroyable régnait dans la ville, qu'enveloppèrent bientôt d'épaisses ténèbres. On sait combien est courte la transition du jour à la nuit dans les régions intertropicales.

Tandis que le supplice restait suspendu, Micer Codro se rendait en toute hâte à bord de la caravelle de Zamudio pour y demander du secours. Au milieu de l'obscurité le combat continuait avec acharnement : les vieux soldats de Nuñez périrent tous pour leur capitaine; les Guacanas se faisaient tuer pour l'époux de Guaémi. Elle, furieuse, échevelée, se fraya un chemin jusqu'aux troupes de Pedrarias; à ses côtés rugissait Léoncico couvert de sang et de blessures. A la lueur d'un coup d'arquebuse l'Indienne reconnut Garabito. — Vengeance ! vengeance ! fit-elle en l'indiquant du geste au redoutable limier, qui bondit à travers les rangs et saisit à la gorge l'officier bardé de fer. Careta et ses Indiens se jettent avec frénésie au plus fort de la mêlée, les colons les soutiennent, la victoire semblait se prononcer pour les partisans de Nuñez; car les troupes en désordre ne pouvaient se reformer en bataille et ne se défendaient plus qu'à l'arme blanche. Enciso cherchait à dégager le lieutenant des étreintes du chien, qui l'étranglait; son secours fut inutile : le cadavre

défiguré devint la proie des sauvages. Léoncico, abandonnant sa première victime, s'élance sur le bachelier avec la même rage et le déchire en pièces.

Déjà les cris de victoire se perdaient dans les airs, lorsqu'une charge de cavalerie conduite par Pedrarias lui-même mit fin à cette lutte opiniâtre ; une dernière arquebusade couvrit la place de cadavres ; les colons épouvantés prennent la fuite ; Careta et Guaémi sont faits prisonniers.

Alors Vasco Nuñez présenta ses mains enchaînées à la jeune Indienne :

— Nous nous retrouverons au ciel, ô ma douce compagne, lui dit-il d'une voix pénétrante, nous allons être réunis dans un séjour d'éternelles délices ; prie avant de mourir, prie le Dieu que je t'ai enseigné.

Guaémi, obéissante à la voix de son époux, lui baisa les mains et pria.

— Et toi, généreux Cacique, reprit Nuñez, prie aussi le Dieu des chrétiens pour qu'il te réunisse à nous dans le paradis.

— Y trouverai-je d'autres Espagnols que toi? demanda naïvement le chef indien ; et Nuñez ayant répondu affirmativement, il secoua la tête avec mépris.

— Mon Dieu est grand et miséricordieux, il aura pitié de ton aveuglement, continua le capitaine.

Le gouverneur l'interrompit en ordonnant d'attacher sur le bûcher le cacique de Coyba et sa fille :

— Maintenant, bourreau, fais ton devoir, ajouta-t-il.

Un silence funèbre régnait sur la place ; les habitants groupés à ses extrémités n'osaient élever la voix ; le bruit sourd d'une hache leur apprit que Vasco Nuñez avait cessé de vivre.

Comme pour illuminer cette sanglante exécution, les flammes du bûcher s'élevèrent aussitôt vers le ciel en petillant ; Careta chantait son hymne de mort ; Guaémi, les yeux fixés sur le lieu où avait péri son époux, souriait tristement ; tous deux semblaient insensibles à leurs tourments affreux. Don Pedrarias, à la tête d'un peloton de ses gardes, présidait à cette scène avec un lugubre sang-froid ; les soldats eux-mêmes paraissaient profondément émus.

Alors bondit, au milieu des flammes, un chien qu'enveloppa bientôt un épais tourbillon de fumée, et tout disparut ; car Léoncico, en se jetant aux pieds de sa maîtresse, avait déterminé la chute des faisceaux embrasés. Pourtant, aux dernières lueurs des tisons, on vit encore le bourreau ramasser une tête et l'exposer sur un pieu, d'après les ordres du gouverneur.

La foule, muette d'horreur, s'écoula dans les rues voisines, et la colonne des cavaliers précédée par des esclaves porteurs de torches, se dirigea enfin vers le palais. Au milieu de la place, elle fit halte en rencontrant une troupe de gens de guerre, guidée par le vieil astrologue.

— Au nom du roi et de la reine, seigneur Pedrarias, s'écria celui qui commandait les nouveaux arrivants, les habitants de la Castille d'Or reconnaîtront désormais pour gouverneur légitime don Vasco Nuñez de

Balboa, élevé à cet honneur en récompense de ses bons et loyaux services.

— Qui es-tu? demanda le gouverneur avec colère.

— Je suis l'alcade mayor de la colonie, et j'ai des pouvoirs pour exécuter ma mission. Soldats, bas les armes ! Je l'ordonne au nom de Leurs Majestés.

Don Pedrarias Davila se contenta de conduire Zamudio jusqu'au lieu de l'exécution, et prenant une torche, il lui montra la tête sanglante de Vasco Nuñez.

— C'en est fait! ô mon Dieu! s'écria Micer Codro, en pâlissant. Zamudio! nous arrivons trop tard.

Les deux amis du noble aventurier restèrent dans une muette consternation; Pedrarias en profita pour imposer à la troupe sa redoutable autorité. Il la conserva encore pendant plusieurs années; et quand il fut de retour en Espagne, personne ne lui demanda compte de la condamnation à mort de l'illustre Vasco Nuñez.

La rapidité de la fortune du débiteur fugitif d'Hispaniola, les difficultés de toute espèce qu'il eut à surmonter, la manière dont son caractère grandit avec les événements, ses amitiés, sa fin dramatique suffiraient pour répandre un vif intérêt sur des faits à jamais mémorables, lors même qu'une immense révolution dans les idées du genre humain n'en eût pas été la conséquence. Jusqu'alors, en effet, on croyait avoir atteint l'extrémité orientale de l'Asie; 'on s'attendait à rencontrer les contrées visitées et décrites deux cents ans auparavant par le voyageur

vénitien Marco Polo, à trouver l'empire du grand khan, le Cathay ou au moins la fameuse île de Cipango, et Christophe Colomb, bien qu'il eût cherché lui-même le passage vers la Mer du Couchant, avait emporté dans la tombe ces convictions de toute sa carrière.

L'expédition de Vasco Nuñez prouva que les navigateurs espagnols avaient abordé sur un continent entièrement indépendant de l'ancien, elle démontra l'existence de ce *Nouveau Monde* que l'immortel Génois ne soupçonna jamais, encore qu'il l'eût découvert; elle prépara la conquête du Pérou et ouvrit une nouvelle carrière aux audacieux aventuriers du seizième siècle.

FIN DE L'ORIENT ET DE L'OCCIDENT

TABLE DES MATIÈRES

F. Aureau. — Imprimerie de Lagny

